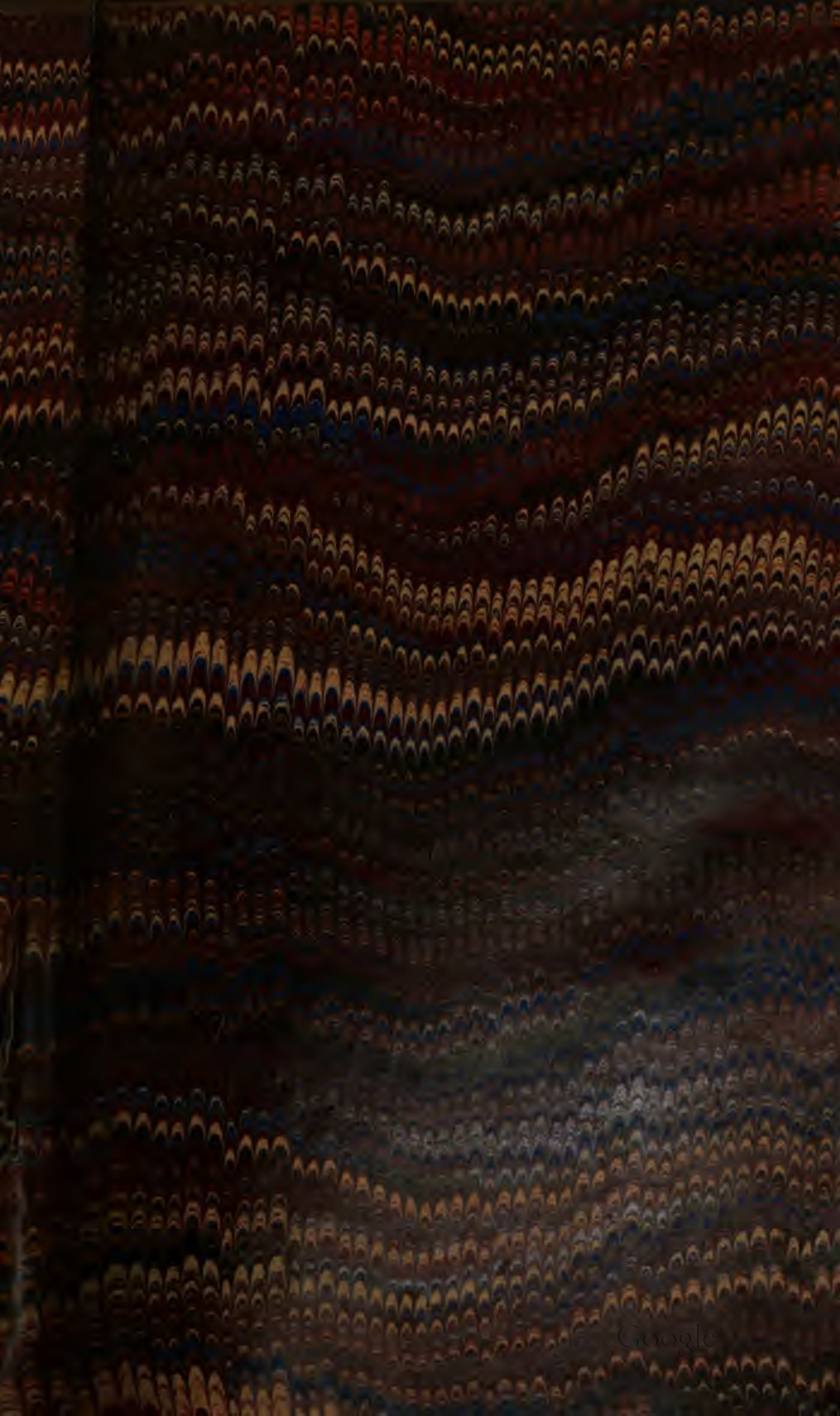




Charles Philip Brown

Regarding the author see notes
in pref iii and page 67
See observations written in
vol 2. p 413-414

HISTOIRE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.



HISTOIRE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

L'INDOSTAN

Considéré relativement à ses Antiquités, à sa Géographie, à ses Usages, à ses Mœurs, à la Religion de ses habitans, à ses Révolutions politiques, à son Commerce, et à son état actuel; avec une Carte de l'Inde et les subdivisions actuelles de l'Indostan.

AVEC DES PIÈCES INÉDITES A L'APPUI.

PAR M. COLLIN DE BAR,

Ancien Magistrat de la Cour supérieure de Pondichéry.

TOME PREMIER.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1814.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

De tous temps l'Inde a été considérée comme une des contrées du globe les plus riches et les plus heureusement situées : on ne s'étonnera donc pas qu'elle ait excité l'avidité des conquérans, l'intérêt et la curiosité des peuples. Il est en effet peu de pays qui offrent autant d'avantages pour les échanges de l'industrie et pour les relations du commerce. Aussi, depuis la renaissance de la navigation et la découverte du Cap de Bonne-Espérance, les nations européennes se sont-elles empressées, à l'envi l'une de l'autre, d'envoyer dans l'Inde des compagnies pour y former des établissemens commerciaux. Les Portugais,

les Hollandais, les Français, les Anglais et les Danois, y ont successivement fondé des comptoirs; mais bientôt la cupidité, l'ambition et la jalousie firent éclater entr'eux des dissensions animées, des guerres meurtrières, auxquelles leurs métropoles respectives furent forcées de prendre part, soit pour protéger leur commerce, soit pour défendre leurs droits. C'est ainsi que le feu des guerres de l'Inde se propagea si souvent en Europe, et que le fléau des guerres d'Europe s'étendit jusque dans l'Inde.

Ces hostilités lointaines, leurs causes et leurs résultats, acquirent une importance politique bien plus imposante encore lorsque la France et l'Angleterre, ces deux grandes nations rivales, les plus prépondérantes de l'Europe, firent de l'Inde l'arène de leurs débats sanglans. Elles y ont dominé tour à tour. Le

tableau de ces événemens importans, qui ne sont connus que d'une manière superficielle, forme, pour ainsi dire, la base de l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public; sous d'autres rapports encore il nous a paru susceptible d'inspirer un grand intérêt.

Les faits sont authentiques; ils sont rapportés par un auteur grave, recommandable, et dont la famille étoit établie depuis plus d'un siècle dans l'Inde, et qui, lui-même, pendant trente années de résidence, a occupé les premières places de l'administration de Pondichéry.

Ce fut pendant une captivité de huit années consécutives que l'auteur, victime de son dévouement pour le service de son pays et pour les intérêts de la métropole, jeta les fondemens de cet ouvrage, et en coordonna tous les matériaux. Il avoit le rare avantage, il est vrai,

So the author was eight years in prison! Why? when? where? in India? or since his return to France?

d'être possesseur des Mémoires originaux de MM. Dupleix et de Bussy, et il se trouvoit ainsi en mesure de raconter des événemens et de rectifier des faits qui avoient été si souvent défigurés par la partialité et par la passion. C'est donc en retraçant nos momens de gloire dans l'Inde, et en se nourrissant de l'espoir qu'ils se renouvelleroient un jour, qu'il parvint à adoucir les rigueurs de sa captivité et ses longues infortunes.

Du reste, son ouvrage ne se borne pas seulement à l'histoire des rivalités de la France et de l'Angleterre dans la presqu'île de l'Inde, il embrasse un cadre plus étendu, et forme un corps d'histoire suivi et complet dans son ensemble. L'auteur donne d'abord une description générale de l'Inde au niveau des connoissances géographiques les plus récentes : il fait connoître ensuite les antiquités, la religion, les lois, les

mœurs et les usages des Indous; il trace, dans l'ordre chronologique, l'histoire de l'Inde ancienne et moderne, de tous les établissemens européens dans cette contrée, et il les conduit graduellement jusqu'en 1810. Il termine son ouvrage par le tableau varié de l'état actuel de l'Inde, et des nations qui se partagent ce bel empire de l'Asie.

Son langage est celui de la candeur et de la vérité; il parle avec la même impartialité de nos fautes et de celles de nos ennemis; il caractérise avec précision, et dévoile sans ménagement le système adopté et suivi par le gouvernement britannique pour anéantir ou pour s'emparer de toutes les autres possessions européennes, afin d'exploiter exclusivement cette belle partie du monde, et d'en faire à lui seul tout le commerce. L'auteur s'arrête ensuite pour scruter ces vastes possessions anglaises, qui excitent

masse de ses connoissances générales et particulières sur cette intéressante contrée.

Quoiqu'il eût à sa disposition des matériaux inédits et des documens originaux, tels que les Mémoires de Dupleix, de la Bourdonnais et de Bussy, il n'en a pas moins consulté, comparé ou suivi les historiens, les voyageurs et les géographes anciens et modernes les plus estimés qui ont traité le même sujet ; il nous suffira de les indiquer ici rapidement :

Strabon, Hérodote, Pline, *Voyage* de Néarque, Ptolémée, d'Anville, Gosselin, *Géo. Ann.;* Resnel, *Mémoire;* William Jones, *Asiat. Research;* Wilford, *Asiat. Reseach;* Walh, *Indostan;* Eichhorn, *Hist. du commerce de l'Inde;* Langlès, *Rech. Asiat.; Voyage* de Marc-Paul Barros ; Odoarde Barbessa ; Couto, *Décades;* Faria y Souza ; *Voyage* de Jean Thévenot ; J. J. Holwel ; Anquetil du Perron,

A noble list of books. But there is reason to doubt whether the French author had seen them. The entire work seems compiled by a writer who never saw India

See page 376

Histoire de l'Indostan de Mohammed-Casim-Feris-Ta ; *Description Historique et Géographique de l'Inde*, par J. Tieffenthaler; *Description Historique et Géographique de l'Indostan*, par James Rennel ; *Voyage Pittoresque de l'Inde*, par William Hodges ; *Voyage* de Stavorinus ; *Voyage dans l'Inde* par le major Taylor ; *Etat de l'Indostan et son Histoire*, tiré de *Annual Register*, 1799 ; *Relation de la Cour du Mogol*, par le capitaine Hawkins ; *Voyage de François Bernier dit* le Mogol ; *Etat civil, politique et commerçant du Bengale*, de Bolts ; *Histoire de Shah-Allum*, par le capitaine William Franklin; *Voyage dans l'Inde et au Bengale*, par Grandpré ; *Journal d'un voyage à Megpora par la route de Cubtak*, *etc.* par Leckie ; *Recherches Asiatiques ; les Indous ou Description de leurs mœurs, costumes et cérémonies*, par M. Balthazar Solvyns ; *Monumens anciens et modernes de l'Indostan ; Annales*

des Voyages de la Géographie et de l'Histoire; Voyage dans les contrées de Mysore, Canara et Malabar, par M. Buchanan; *Description des Etats de Rajepoutes et de Djates, tirée des Mémoires militaires* du général George Thomas; *Voyage aux Indes Orientales*, par le père Paulin de Saint-Barthélemy; *Tableau de l'Indostan*, par M. Legoux de Flaix; *Voyage aux Indes*, par le vicomte de Valentia.

Voilà les principales sources où l'auteur a puisé, avec autant de choix que de réserve, pour offrir au public le tableau de l'Inde ancienne et moderne, le plus complet qui ait jamais paru.

INTRODUCTION.

C'est du sein de l'Asie, de l'Asie mère du monde, de cette antique patrie des nations; de l'Asie, la plus vaste des trois parties du vieux continent, et la plus anciennement peuplée, que se sont répandus les premiers germes de la civilisation dont s'honore l'espèce humaine : c'est là que s'élevèrent les premiers empires, les nations les plus célèbres par leur population, leur magnificence et leurs richesses; c'est là que les Européens à demi sauvages allèrent chercher des lois, le luxe, les beaux-arts; c'est là qu'ils puisèrent tous leurs systèmes de philosophie, tous leurs codes de morale : mais c'est là aussi que la liberté et la civilisation se montrent

inconciliables; que les peuples semblent nés pour la servitude; que le type de l'autorité absolue et de l'obéissance passive remonte d'âge en âge jusqu'à l'origine des sociétés humaines.

Inde mystérieuse et sacrée! vous fûtes, dit-on, le berceau du genre humain, la terre classique de la religion et de la morale; vous êtes la plus belle région de l'Asie, le plus noble séjour du globe; la nature vous prodigua tous ses dons, toutes ses largesses, et peut-être seriez-vous heureuse et tranquille si elle vous eût préservée des invasions homicides, ou si elle eût donné à vos peuples et plus d'énergie et plus de courage! Mais le retour régulier des saisons, les pluies périodiques, l'immuabilité de la nature physique et animée, la perpétuité d'une même culture, et, par conséquent, d'une même manière de vivre analogue, ont imprimé

au caractère moral des Indiens cette uniformité qui tient à la fixité de leur système nerveux et musculaire et au retour des mêmes sensations. Telles sont les causes premières du penchant des Indiens pour cette indolence servile qui forme le trait distinctif de leur caractère. Telle étoit, sur les habitans de l'Asie méridionale, l'opinion du père de la médecine, d'Hippocrate, le plus judicieux de tous les observateurs de la nature.

C'est surtout dans l'Inde que les lois, les usages, les habillemens se sont transmis de génération à génération, de peuple à peuple : les usages dans ce même esprit d'ordre qui en posa les fondemens ; les habillemens dans leur forme grave et immuable ; les lois dans leur sévérité primitive. Voilà les principaux traits caractéristiques des peuples qui habitent cette contrée vaste et fertile.

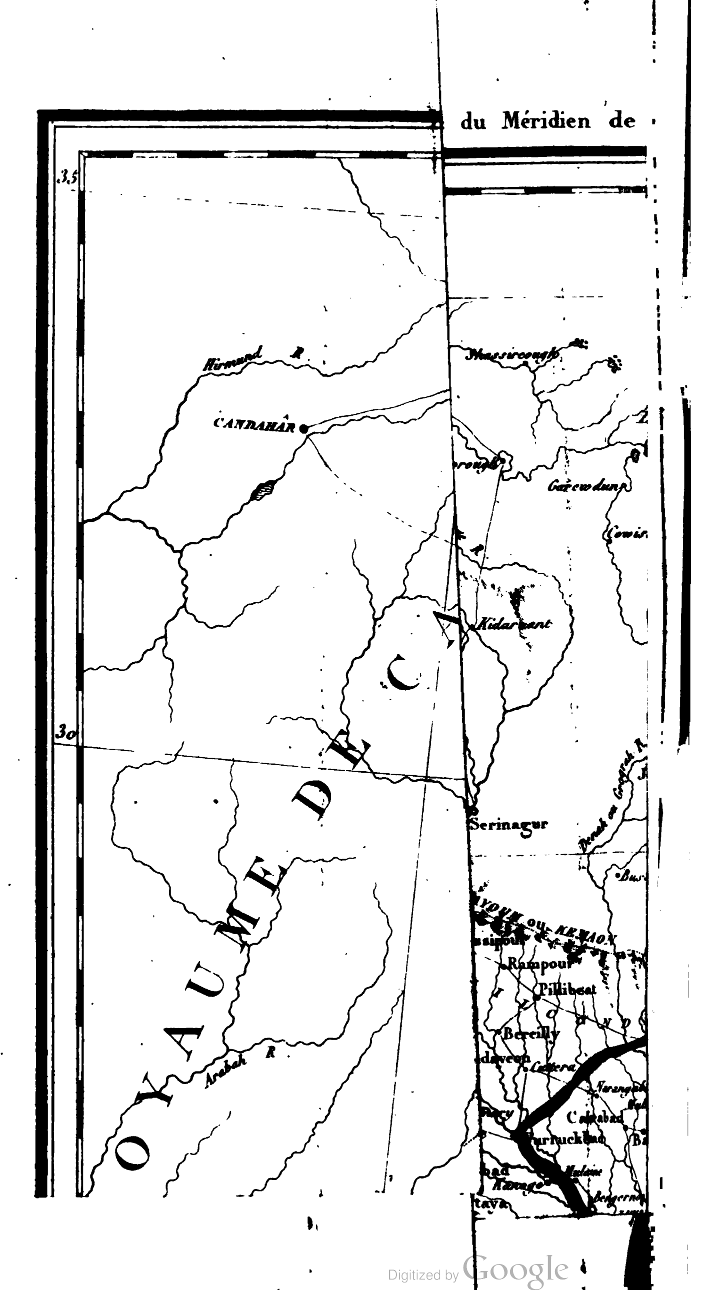
Inclinée fortement vers les tropiques et l'équateur, l'Inde est garantie des vents du nord par les montagnes du Thibet; elle est arrosée par de nombreux et larges fleuves; son sol riche et varié reçoit les feux d'un soleil bienfaisant qui le féconde; les terres y sont emprégnées des exhalaisons rafraîchissantes de la vaste mer qui les environne, et que n'enchaînent jamais les frimas : contrée magnifique, et, en quelque sorte, comparable à un immense parterre de fleurs, où l'art du jardinier auroit concentré les rayons du soleil.

Parvenus au plus haut degré de la civilisation quand l'Europe étoit encore barbare, les Indiens furent gouvernés, de temps immémorial, par des souverains de leur pays, dont l'autorité, fondée sur les institutions civiles et religieuses, se montra d'abord, comme elles, douce et bienfaisante, pour être aimée et respec-

tée. Mais ces lois, émanées de la plus pure morale, n'inspiroient aux Indiens ni cette énergie, ni ces vertus mâles et guerrières seules capables de garantir les peuples de l'usurpation des despotes et du joug étranger. Elles avoient tout fait pour l'ordre social, pour la religion, pour l'agriculture, et rien pour la guerre.

Aussi les fertiles contrées de l'Inde ont-elles toujours été la proie facile des brigands nomades de l'Asie septentrionale, des conquérans asiatiques, des navigateurs de l'Europe; aussi n'ont-elles été délivrées d'un joug étranger que par une usurpation nouvelle; aussi ne sont-elles sorties des mains des conquérans féroces accourus du Caucase, de la Tartarie ou de l'Arabie, que pour tomber dans les piéges de la politique avide et raffinée des Européens. Mais ces torrens dévastateurs, mais ces usurpations lointaines n'ont pas tout exterminé et tout

détruit : les usages, les coutumes, les établissemens du culte, les cérémonies religieuses ont été respectés, ont été laissés aux Indiens pour prix de leur indépendance et de leurs richesses. A travers tant de siècles, tant de révolutions, tant de vicissitudes, ils ont conservé leur religion, la croyance d'une autre vie, seule consolation des hommes malheureux et des peuples subjugués.


du Méridien de
35
30
Hirmund R.
CANDAHAR
Garewdun
Kidarkant
Serinagur
ROYAUME DE CA
Arabah R.
Rampour
Pillibeat
Bereilly
Cattera
Calabad
Furruckbad
Kanoge
Mulaine
Bengernow
Denab ou Gongrah R.

HISTOIRE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Description générale de l'Inde.

L'Inde entière n'a été réellement connue des Européens, que vers la fin du dix-huitième siècle, après le démembrement et la dissolution de l'empire Mogol. De nombreuses communications, des guerres fré-

quentes, des relations de commerce, suivies et multipliées, des voyages utiles, des recherches savantes ont enfin complété les connoissances géographiques et politiques, sans lesquelles on n'auroit jamais pu décrire, avec exactitude, cette grande et belle contrée de l'Asie.

Eclairés par des découvertes et des lumières progressives, nous allons tracer le tableau général de l'Inde, d'après les connoissances géographiques les plus récentes, et d'après nos propres observations.

Notre premier cadre ne renfermera que des notions générales et une esquisse rapide : les détails géographiques, statistiques et politiques, trouveront naturellement leur place dans nos chapitres sur l'état actuel de l'Indostan, qui formeront le complément de cet ouvrage.

C'est par extension que les orientalistes et les géographes modernes ont donné le nom d'Indostan à cette belle partie de l'Asie, nommée vulgairement les grandes Indes, ou Indes orientales. Selon les géographes indiens, l'Indostan propre ne s'étendoit que depuis les montagnes du Thibet jusqu'à la moitié de la péninsule, c'est-à-dire

jusqu'à la rive de la Nerbonha et aux frontières méridionales du Behar et du Bengale. Tout le pays situé au sud de cette ligne, c'est-à-dire le reste de la péninsule jusqu'au cap Comorin, reçoit la dénomination générale de Décan (1).

Considérons maintenant l'ensemble de cette péninsule immense, depuis son promontoire, au sud, juqu'à Sabara, et nous aurons une idée de son étendue géographique.

Du cap Comorin, situé par le septième degré cinquante-six minutes sud, l'Indostan se développe au nord jusqu'au Caucase indien, vulgairement *Indeo-Ko*, ou montagne du Thibet, par le trente-cinquième degré de latitude septentrionale. En longitude, son étendue prise dans sa plus grande largeur, commence au soixante-septième degré du méridien de Paris, et finit au quatre-vingt-dixième degré à l'est du même méridien. Ces deux échelles réunies donnent, en longueur, six cent soixante-quinze lieues moyennes de France du sud au nord, cinq

(1) Par le Décan on entendoit, avant l'invasion des Mogols sous Tamerlan, toute la partie de la péninsule qui est au-delà de la Kisnah; mais aujourd'hui le Décan n'est plus renfermé que dans la Saubabie de Nisamaly.

cent dix en largeur de l'est à l'ouest, et cent soixante-cinq mille trois cent cinquante lieues moyennes de France carrées en superficie totale, y compris l'île de Ceylan.

Considérons à présent ses bornes générales et ses limites particulières.

Le moderne empire Birman borne l'Indostan à l'est; à l'ouest l'Indus et le Candahar lui servent de démarcation. Il est séparé de la Perse par des montagnes qui semblent être la continuité de l'immense chaîne intérieure qui divise sa péninsule. Des déserts de sable, d'immenses forêts, et l'Indus, dans presque tout son cours, élèvent également des barrières entre ces deux régions.

Au sud, au sud-est et au sud-ouest, les bornes naturelles de l'Indostan, sont l'Océan indien qui l'environne, pour ainsi dire; ainsi ce vaste et beau pays, ne tient que par un côté au grand continent asiatique. Au nord, les montagnes du Thibet lui servent également de limites naturelles, ainsi que le Boutan et d'autres Etats de l'Asie.

La chaîne qui borne plus particulièrement l'Indostan au nord, est désignée par les géographes indiens, sous le nom d'Indeo-Ko; c'est une branche du Taurus, que les Grecs

connoissoient sous le nom de Parapamisus. Le Taurus commençoit en Asie mineure, et se dirigeoit vers l'Inde par l'Arménie. La partie qui séparoit l'Inde de la Bactriane, étoit nommée Caucase indien, et prenoit le nom d'Immaüs en formant la barrière naturelle qui séparoit l'Inde de la Scythie.

Ainsi l'Indeo-Ko, continuité du Taurus, forme aujourd'hui la frontière de l'Indostan au septentrion, et le sépare du petit Thibet.

Au nord-est, les montagnes du grand Thibet lui servent de limites jusqu'au royaume du Boutan. De ce point, vers le sud-est, jusqu'à la mer, l'Inde est successivement bornée par les royaumes limitrophes d'Asam et d'Arracan, qui font partie de l'empire Birman; mais ses barrières naturelles à l'est sont le Gange et le Burrampouter; le Gange, fleuve immense, le plus considérable de l'Inde, et dont nous déterminerons le cours, et le Burrampouter, rival, ou plutôt émule du Gange.

Des bouches de ces deux fleuves, au cap escarpé de Comorin, et de là jusqu'à l'embouchure de l'Indus, l'Océan forme, autour de la péninsule indienne, une immense ceinture marquée par le golfe du Bengale, au

levant; par celui du Sinde au couchant, et par le golfe de Manar au sud-est, détroit qui sépare l'Indostan de la grande île de Ceylan, la Taprobane des anciens.

Ainsi la mer embrasse toute la partie de l'Inde que les géographes indiens désignent sous le nom de partie inférieure ou méridionale, et les Européens sous celui de presqu'île en-deçà du Gange.

Un immense triangle irrégulier, particulièrement à sa base, telle est la forme de la péninsule de l'Inde; mais la partie septentrionale représente un carré irrégulier, aussi par l'effet du cours divergent du Burrampouter, et par la portion des montagnes orientales.

C'est au promontoire méridional, ou cap Comorin, que prend naissance la chaîne des Gattes, nom qui signifie passage ou défilé, parce qu'en effet ces monts forment des défilés presque inaccessibles, pour pénétrer des côtes maritimes dans l'intérieur de la presqu'île. Liées entre elles par des ramifications successives, les Gattes parcourent et partagent la presqu'île en plusieurs bandes ou zones.

Leur direction géographique est du midi

au septentrion, et leur hauteur moyenne de quatorze cent toises au-dessus du niveau de la mer.

Couvertes d'arbres superbes, presque aussi anciens que le monde, ces montagnes fameuses par leur étendue, par leur élévation, leur configuration et leur position relative, produisent le phénomène des moussons ou des pluies périodiques et régulières.

Du cap Comorin, les Gattes se développent du sud au nord sur une seule chaîne ou ligne presque droite, c'est-à-dire du huitième *jusqu*'au onzième degré de latitude; là elles *s'ouvrent* en deux branches dont les ramifications latérales parcourent les deux côtés du triangle, l'une au couchant, l'autre au levant; mais toutes deux inégales en longueur, en élévation et en profondeur.

La branche occidentale se développe presque parallèlement au rivage de la mer, à douze lieues de distance environ, dans l'intérieur des terres, et après avoir couronné majestueusement les côtes de Malabar, de manière à être aperçue à vingt-cinq lieues de la plage, par des ramifications partielles, elles vont se joindre, au-delà de l'Indus, à l'Indeo-Ko.

Moins élevée, la branche orientale s'incline

vers le levant, et n'approche des côtes de Coromandel et d'Orixa, baignées par le golfe de Bengale, que de vingt à trente lieues; après s'être développée graduellement du sud au nord-est; elle va se perdre ensuite au seizième degré en se dirigeant vers le nord.

Les Gattes sont revêtues, dans leur développement intérieur, d'arbres énormes de hautes futaies; les intervalles de leurs chaînes secondaires, forment des vallées couvertes aussi de bois précieux et de riches moissons. On trouve de loin à loin, dans ces montagnes, dont quelques-unes ont jusqu'à deux mille deux cent toises d'élévation, du silex, des cristaux et des stalactites, mais aucune trace de matières sulfureuses et volcaniques. La branche occidentale recèle et nourrit des éléphans; dans l'une et l'autre branche, on trouve toutes les variétés du tigre, des élans, des ours, des buffles sauvages, des antilopes et des renards de la grande espèce; l'une et l'autre branches sont habitées et populeuses, l'une et l'autre produisent dans les vallées du riz et du millet de plusieurs espèces.

Voici quels sont les défilés ou principaux passages des Gattes sur l'une ou l'autre côte: sur celle de Coromandel, on remarque le

défilé de Mayala (1), celui de Vauguetaguery et la vallée de Baramala ou Vaniabady (2).

Sur la côte opposée de Malabar, on trouve la fameuse vallée de Palicande-Chery. Vers cette passe, les Gattes présentent une interruption de cinq lieues dans toute leur chaîne, espace occupé en grande partie par une forêt. C'est par cette large coupure que les nuages qui produisent les pluies périodiques, pénètrent alternativement sur l'une des deux côtes de Malabar et de Coromandel. Ce singulier phénomène sera plus particulièrement *expliqué* dans le cours même de ce chapitre.

Telle est la nature et la direction générale des montagnes de l'Indostan. Leur géologie offre des particularités encore plus frappantes. Le globe, dans ses deux hémisphères, présente aux voyageurs, aux savans et aux naturalistes, de nombreux témoignages et des traces encore récentes de l'explosion de ces feux souterrains qui ont bouleversé les contrées qui les ont vus naître.

Mais l'Indostan, pays immense, qui s'é-

---

(1) Qui servit de passage à l'armée anglaise lorsqu'elle pénétra dans le pays du sultan de Mysoure, en mars 1792.

(2) Qui servit également de passage à l'armée britannique lors de la seconde invasion du pays du sultan, à la fin de 1798.

tend du huitième degré jusqu'au trente-cinquième, jouit en quelque sorte d'une heureuse exception; du moins, ni les traditions, ni l'histoire, ni aucun vestige n'apporte la preuve de l'ancienne existence de phénomènes volcaniques, si ce n'est sur quelques points de la côte orientale du détroit de Manar, et dans l'île même de Ceylan.

L'on voit sur les montagnes du Cachemire quelques flammes volcaniques; mais, suivant ce qu'en dit Renel, ces feux ne sont que des volcans presque éteints : d'ailleurs le Cachemire est un pays à part, qui ne fait point partie intégrante de l'Inde, sous le rapport géographique.

Si l'on examine plus attentivement encore la géologie de l'Indostan, on trouve que toutes les montagnes y sont de roche primitive, qu'il ne s'y rencontre aucune pierre calcaire ni pyrite; que toutes les couches de granit y sont à peu près égales entre elles, et toutes parallèles à l'horizon, et qu'on n'y aperçoit aucun de ces indices qu'offrent les contrées voisines des volcans. Ce qui est plus remarquable encore, et ce qui semble fortifier les inductions négatives, c'est qu'on n'y trouve qu'un très-petit nombre de mines d'or ou d'argent, de

cuivre, d'étain ou de soufre; aucune mine de charbon de terre, aucune espèce de bitume, ni de zinc et d'antimoine. De plus, la terre végétale qui couvre les vallées et les plaines, est de dix à douze pieds d'épaisseur; et, dans aucune partie, on ne trouve d'infiltration des eaux de la mer, ce qui mène à conclure que, par la direction de ses montagnes et par sa géologie, l'Indostan semble être à couvert des révolutions diluviennes, et de ces catastrophes qui ont alternativement ébranlé presque toutes les autres régions du globe.

Selon les Indiens, leur péninsule devroit se diviser en huit côtes maritimes différentes. Mais, suivant les principes de nos géographes, on les divise seulement en quatre côtes particulières, savoir : deux à l'ouest, vers le golfe du Sinde, et deux à l'est, sur le golfe du Bengale.

A l'extrémité de ce golfe, vers la ville de Balasore, au midi de l'embouchure du Gange, commence la côte d'Orixa, laquelle se prolonge du nord-est au sud-ouest, dans un développement de huit degrés, ou deux cents lieues.

Cette côte est entièrement plane, de même que celle de Coromandel, qui lui est contiguë, et à laquelle les Indous donnent le nom

de Tamoumandel, du peuple Tamoul qui l'habite, noms défigurés par les Portugais.

Tout ce rivage, sur une largeur de trois quarts de lieue dans l'entier développement de la côte, n'offre qu'un sable aride. Au-delà de cette lisière commencent les cultures et un pays plus fertile; mais le Coromandel, la plus pauvre des trois côtes de l'Inde, ne pourroit se nourrir sans le secours du Tanjore, qui fait partie de la même côte.

Au midi de la pointe de Calymère commence la côte que les Européens nomment de la Pêcherie par allusion aux belles perles qu'on trouve dans ces parages; mais cette côte n'est qu'un prolongement de celle de Coromandel. Les Indous la désignent sous le nom de Ramasseram, à cause du temple consacré à Ram, le Mars de la mythologie indienne, temple élevé dans l'île de ce nom, entre Ceylan et la péninsule.

Toute la côte de la Pêcherie qui s'étend du nord au sud-est, sur un espace de cent huit lieues, offre des sites pittoresques, un rivage charmant, planté de cocotiers et de manguiers qui forment les plus rians ombrages. Le bras de mer qui la sépare de Ceylan produit d'excellens et beaux poissons, et les coquillages les plus curieux.

Au revers du cap Comorin commence, à l'occident, la côte la plus étendue de la presqu'île, celle de Malabar. Elle se prolonge du sud-est au nord-ouest, sur une dimension de trois cent cinquante lieues communes jusqu'à Surate; et forme une sorte de parabole, dont la courbure est au couchant. Depuis Mangalor jusqu'à Surate, dans cet espace de cent cinquante lieues, elle est appelée vulgairement Côte des Pirates.

Rien n'est comparable aux vues pittoresques, aux aspects ravissans qu'offre ce rivage enchanteur dans toutes ses sinuosités. Il est couvert d'épaisses forêts de cocotiers, dont les palmes, longues et mobiles, agitées par le vent, se balancent mollement, communiquent à l'air une douce fraîcheur, et, formant une voûte de verdure, couvrent le rivage de leur ombre; les vagues viennent baigner leurs racines, qui semblent se nourrir et se fortifier des sels marins que déposent les eaux.

C'est dans les vallées de la chaîne des Gattes qui règnent sur cette côte occidentale, que toutes les épiceries fines se cultivent, telles que le poivre, la canelle (1), le gingembre et le

---

(1) La *canelle*, nommée *fausse canelle*, pour la différencier de celle de Ceylan.

Cinnamon

la perception des droits, qu'en 1500, sous le règne d'Ackbar, des rivières qui se jettent dans l'Indus charioient de la poudre d'or.

L'Indus est un des sept fleuves sacrés. Tout Indien qui passe ce fleuve à Atock, est réputé parjure, et avoir renoncé au culte de Brama.

Le Gange, le plus considérable des trois grands fleuves de l'Inde, l'un des plus majestueux, des plus beaux courans du monde; le Gange, que les Indous regardent comme une divinité tutélaire, et dont l'ancien nom est Poudda, mot qui, en sanscrit, signifie pied; le Gange, que les Indous appellent aussi Bourra-Ganga, ou la Grande Rivière, prend sa source dans les montagnes du Thibet (1). Après s'être traîné l'espace de deux cent cinquante lieues, dans ces âpres contrées, il se creuse un vaste bassin, puis se fraye un passage dans l'heureux climat de l'Inde, en s'élançant de la bouche d'une énorme caverne de l'Immaüs, qui figure la tête d'une vache (2).

---

(1) Il paroît, d'après des plans levés par ordre de l'empereur de la Chine, Cam-hi, que le Gange prend sa source dans le lac Mapana, qu'il court ensuite à l'occident et tourne au sud et au sud-ouest, ce qui différeroit du cours que lui assigne dans son origine la carte de Renel.

(2) Ce roc est par la latitude trente. La bourgade s'appelle Hurdoar. Hari-dwār

Il fait, de là, son entrée dans les plaines délicieuses de l'Indostan, pénètre dans la province de Delhi, roule des eaux paisibles dans un lit inégal en serpentant par une infinité de sinuosités, répand l'abondance dans les contrées qu'il arrose, poursuit son cours en diagonale vers l'orient, jusqu'au Bengale, reçoit onze rivières tributaires, dont quelques-unes sont égales au Rhin, dont aucune n'est moindre que la Tamise, forme à soixante-quinze lieues de la mer, par de nouveaux bras, un *delta* immense de plus de soixante lieues de largeur, ayant plus du double de surface que celui du Nil, et se précipite enfin par plusieurs branches dans le golfe du Bengale. On élève à trente mille le nombre des bateliers employés à la navigation du Gange; il porte des bateaux de cent quatre-vingts tonneaux; ceux dont l'usage est le plus fréquent sont de cinquante à quatre-vingts tonneaux.

Tel est le Gange, qui arrose les provinces orientales de l'Indostan; tel est le Gange, qui justifie au moins, par ses bienfaits, le titre de roi des fleuves et le culte des enfans de Brahma. Nul autre, en effet, ne lui est comparable, ni par la largeur de son lit, ni par l'étendue de son cours, ni par ses sinuosités,

ni par le nombre prodigieux de rivières qui leur apportent le tribut de leurs eaux, ni par la fertilité des contrées qu'il arrose, ni enfin par tous les avantages qu'il offre au commerce. C'est sur son bras occidental, nommé rivière d'Hoogly, que les Européens ont élevé leurs plus beaux établissemens. C'est sur cette branche occidentale qu'est située la belle ville de Calcutta. Les bâtimens de sept à huit cents tonneaux viennent mouiller sous le fort William ; ceux qui sont d'un port plus considérable prennent leurs chargemens dans la rade Sagor, à l'entrée de la rivière d'Hoogly. Dans l'espace de cinq cents lieues en plaines, dans la pente et sur les coteaux, dans les bosquets qui embellissent ses deux rives, tout est disposé pour charmer la vue ; tout représente constamment, dans toutes les saisons, des sites rians et variés, des scènes champêtres et agréables, des aspects pittoresques et délicieux.

Dans les grandes crues d'eau appelées *bore* par les Indous, le courant est si rapide, qu'à la pointe d'Hoogly, il parcourt six lieues à l'heure ; dans le temps des pluies, deux lieues et demie, et de la sécheresse une lieue. La plus forte crue des eaux de ce fleuve monte à trente-deux pieds ; le décroissement est, vers

la mi-août, de trois à quatre pouces par jour, allant ainsi, jusques en avril, toujours en diminuant, jusqu'à un pouce.

Le major Renel établit que le Gange jette par seconde quatre-vingt mille pieds cubes d'eau dans la saison de la sécheresse, et quatre cent cinq mille dans celle des pluies. Ce fleuve entraîne une grande quantité de limon avec lui. Le même auteur ajoute que, dans un quart-d'heure, un verre d'eau du Gange dépose un quart de vase. Est-il alors surprenant que la retraite des eaux forme si promptement des couches de terre, ou que le delta fasse continuellement des conquêtes sur la mer?

Le Gange a changé plusieurs fois son lit. La Cossa, rivière assez considérable, a fait dévier son confluent, et l'a fait remonter quinze lieues plus haut qu'il n'étoit. Le Gange est un des sept fleuves sacrés chez les Indiens: boire ou se baigner dans ses eaux est la rémission certaine de ses fautes. Tous ceux qui, sur ses bords, professent la religion de Brahma, n'ont pas d'autres sépultures que ses eaux. On transporte le mourant sur l'une des rives du Gange, et là, selon les lois de la superstition indoue, on lui ferme tous les conduits de sécrétion avec la vase même du fleuve pour qu'il

ne puisse en souiller les eaux ; ensuite on laisse le mourant qui est bientôt emporté par le courant du Gange. La sainteté de ses eaux est attribuée à un coup de pied de *Vichenou*, qui fit l'ouverture du roc l'*Immaüs*.

Rival, ou plutôt émule du Gange, le Burrampouter, fleuve immense, le dernier des canaux naturels de l'Inde, qui forme sa limite à l'est ; le Burrampouter, terme qui signifie le fils de Brahma, prend sa source dans les mêmes montagnes que le Gange, mais du côté opposé, c'est-à-dire, dans le pays de Sirinagar, pays si âpre et si rude, que l'Indou le compare à l'enfer par opposition aux contrées heureuses de l'Indostan. Après avoir traversé le Thibet, où il est nommé Sanpoo, le Burrampouter s'approche de l'Yun-nan, province la plus occidentale de la Chine ; puis, courant tout à coup à l'ouest, il traverse le royaume d'Asam, entre au Bengale par le nord-est, fait un circuit, se dirige vers le sud ; et, pendant un cours d'environ trente lieues à travers le Bengale, il offre une ressemblance intime avec le Gange, qu'il rencontre à douze lieues de la mer. Là, il perd son nom et ses eaux dans le Gange ; et la jonction de ces deux fleuves produit le plus vaste courant d'eau douce, et

le plus imposant qui existe sur notre hémisphère. Le volume de leurs ondes réunies est si considérable, que les Indiens leur donnent le nom de mer; elles forment en effet un golfe parsemé d'îles.

La description générale de ces trois grands fleuves de l'Inde ne nous dispensera pas de faire mention, dans le cours de cet ouvrage, des phénomènes et des particularités qui leur sont propres.

Quatre autres fleuves, le Godavery, le Kisnah, la Romandra et le Cavery-Coleram, arrosent également la péninsule, en prenant leurs cours du couchant au levant, et viennent se jeter dans l'Océan indien sur les côtes orientales.

Produit par plusieurs sources, comme le Nil et le Gange, et considéré aussi comme sacré, le Godavery, le plus central des courans de l'Inde, prend naissance à vingt-cinq lieues nord des montagnes de Bologata, qui forment une ramification des Gattes. Accru des eaux qu'il a recueillies dans sa course, il se porte avec rapidité sur la branche orientale des Gattes, à travers laquelle il se fraie un passage, arrive avec précipitation dans les riantes plaines du Décan, s'égare dans une

infinité de détours, s'ouvre ensuite en deux bras; et, après un cours de deux cent quarante lieues, il se jette dans l'Océan indien, vers l'extrémité méridionale de la côte d'Orixa.

Le Kisnah, autre fleuve central et révéré des Indiens, coule parallèlement au Godavery, et à trente lieues de distance au sud-ouest; il fertilise les magnifiques campagnes du Décan méridional, reçoit vingt-deux rivières dans son sein, depuis sa source dans la vallée de Tomboua, coule avec tranquillité près des mines de diamant du Visiapour, faisant maintenant partie des possessions des Marattes occidentaux, dans des plaines riantes ombragées par des bosquets de citronniers et de manguiers; il arrive ensuite à la branche orientale des Gattes, barrière presque impénétrable, et qui semble s'ouvrir, en quelque sorte, pour laisser le passage libre à ce fleuve. S'étant ainsi frayé une route à travers les Gattes, le Kisnah pénètre dans le pays de Telinga (1) où il se subdivise en canaux innombrables d'irrigation, puis s'ouvrant en delta, après un cours de deux cents lieues, il vient perdre son embouchure près de Mazulipatam, ville qui forme

(1) Le peuple appelé autrefois Telinga habite la partie [illegible] du Décan moderne.

The Telinga country is not in the Decan, but East of it

la limite entre les côtes d'Orixa et de Coromandel, après avoir formé lui-même, par la ligne presque droite de son cours, la séparation de l'Indostan propre avec le Décan.

Sur cette même côte se jette dans l'Océan, par neuf bouches différentes, le Cavery-Koleram, le fleuve le plus considérable du Coromandel, et le plus méridional de l'Inde. Il prend naissance sur le revers oriental de la branche occidentale des Gattes. Il baigne le Bas-Mysoure du couchant au levant, passe à Seringapatnam, s'engage dans la branche orientale des Gattes, s'y creuse un lit à travers des défilés et au milieu d'immenses escarpemens, s'échappe pour se précipiter dans le royaume de Trichenapaly, et arrose ensuite le royaume de Tanjore dont il féconde les rivières par plusieurs canaux d'irrigation.

Tels sont les principaux courans dans la partie orientale de l'Inde, qui, presque tous, roulent leurs eaux du couchant au levant.

Dans un sens contraire coule, plus au nord de la péninsule, entre les vingt-deux et vingt-trois degrés de latitude, la Nerbudah, fleuve d'un long cours, mais qui ne reçoit que peu de courans d'eau, et dont l'embouchure baigne le golfe de Cambaye.

Sur la même côte vient se perdre aussi le Taptée, après un cours parallèle à celui de la Nerbudah.

Le Malabar, et la côte qui lui est contiguë jusqu'à Bombay, n'ayant pas assez de largeur, ne sont arrosés que par des rivières qui prennent leurs sources sur le revers occidental des Gattes, et qui, par conséquent, n'ont que peu de cours pour se jeter dans le golfe du Sinde.

Mais vers le haut de la côte coule la Soubremani, rivière de peu d'importance, il est vrai, mais qui, dans toute l'étendue de son domaine, offre mille abris champêtres et délicieux où se rassemblent le paon au superbe plumage, le *bouboul*, rossignol de la presqu'île, au ramage mélodieux, et le pigeon-paon toujours paré de sa robe d'azur. Des campagnes fertiles, des sites pittoresques parsemés de citronniers, d'orangers, dont le parfum, mêlé à celui de la fleur du pendume, embaume l'air et embellissent les rives de la Soubremani. Tel est le pays magique et délicieux qu'elle arrose de ses eaux douces et fécondes, avant de se jeter dans l'Océan indien sous Mangalor, ville du Bas-Canara, dont le principal commerce consiste en poivre et en riz.

Les autres courans du Malabar, n'offrant pas les mêmes points de vues pittoresques, ne méritent pas de figurer dans une description générale.

On ne trouve que peu de lacs remarquables sur la surface de l'Indostan. Nous n'indiquerons que le lac de Kolair, près de Mazulipatam, le lac de Chilcka qui borne les Circars britanniques, et le lac de Paliacate, près de Madras. On trouve aussi un ou deux lacs dans les environs de l'Indus, et autant dans ceux du Gange.

L'Empire des Indous, suivant leurs anciens historiens, étoit divisé en cinquante-six principautés séparées, mais soumises à la domination d'un empereur, dont les Etats s'étendoient de la Tartarie méridionale à l'île de Ceylan, et des frontières d'Asam et d'Arracan jusqu'à l'Indus.

C'étoit l'Inde entière, comprise dans trois grandes divisions géographiques, savoir : l'Inde septentrionale, l'Indostan central, ou le *Mediabhomni* des géographes indiens, et l'Inde méridionale.

De l'Indostan central s'étend au sud une contrée belle et fertile nommée jadis, d'après sa position, *Daxine*, ou à main droite : c'est

en effet sa situation pour ceux qui regardent le soleil levant.

On a douté si cette partie du sud étoit comprise dans le *Pounyathoumi*, ou Terre-Sainte des Brahmans. L'affirmative paroît démontrée par le nombre et l'antiquité des endroits de pélerinage qui vont jusqu'au cap Comorin, revêtu lui-même d'un caractère sacré, sous le nom de *Courmani* ou la Vierge.

Les cinq grandes nations qui peuplent les deux dernières divisions qui forment la presqu'île étoient appelées collectivement les cinq *Draviras*.

Les Tinlingas, et les peuples connus aujourd'hui sous la dénomination moderne de Marattes, ont toujours été, et sont toujours des nations puissantes, occupant les parties occidentales et orientales de la péninsule du nord. Ils étoient bornés au sud par les Carnatas ou Carnaras, qui, du centre, s'étendoient jusqu'aux deux rivages opposés. Les Tamlas ou Draviras proprement dits demeuroient à l'extrémité méridionale.

Cette démarcation des peuples, déterminée par la diversité du langage et de l'écriture, et consacrée par une religion qui défend le mélange des castes, a résisté au choc des con-

quêtes, au caprice des révolutions et des despotes, et même à l'intolérance mahométane.

On peut, il est vrai, rencontrer, dans les limites de chacun de ces peuples de l'Inde, un certain nombre d'autres nations indiennes, que la cruauté d'un conquérant, ou des motifs d'intérêt, ont portées à émigrer ou à fuir; mais leurs mœurs, leurs usages, leur langage, leurs cérémonies religieuses et nuptiales, attestent à la fois leur origine, et le caractère de solidité attaché à toutes leurs institutions.

Vouloir fixer les limites et la circonscription des différens Etats que renferment les parties méridionale et septentrionale de l'Indostan, seroit une vaine entreprise. Les anciennes divisions territoriales ne subsistent plus; celles même qui avoient été déterminées par la première et par la seconde dynastie des Tartares, Mamoud et Tamerlan, ont subi tant de changemens et de modifications, qu'il seroit impossible de préciser leurs bornes géographiques anciennes et actuelles.

Mais, toutefois, on peut arrêter ses idées sur les provinces dont la dénomination n'a point varié, quelle qu'ait été leur destinée politique.

La partie supérieure ou septentrionale un

peu moins étendue en surface que la presqu'île, celle enfin que nous désignons plus particulièrement sous le nom d'Empire Mogol, a possédé constamment le siége suprême de l'administration, soit avant, soit depuis l'invasion des Tartares. Aujourd'hui, elle est divisée en vingt-trois grandes provinces, dont quelques-unes sont gouvernées par les Afghans, indépendans du Mogol, d'autres par les Sceiks, d'autres enfin par les modernes souverains du Bengale.

Parmi ces provinces septentrionales, on distingue celle de Lahor, contrée délicieuse particulièrement désignée sous le nom de Penje-Abad, dénomination qui lui vient des cinq belles rivières qui l'arrosent, et la province de Caboul, qui, étant hors des limites naturelles de l'Indostan, ne doit pas nous arrêter.

Au sud-ouest est le pays de Sindy, borné, au nord par le Candahar, au midi par le golfe du Sinde, et que l'Indus lui-même traverse par le milieu et inonde périodiquement comme le Nil inonde l'Egypte. Le sol de cette grande vallée de cent lieues de long sur une largeur inégale, est comparable aussi à celui qu'arrose le Nil.

Vient ensuite la Guzerate, espèce de péninsule montagneuse de soixante lieues de longueur et de plus de cinquante de largeur, formée par les golfes du Sinde, de Cambaye et de Cuteh. Une partie vit sous la domination des Marattes ; et l'autre, habitée par des montagnards durs et féroces, est restée indépendante.

Entre la partie nord-ouest du Guzerate, les déserts de sable et les bornes occidentales d'Agra, est situé, à cinquante lieues de Delhi, le pays des Rajepoutes, qui passent pour être issus du second des quatre fils allégoriques de Brahma, et qui, dans l'institution de ce législateur, devoient donner les Rois et former la milice de l'Indostan. L'étendue de la Rajpoutana est de plus de cent lieues du nord-est au sud-est, sur soixante-dix de largeur. Elle ne formoit qu'un seul Empire sous le Ranah, ou prince d'Oudipour, qui, en tout temps, a été considéré comme le chef suprême de ce pays célèbre par la résistance qu'il opposa aux Mogols, et par le maintien d'une partie de son indépendance. Le Marvar et l'Agimère, habités en partie par les Rajepoutes, forment aussi à l'ouest deux provinces limitrophes peu connues, et que les

empereurs Mogols n'ont jamais pu soumettre complètement.

Furruekbad, capitale d'une autre province appartenant aux Rajepoutes, resta constamment attachée à la cause indienne, malgré tous les efforts du Grand Mogol.

A l'orient, et à quatre cents lieues des bouches de l'Indus, est le Bengale, province fameuse parsemée de plusieurs chaînes de collines; province que les empereurs Mogols appeloient le Paradis Terrestre, et qui mérite, à juste titre, la qualification qu'on lui donne de Jardin de l'Indostan; province défendue, au nord et à l'est, par une barrière formidable de montagnes, de rivières et de landes immenses qui arrêteroient les efforts d'une armée, ayant au sud pour boulevard les côtes maritimes. Le Bengale, riche en bestiaux, en productions du sol, en diamans et en rubis, nourrit une population industrieuse et commerçante.

Au nord-ouest du Bengale, s'étendent le pays d'Oude des deux côtés du Gange, et la province d'Allahabad, dont la capitale, qui porte le même nom, est si heureusement située sur le Jumnah et sur le Gange, que l'empereur Ackbar enfit sa place d'armes.

A l'est du Gange est le Rohilconde, ou pays des Rohillas, qui commence au pied des montagnes de Komayoum, et s'étend à l'est jusqu'à la ville de Pilibut. Ce pays, borné au sud par le domaine d'Oude, est si avantageusement situé, que les puissances de l'Indostan ont toujours attaché une grande importance à le posséder. Son sol est gras, noir et fertile.

Entre le Gange et la Jumnah est situé le Douab, pays également remarquable par sa fertilité. Entre Allahabad et les bouches du Gange, on trouve le fameux Bahar, qui fait partie du Bengale, ainsi que la signification de son nom semble l'indiquer (Béhar ou Véhâr, pagode). Cette province passe pour avoir été le berceau, ou au moins le chef-lieu de la religion de Brahma.

Si nous passons ensuite aux parties intérieures de la péninsule que domine la double chaîne des Gattes, et qui se trouvent renfermées dans ses branches triangulaires, nous verrons que ces vastes contrées renferment un grand nombre de royaumes, de principautés, de provinces, d'Etats particuliers plus ou moins étendus, les uns gouvernés par des princes nommés soubahs ou nababs, d'autres par des rajahs ou souverains indous.

Dans cet immense bassin on trouve, au sud, le Mysoure, dont le nom vient de celui de Paon, royaume qui, avant la chute de ses rois, s'étendoit vers l'extrémité de la péninsule à cent quatre-vingts lieues du nord au sud, sur une largeur inégale. On trouve ensuite, en remontant au centre, la province de Sira, à présent morcelée en un grand nombre de principautés; les vastes pays de Bejapour et de Bijanagur, au sein desquels s'est formé l'état des Marattes ou le Satara, ainsi nommé à cause des sept princes confédérés, et la soubabie du Décan, ou vice-royauté de Dowlat-Abad.

Au nord-ouest de ce nouvel empire, est situé le Malwa, entre le Guzerate et le Khandesh, province la plus considérable des Marattes, partagée entre deux de leurs princes, Sindia et Holcar, sans que jamais leurs limites aient été fixées. Au sud du Malwa, est le Khandesh, formant une partie des Etats des Marattes occidentaux.

Au centre même de la péninsule, est situé le Berar, appartenant aux Marattes orientaux, et dont l'intérieur est peu connu; mais on sait qu'il n'est ni riche ni peuplé. A peu de distance de Nagpour et au sud du Gundwana,

commence une vaste et sauvage contrée peu connue également; elle aboutit aux montagnes qui bordent les Circars, et elle est peuplée par une race de sauvages nus et féroces.

On trouve au sud du Berar le Nandère, province centrale arrosée par le Godavery. Au sud-ouest du Berar, est la contrée d'Aurungabad, qui fait partie de la grande division géographique du Décan; vient ensuite le Beeder, province encore plus au sud, et qui appartient aussi au Décan. Plus à l'orient est le pays d'Heyderabad, la province la plus méridionale du Décan, limitrophe de Mazulipatam et des Circars, et dont la capitale, devenue la résidence du soubah, porte le nom même de la province sur laquelle il règne.

Mais les subdivisions politiques de ces grands Etats ont tant varié depuis près de dix siècles, par les invasions successives soit des Tartares Patans ou Mogols, soit des Européens, qu'il devient impossible de fixer d'une manière rigoureuse l'état intérieur de ces régions centrales de l'Inde.

Partagées en trois zones du midi au septentrion par la double chaîne des Gattes, on pourroit, en remontant à la décadence de

l'empire Mogol jusqu'au commencement de ce siècle, les diviser en trois grands Etats; savoir, l'empire des Marattes, la soubabie du Bengale, Bahar et Orixa, et la soubabie du Décan. Le Décan étoit borné, au nord et à l'ouest, par les Marattes; au sud et à l'est, par la mer. Le Carnate, qui feroit partie de la soubabie du Décan, forme, sur une longueur de cent quatre-vingt-dix lieues, et sur une largeur inégale de vingt-cinq à quarante, la plus grande partie de la côte de Coromandel.

C'est sur ce rivage célèbre que sont situés Négapatam et Tranquebar, comptoirs hollandais et danois; les établissemens fameux de Madras et de Pondichéri, qui furent longtemps les entrepôts de commerce des deux plus illustres nations de l'Europe, nations rivales, toujours puissantes, et dont l'union assure la paix du Monde.

Indépendamment du Carnate, les côtes orientales renferment encore, en remontant au nord, la province de Telingana, dont une partie, nommée Haut-Pays, s'étend au-delà des Gattes, et enfin la grande province d'Orixa, qui s'étend depuis le Godavery jusqu'aux bouches du Gange. La première com-

prend les Telingas, peuple le plus actif et le plus industrieux de l'Inde; la seconde, le pays des Haudouès, peuple maratte.

Les côtes occidentales sont divisées en royaume de Travencore et de Canara, et en Marattes occidentaux. Sur cette même côte est située l'île de Goa, chef-lieu des possessions portugaises, et l'île de Bombay, l'une des trois présidences actuelles des possessions britanniques.

On y trouve aussi plusieurs villes, célèbres par leur commerce. Telles que Cochin, anciennement conquête des Portugais; Mahé, établissement français; Talichery, comptoir de la Grande-Bretagne, qui possède en outre Calicut, première découverte maritime faite dans l'Inde, ville florissante quand les Portugais y abordèrent; et Mangalor, où finit la côte de Malabar, et commence celle des Pirates. On trouve aussi plusieurs villes indiennes, dont les principales sont Borcelore, Onore, Carwar, remarquables seulement par leurs manufactures. Toute cette côte, toute cette partie de l'Indostan, jusques vers les frontières de la province de Delhi, appartient à la puissance des princes confédérés de l'empire maratte; elle est célèbre par la

beauté des femmes qui l'habitent, dont les formes sveltes et gracieuses rappellent les anciens modèles des belles statues grecques.

Le vaste territoire de l'Indostan consiste principalement en plaines immenses que fertilisent de nombreuses rivières, et qu'entrecoupent quelques rangs de collines. Le sol formé d'un terreau noir composé de détrimens de végétaux, est excellent, et va jusqu'à six pieds de profondeur. D'autres parties de l'Indostan sont remplies de plantes rampantes qui semblent présenter une barrière insurmontable.

Mais les vastes plaines qui forment l'aspect général des parties intérieures de la presqu'île sont abondantes en grains de toute espèce, en légumes d'Asie et d'Europe, en fruits exquis. De leur sein s'élèvent, de distance en distance, quelques groupes de montagnes irrégulières où l'on trouve le magnifique teck, propre à tous les genres de construction, et le bois rouge équivalant au bois de campêche pour la teinture, et dont on fait des exportations en Europe et à la Chine.

Si les provinces intérieures sont un pays de plaines sur lesquelles s'élèvent des montagnes isolées et de petits groupes montueux qui ne

tiennent ni à l'une ni à l'autre ramification des Gattes, d'un autre côté, les provinces de la partie septentrionale, surtout celles qui sont le plus au nord, savoir : Cachemire, Lahor, et une partie du Moultan, sont couvertes et hérissées de montagnes. Aussi le climat y est-il plus tempéré que dans la presqu'île.

En général, le climat varie selon la différence de la latitude, et selon le plus ou moins d'élévation du sol. Les grandes pluies ou les chaleurs excessives caractérisent principalement les saisons. Dans le Bengale, la chaleur, ou la saison de la sécheresse, commence en mars, et dure jusqu'à la fin de mai. Quelquefois le thermomètre Farenheit s'élève jusqu'à cent dix degrés; mais la chaleur est souvent adoucie par de violens orages. La saison des pluies commence au mois de juin, et finit en septembre; mais en janvier et en février, le Bengale est couvert de brouillards épais et malsains.

Dans la péninsule, les montagnes des Gattes sont, en quelque sorte, les limites de l'empire des saisons, et déterminent par leurs positions relatives les températures diverses et opposées qui règnent pendant les mêmes mois,

d'une contrée à l'autre, quoique situées sous le même parallèle, et à des distances très-rapprochées.

Ce sont les Gattes qui règlent, pour ainsi dire, le phénomène des moussons, qui amènent, à des époques fixes et régulières, les pluies périodiques qui fertilisent les plaines de l'Indostan. Ces moussons, ou vents réguliers, soufflent tantôt dans la partie du nord-est et du sud-ouest, depuis octobre jusqu'en mars; tantôt dans celle du midi, depuis avril jusqu'en novembre. Ainsi ces vents rassemblent et poussent alternativement les nuages du septentrion au midi, et du midi au septentrion; et ces nuages, arrêtés tour à tour par la chaîne des Gattes, se résolvent en pluies qui successivement inondent pendant plusieurs mois les provinces occidentales ou orientales.

Ainsi, par le cours et l'effet des pluies périodiques, l'été commence en juin, sur la côte de Coromandel, et en octobre sur celle de Malabar; en sorte que, dans la même péninsule, les deux côtes opposées offrent le phénomène de deux saisons diverses. Tandis que les pluies tombent périodiquement sur la côte de Malabar, le temps sec règne sur la côte de Coromandel; ainsi le paisible Indou,

placé sur le sommet du cap de Comorin, voit en même temps le soleil darder ses rayons sur les provinces qui sont à sa droite, et les pluies tomber à torrent sur celles qui sont à sa gauche.

Ainsi, tandis que dans le Thibet, l'hiver répond à celui de l'Europe, il ne se manifeste guère dans cette partie de l'Indostan, que par les brouillards épais de novembre.

Une fraîcheur piquante se fait sentir, il est vrai, pendant les nuits d'hiver dans les provinces de Cachemire et de Lahor; mais dès que les rayons du soleil ont coloré les montagnes et frappé les plaines, la vivacité de l'air se change en une température agréable. Ainsi, du rivage de la mer au pied du Caucase indien, pendant les six mois qui forment en Europe la vieillesse et l'enfance de la nature, cette mère inépuisable et toujours féconde ne cesse de prodiguer à l'heureux climat de l'Inde ses dons les plus précieux.

Il n'est peut-être aucune contrée au monde où la nature soit aussi riche et aussi variée, où les productions de la terre soient aussi abondantes : aucun peuple n'a de pratique agricole plus productive ni mieux adaptée à la nature du sol. Une multitude incroyable de sources

et de rivières fournissent aux irrigations, seul engrais dont se serve le cultivateur indou pour fertiliser ses terres. Il porte les méthodes agricoles au plus haut degré auquel ce premier de tous les arts puisse parvenir.

Le riz étant presque le seul aliment des Indous, ils en soignent particulièrement la culture, ainsi que celle du cotonnier, l'une des branches principales de l'industrie indienne.

Telle est la fertilité du sol, que les arbres y portent des fruits deux fois l'an ; tel est le perfectionnement de l'agriculture qu'on y obtient, quelquefois, jusqu'à trois récoltes ordinaires, et que, dans quelques provinces, on voit se renouveler et se reproduire cinq moissons en deux ans ; avantage qui doit être attribué non-seulement aux procédés agricoles, mais encore aux effets d'un heureux climat où le soleil, père de la végétation, entretient constamment une chaleur fécondante. La nature y est dans une activité continuelle ; son énergie n'a pu être arrêtée par aucun des fléaux qui frappent la terre de stérilité et la couvrent de ruines. En vain, depuis tant de siècles, l'oppression, la barbarie, le fanatisme, les massacres, la famine, suite de la guerre, d'une mauvaise

administration, effet du monopole et de la cupidité, se sont attachés aux pas des conquérans qui ont dévasté l'Inde; toutes ces calamités réunies n'ont pu ravir au pacifique Indou les avantages infinis que lui prodigue la nature libérale.

La population de l'Indostan, quoiqu'elle ait diminué depuis l'invasion des Tartares Mogols, est cependant tellement considérable encore, que, d'après les données les plus récentes, on peut l'élever, approximativement, à plus de cent *quatre-vingt* millions de personnes. On *estime* que le Décan, ou le milieu de la *presqu'île*, c'est-à-dire, la péninsule entière, renferme environ quatre-vingt-quinze millions d'âmes, malgré la dépopulation sensible du Carnate et de la côte de Malabar, et que la partie septentrionale, désignée sous le nom d'empire Mogol, n'en contient que quatre-vingt-neuf millions, sans doute parce que cette partie de l'Indostan a été plus souvent dévastée; car, du reste, elle est à peu près égale, en surface, à la péninsule; elle est régie par les mêmes lois, et les mœurs y sont les mêmes.

Les monumens publics répandus dans les diverses provinces de l'Inde portent le

caractère de l'antiquité la plus reculée. Ils sont plus nombreux dans la partie méridionale, signe certain d'un haut degré d'opulence et de civilisation.

On voit répandus de toutes parts, dans cette belle région, les merveilles de la nature; celles de l'industrie humaine, et les monumens les plus hardis et les plus anciens du monde civilisé; on y voit réunies les productions les plus propres à satisfaire les besoins réels et factices de l'homme, et ceux que créent le luxe et les arts. Les diamans de l'Inde sont les plus beaux qu'il y ait au monde, surtout ceux de Golconde et de Purna. On en trouve aussi dans le district de Gaujam, près de la ville de Beragnes; dans la province de Sabara; dans le voisinage de Gandicota; dans la province de Bisnagur; et dans le Circar de Gontour, près la forteresse de Condavir. On les trouve dans les lits des torrens, ou dans une terre ferrugineuse et jaune. Les principales mines sont près de Visapour et de Golconde. Les pierres les plus estimées, après les diamans, sont les rubis et les saphirs.

Toutes les espèces d'animaux, oiseaux ou quadrupèdes, privés et féroces, sont plus beaux dans l'Inde, sont parés de robes plus

riches, ou sont ornés de plumages plus agréablement nuancés, que ceux même de Cayenne. Les laines de Cachemire seules servent à la fabrication de ces tissus admirables par leur finesse et par leur légèreté, qui sont aujourd'hui en Asie et en Europe un ornement nécessaire du luxe. L'indigo et la cochenille de la province d'Agra; le cocotier, si utile; le cotonnier au duvet soyeux, sont devenus des articles précieux, indispensables aux arts, et avantageux au commerce.

Si, des productions de la nature, on porte ses regards sur celles de l'industrie, on trouve les schalls de Cachemire, les toiles peintes en couleur, celles à fleurs d'or et d'argent, les gazes tissues également en lames d'argent et d'or; les mousselines de Daca, les basins et les toiles à quatre fils, les guinées et les perkales, qui toutes surpassent en beauté et en finesse les marchandises de même nature fabriquées en Europe.

Tel est le superbe pays que nous nommons l'Indostan, qui, placé sous un ciel doux et serein, échauffé toute l'année par les rayons bienfaisans du soleil, jouit, presque sans interruption, des jours les plus brillans auxquels succèdent des nuits non moins belles; tel est

l'Indostan; de toutes les régions du globe la plus propre à réunir tous les avantages de la nature et de la civilisation.

CHAPITRE II.

Antiquités de l'Inde.

L'INDE, qui reçut des anciens le nom de Paradis des Nations, fut, sans doute, un des premiers pays de la terre habité par les hommes; mais son origine est fabuleuse, comme celle de presque toutes les contrées et de tous les peuples.

Les Indiens ou Indous ne reconnoissent point le déluge ; ils font remonter la création à six millions huit cent mille ans, et divisent la durée du Monde en quatre âges, désignés par le mot *yogue* en langue sanscrite. Le premier a duré deux millions quatre cent mille ans; c'étoit l'âge d'or. Les hommes vivoient alors cent mille ans. Le second fut l'âge d'ar-

gent et du tiers de réprobation en stile indou ; il dura un million soixante mille ans. Six mille ans étoient alors la durée de la vie de l'homme. Le troisième âge fut celui d'airain et de la moitié de réprobation ; il dura deux millions quatre cent mille ans. Les hommes vivoient alors mille ans. Le quatrième âge, celui de fer, dans lequel nous vivons, doit durer quatre cent mille ans, au bout desquels le Monde finira pour recommencer ensuite sur les mêmes bases. La réprobation des hommes est totale dans ce dernier âge, et la vie humaine s'y trouve bornée à cent ans. Près de cinquante mille ans de l'âge de fer s'étoient déjà écoulés en 1802.

Arrien et Pline ont exposé, avec la plus grande exactitude, l'opinion des Indiens sur leur antiquité ; mais cette opinion est fondée sur un système qui a paru chimérique à presque tous les savans. Les six millions d'années d'existence que s'attribuent les Indiens ne seroient que les six *manous* ou grandes révolutions, marquées par la destruction successive des différens mondes ; ce seroit, en un mot, des années purement divines : car, si l'on admetto itle système des Indiens, leur antiquité équivaudroit presque à la perpétuité du

Monde. Les annales primitives des Indous sont tellement fabuleuses, qu'on ne peut en rien tirer de satisfaisant pour un ordre de chronologie quelconque.

Suivant le bagakamé, l'un des quatre Baides ou livre sacré des Indous, attribué par les brames à Scharzandek (liv. XIX), l'Inde se nommoit *Samandive*, avant Brouma ou Brahma, son premier législateur. Ce n'est que vers le quatrième âge du Monde que cette dénomination fut changée, suivant la chronique des Indous, en celle d'*Indou-Kande*, ce qui signifie littéralement, pays de la lune, et par extension, pays des animaux nocturnes. Par là, on a voulu désigner, dit-on, l'espèce de chien sauvage, qui y est indigène, qui le jour reste dans sa tanière, et n'en sort que la nuit pour chercher sa pâture; en un mot le chacal ou jacal, qui pousse sans cesse des cris plaintifs et lugubres.

Aucun législateur n'a plus mérité que Brahma les sentimens d'amour et de respect que lui portent encore aujourd'hui les Indous. C'est de ce législateur qu'ils se disent les enfans; ils lui rapportent leur origine. Brahma fut le premier homme des Indous, comme Adam fut le premier homme des Hébreux. Son nom est

devenu la racine des mots *sage* et *sagesse*; *bram* et *brami*. La vénération qu'il inspira aux Indous se changea en culte, et Brahma devint l'un des trois attributs de la divinité, sous la désignation de la puissance créatrice, allégorie qui caractérise les institutions que Brahma donna aux Indous, et les connoissances humaines qu'il leur enseigna.

Ce fut lui qui les civilisa, qui leur donna une religion et des lois, qui les divisa en castes auxquelles il affecta des occupations différentes qui toutes se rattachoient à des principes de religion.

La forme du gouvernement qu'il établit étoit monarchique, modelé sur celui des pères de famille. Les affaires civiles étoient jugées par deux arbitres que chaque partie nommoit de son côté, et par un sur-arbitre, désigné par les deux parties à la fois. Les procès criminels étoient renvoyés au jugement de sept des plus anciens de la caste du prévenu, habitant la même commune. Les anciens ou vieillards présidoient ce jury à la fois d'accusation et de jugement.

Du reste les Indous n'ont pas d'histoire, proprement dite, et il n'existe point encore un corps d'histoire complet des peuples de

l'Inde. Toutes leurs chroniques sont très-imparfaites, celles surtout qui concernent les temps antérieurs aux invasions musulmanes. Ce n'est donc guère que par des traditions qu'ils transmettent les évènemens historiques. S'il se trouve parmi eux quelque lettré, presque toujours de la caste des brames, qui ait recueilli les fastes de sa nation, son travail est gardé avec le plus grand secret, et reste comme enseveli. Ces fastes contiennent des pratiques religieuses que, suivant leurs principes, ils ne peuvent jamais divulguer ni communiquer. Durant les invasions qui eurent lieu à diverses époques, la plupart de ces livres furent détruits, soit par les possesseurs, soit par les conquérans eux-mêmes qui cherchoient toujours à anéantir la religion des Indous.

Cependant les livres sacrés, rédigés par Brahma, et renfermant les principes de la religion, des lois, et les dogmes qui en dépendent, existent encore et sont connus. Ces livres sont appelés *Baids* ou *Va'des*, mot sanscrit qui signifie mystère; on les nomme *Vaidams* sur la côte de Coromandel et dans les environs, à cause de la différence de la prononciation et de l'écriture. Le premier contient les mystères de la religion des Indous;

le second les métamorphoses de leurs dieux; le troisième la formule de leurs cérémonies : il est intitulé *Chasta;* le quatrième renferme la science des castes, c'est-à-dire leur formation, leurs alliances, leurs dégénérations, il a pour titre *Schady-Noul;* le cinquième est resté inconnu aux modernes : on présume qu'il fut enlevé par les Egyptiens.

On croit que ces livres ont plus de cinq mille ans d'antiquité. Les deux premiers ont été traduits en partie. Le *Chasta* l'a été par le colonel Dow et par Howel.

On trouve à la Bibliothèque royale, à Paris, le *Lexour-Vedam*, écrit dans l'Inde, avant l'expédition d'Alexandre, trois cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne, et un rituel contenant tous les anciens rites des Brachmanes, intitulé le *Cormo-Vedam*. Ce manuscrit, fait par un brame, n'est pas le Vedam lui-même; c'est un résumé des opinions et des rites qu'il renferme.

On a aussi les *Pouranas* qui sont un recueil volumineux de commentaires sur les *Vedams*, mais qui ne remontent pas à une si haute antiquité. C'est de ce recueil qu'on a tiré toutes les cérémonies superstitieuses et secondaires introduites successivement dans le culte des Indous.

Nous possédons aussi quelques poëmes épiques indous, qui contiennent des fragmens historiques. Le plus ancien est appelé *Ramayana*; mais les plus célèbres sont le *Baguet-Getta* et le *Mahaborat*, qui traitent de la guerre des Dieux. Le dernier, dont *Viasa* fut l'auteur, contient, dit-on, plus de quatre cent mille vers : ils ont été traduits tous les deux en anglais, par Wilkins.

Le *Sacoutala* est un poëme dramatique composé un siècle avant l'ère vulgaire. L'Inde offre encore le plus ancien recueil de fables qui existe, appelé *Hyto-Pades*, c'est-à-dire agréable instruction, et que l'on connoît en Europe sous le nom de *Fables de Pilpay*; car les Indiens ont été les premiers qui aient parlé par apologues.

Tous les livres sacrés sont écrits en langue sanscrite; mais on a classé en deux grandes divisions les ouvrages relatifs à la religion des Indous. La première renferme les ouvrages écrits en *devan agari*; l'autre les ouvrages écrits en caractère *bengali*, car les brames se servent de ces deux caractères pour écrire le sanscrit. Le premier, qui est désigné aussi sous le nom de Vedam, est incontestablement plus ancien que l'autre, qui n'en est qu'une

corruption. Le Vedam paroît donc avoir été la première langue des Indous : c'est un dialecte peu connu, même des savans. Leurs lois primitives, belles, sages, et les symboles de leur religion, sont écrits dans cette langue sacrée. Elle fut en usage jusqu'à ce qu'un ancien conquérant de l'Inde, dont le nom est inconnu, y introduisît le sanscrit actuel.

On croit que le sanscrit a donné naissance à presque tous les dialectes que l'on parle, depuis le golfe Persique jusqu'aux mers de la Chine. On le dit très-riche, et le savant sir *William Jones* le compare, pour la beauté, au grec et au latin. On prétend même qu'il y a une grande ressemblance entre plusieurs mots de cette langue et plusieurs mots grecs, latins, persans, arabes, non-seulement pour exprimer des objets que les arts peuvent avoir accidentellement introduits, mais encore des choses de première nécessité.

Le sanscrit a cinquante-deux lettres, et dix-sept déclinaisons, dont chacune a son singulier, son pluriel et un duel. Il y a des syllabes brèves, plus brèves, très-brèves, etc. Cette langue a toute sorte de mètres et de vers; les périodes en sont nombreuses, et se terminent par une cadence musicale. Les

Indous parlent par sentences, en voici un exemple :

« Par la soif de l'or j'ai fouillé la terre, et » je me suis livré à la transmutation des mé» taux. J'ai traversé les mers; j'ai rampé sous » les grands; j'ai fui le monde; je me suis » occupé de l'art des enchantemens; j'ai visité » les tombeaux, j'ai veillé parmi eux; il ne » m'en est pas revenu un *cauri*. Avarice, retire» toi; j'ai renoncé à tes chimériques espé» rances. »

Que de connoissances présentent ces pensées! Fouille des mines, fonte des métaux, commerce maritime! Quel laps de temps ne suppose pas une langue qui offre un état de civilisation aussi avancée! Cependant le sanscrit n'est que la seconde langue, et a cessé d'être vulgaire. Elle est aujourd'hui peu connue à cause de la difficulté qu'on éprouve à l'apprendre. La religion indienne met obstacle à une connoissance profonde de ses caractères. Il n'est permis qu'aux brames de l'étudier, et ceux-ci ne la font apprendre à leurs enfans que lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté; ils en font de même à l'égard des mystères de la religion.

Cette langue sacrée, toujours celle des

savans, est harmonieuse, et sa structure est à la fois majestueuse et simple. Les langues modernes de l'Europe ne sauroient être comparables au sanscrit pour l'abondance; elles ne peuvent même prétendre à rivaliser, ni pour la prosodie, ni pour le mécanisme, ni sous le rapport des dialectes. Les langues grecque et latine, si supérieures d'ailleurs aux langues modernes, le cèdent cependant à celle des brames, dans tous les caractères de la perfection sociale, dans l'art de peindre la pensée et de nuancer le sentiment.

On pense que le sanscrit, qui étoit la langue vulgaire avant le douzième siècle de l'ère chrétienne, commença à s'altérer en 1184, lors des conquêtes des Gaurides, ou de Mahomed Gaury.

Dans les livres sacrés les plus anciens, on trouve les détails suivans sur le système du Monde :

Le soleil promène sa course au milieu de l'Univers, et produit tous les biens dont jouissent les hommes et les animaux. Il fournit la mesure du temps, par sa révolution autour de la terre. Au commencement du mois *cartigné* (novembre), la nuit devient plus longue que le jour de vingt-quatre minutes, pendant

que le soleil avance vers le sud. Au contraire, pendant que cet astre va vers le nord, les jours sont plus longs que les nuits. Dans l'espace de vingt-quatre heures, le soleil parcourt trois cent quatre-vingt douze millions de nos lieues. Quand il fait jour dans un lieu, il fait nuit dans un autre. Le ciel de la lune est à quatre cent mille lieues au-dessous du soleil, et cet astre achève sa course plus vite que lui. Le ciel des étoiles est plus élevé de huit cent mille lieues que celui de la lune.

Les brames avoient déjà poussé très-loin l'étude de l'astronomie, et consigné dans leurs écrits de nombreuses observations d'éclipses; ils s'étoient familiarisés avec les idées les plus exactes de notre ordre planétaire, long-temps avant que les astronomes mèdes, même ceux d'Egypte, eussent conçu leur système erroné sur le rang et le mouvement des corps célestes. On est forcé de convenir qu'ils ont eu de profondes notions sur l'astronomie. L'attraction et la position centrale du soleil ont été les bases de leur système. Ils ont connu, long-temps avant les Européens, le mouvement de la terre autour du soleil, l'obliquité de l'écliptique, le calcul des éclipses, l'équation du temps, et la période lunaire de dix-neuf ans,

que nous appelons le cycle lunaire ou le nombre d'or.

Selon plusieurs savans, le cycle solaire étoit déjà connu dans l'Inde deux mille trois cent quatre-vingt-treize ans avant l'ère chrétienne ; mais cette opinion a été combattue dans une savante dissertation publiée en 1799, à Calcutta, par M. Bentley, d'après laquelle le système astronomique des Indous ne remonteroit qu'à l'an 1068 de l'ère vulgaire.

Leur année est composée de trois cent soixante-cinq jours ; elle est commune ou solaire. La première commence le 10 janvier, d'après le sasncrit ; la seconde le 10 avril. Ils ont, comme nous, l'année bissextile tous les quatre ans, en intercalant un jour pour former la durée du temps que la terre met à faire sa révolution entière autour du soleil. Dans le commerce ils comptent par année lunaire.

L'année indienne est désignée par un serpent qui se mord la queue ; les douze mois par douze animaux différens qui ne sont point ceux du zodiaque. Les cinq jours ajoutés aux douze mois sont représentés sous la forme d'un petit serpent avec cinq figures placées à une égale distance, savoir : un épervier, un

homme, un chien, un lion et une cigogne; les emblèmes étoient les mêmes en Egypte.

On trouve, dans les livres les plus anciens de l'Inde, les noms des planètes et de beaucoup d'étoiles du zodiaque. Les sept jours de la semaine portoient dès-lors, dans le même ordre, le nom des sept planètes.

Les preuves de la haute antiquité des peuples de l'Inde dérivent non-seulement des connoissances astronomiques des brames, mais encore des monumens d'architecture et de sculpture indous. Parmi leur plus ancien temple on range la pagode qui est située dans l'île d'Elephanta, à quelque distance de Bombay. Elle a été creusée dans le roc d'une montagne élevée, et forme une aire spacieuse d'environ cent vingt pieds. La voûte est soutenue par des colonnes qui, ainsi que la voûte et les murailles, sont taillées dans le même roc. Le plafond, les murailles sont sculptés, et représentent, dans le genre le plus obscène, les amours de leurs dieux. On ignore qui a fait construire cet édifice qu'on peut regarder comme une merveille; il est de la plus haute antiquité; il fut profané lors des premières conquêtes des Musulmans, et il sert aujourd'hui de corps-de-garde aux

Anglais. On trouve différentes pagodes du même genre dans l'île de la Salcette, qui est encore plus près de Bombay. Les Indous construisirent d'abord leurs temples sous la forme d'une grande pyramide, dans laquelle la lumière n'entroit que par une petite porte, comme à Doegour près Tanjaor, dans le Carnate; mais ensuite ils bâtirent de superbes édifices, d'une étendue immense, et magnifiquement décorés. Ils en élevèrent quelques-uns de plusieurs milles de circonférence : tel est celui qu'on voit dans l'île de Seringham, île formée par les deux branches de la grande rivière de Kavery, sur la côte de Coromandel. Toutes ces pagodes, ainsi que celle d'Ellova près d'Owlatabad, pays appartenant aux Marattes, sont des monumens de l'industrie, de la patience et du culte des anciens Indiens. Mais, suivant la tradition, la première pagode de l'Inde est celle de Jagrenat, située vers le haut de la côte d'Orixa; celle de Rams est la seconde, et celle de Zounalamouki la troisième. La haute antiquité de ces trois monumens est incontestable. La chronologie des Indous porte l'érection du célèbre temple de Jagrenat à une date de onze mille ans. On y voit encore une inscription placée sur la frise

de la principale porte, et qui relate le nom du monarque sous le règne duquel cet édifice séculaire a été achevé. La construction de ce temple extraordinaire est fondée d'après le plan hardi d'une immense étendue prolongée sur les quatre côtés d'un parallélogramme formant une suite de deux cent soixante-seize arcades réunies ou liées ensemble par des pendentifs, comme si elles étoient établies sur un plan circulaire.

L'ensemble de ce temple, construit en granit, est remarquable surtout par la prodigieuse élévation de la pyramide couronnant son entrée principale; il offre un aspect imposant qui étonne l'imagination; et il inspire un profond sentiment de vénération pour ce monument consacré, depuis un temps immémorial, à *Roudre*, c'est-à-dire au suprême ordonnateur, sens figuré de ce mot qui signifie la figure de tout ce qui est.

Ce monument antique, plus étonnant encore que ceux d'Egypte, commande l'admiration, et semble seul capable de rappeler à tous ceux qui s'en approchent l'idée du grand être à qui il est consacré. Telle est sa solidité, que l'immortalité de Dieu est représentée par l'éternité de son temple.

Tout Indou doit visiter la pagode de Jagrenat au moins une fois pendant sa vie. Cette intention du législateur a été inspirée par une idée aussi profonde que sublime. Là, en effet, le roi et le berger, le soudre, la dernière et la plus abjecte des castes de l'Inde, et le brame qui forme la plus distinguée, ne reconnoissent plus ni supériorité, ni prééminence. Dès que les pélerins sont entrés dans ce temple de l'Éternel, tous sont égaux; pensée équitable et consolatrice, que chaque homme devroit avoir constamment présente à son esprit, parce qu'elle le porte à être juste et bienfaisant.

Le temple de Chalambrom, quoique moins ancien que celui de Jagrenat, rappelle cependant une époque bien reculée. La tradition lui donne une antiquité de cinq mille ans. Il est construit en brique, et dédié à la puissance créatrice, à Brahma, qui, en idiome tamoul, est appelé plus particulièrement *Ispouren*.

Quelle que soit l'opinion des savans sur l'antiquité de ces monumens d'architecture et de civilisation des Indous, on ne pourra leur contester l'originalité, la variété, quelquefois même l'élégance des formes, et plus souvent encore la majesté des masses; peut-être

sera-t-on surpris de leurs inexplicables conformités avec les monumens de l'Egypte et du Mexique.

Les restes de sculpture et d'architecture anciennes que l'on trouve dans l'Inde, annoncent des rapports antiques entre l'Asie, l'Afrique et l'Amérique même. Les pyramides, les statues colossales qu'on voit en Egypte, correspondent aux pagodes et aux colonnes indiennes. Les hiéroglyphes qu'on remarque dans ces deux contrées décèlent une liaison qui remonte à la plus haute antiquité. Le sphinx, adoré en Égypte, est le même que Vichenou, dans la septième Métamorphose, appelé par les Indiens, *Varahavatar*, sous la forme d'un sanglier. Tant de conformités dans les institutions et dans l'architecture, ont fait préjuger que les Egyptiens et les Indiens pourroient bien n'être qu'un même peuple, établis dans des pays différens. Mais plusieurs savans ont cru, avec plus de vraisemblance, que les Egyptiens avoient puisé dans l'Inde leurs lois, leurs institutions et leurs connoissances primitives. En effet, les dogmes et les lois des Indiens leur défendent de passer les rives de l'Indus, sous peine d'être regardés comme impurs, et de perdre le titre d'*Indous*.

La nourriture qu'ils prennent, d'après leurs rites, ne leur permettant pas de faire, par mer, des voyages de long cours, on peut en inférer aussi que les sciences et les coutumes de l'antiquité sont plutôt sorties de l'Inde que de l'Egypte; que les Egyptiens les ont tirées de l'Inde dans le cours de leurs anciennes relations commerciales avec ce pays, et qu'ils ont adopté une partie de la religion de Brahma.

Un passage du Vedam les accuse d'avoir dérobé un des livres sacrés des Indous. Ceci militeroit en faveur de la priorité de la civilisation de l'Inde sur celle des Egyptiens. Compare-t-on la religion des deux peuples? Le bœuf Apis, emblème du bien que faisoit Isis si révérée des Egyptiens, est de même consacré à la divinité servant de monture à *Chiven.* Le serpent que les deux nations désignent comme le symbole de la prudence, est le même compagnon de la divinité. L'ognon, si révéré des Egyptiens, est une plante sacrée dans l'Inde. Chaque fois qu'un Indien fait un serment pour un objet d'un grand intérêt, les brames font apporter des ognons; et celui qui prononce le serment en tient dans sa main.

Il paroît, d'après ces données, que les In-

diens ont eu, dans les temps les plus reculés, des relations avec les Egyptiens, les Phéniciens, les Scythes, les Celtes, et même les Chinois, sans être cependant issus d'aucun de ces peuples. Si l'on s'en rapporte aux livres sanscrits, les Chinois descendent, au contraire, de la caste indienne appelée *chactrias* (caste guerrière), qui s'établit au nord-est du Bengale, où elle oublia insensiblement les coutumes et la religion de ses ancêtres, et forma divers petits Etats qui finirent par se réunir sous un seul monarque.

Le savant Williams Jones traduit ainsi ce passage du Sanscrit : « Plusieurs familles Indous, de la caste militaire, ayant peu à peu » abandonné les règles du Vedam et la société » des brames, restèrent dans un état de dé- » gradation. Tels sont les habitans de Pou- » draca, d'Odra, de Dravica, de Cambayes, » les Yavanes, les Sacàs, les Paradas, les Pa- » belavas, les *Chinas*, et quelques autres na- » tions. »

L'immense étendue de l'Indostan, les nombreuses rivières qui l'arrosent, les mers qui l'entourent pour ainsi dire, lui donnent une foule d'avantages locaux. Si, enfin, le degré de perfection auquel parviennent les manufac-

tures, est un thermomètre assuré de la civilisation et de l'ancienneté d'un peuple qui n'adopta jamais aucune innovation étrangère, on ne peut hésiter d'accorder la priorité aux Indiens en fait d'organisation sociale, sur les autres peuples que je viens de citer.

En remontant aux mêmes principes, et en tirant les mêmes conséquences, à quelle antiquité ne doit pas remonter le peuple indien, s'il a donné réellement naissance à celui de la Chine?

Les Annales chinoises ne sont-elles pas les plus anciennes que l'on connoisse? ne se suivent-elles pas, sans interruption, sans aucun mélange de merveilleux, appuyées sur des observations astronomiques? Eh bien, les missionnaires qui ont prêché la foi chrétienne dans cet empire, assurent que l'empereur Cham-hi avoit dans son palais, des monnoies indiennes en cuivre, très-antérieures à celles de la Chine, et qu'il les gardoit dans son palais comme des antiquités et des raretés. Les Chinois auroient-ils l'art monétaire et la numismatique de l'Inde? Au moins est-il certain, d'après ce fait, que les Indiens ne l'ont pas reçu d'eux.

Les Parsis prirent des Indous une partie

des caractères de l'alphabet; les Arabes, et après eux, les Européens, en empruntèrent les signes de l'arithmétique. Il est constant que nous leur devons le calcul décimal, généralement adopté aujourd'hui. Enfin, ce sont les Indous qui ont découvert les premiers la propriété de l'aimant, ou fluide magnétique, fait dont conviennent les Arabes et les Chinois. Cette importante découverte est attribuée à l'Indou Sarsdana, et remonte, d'après la chronologie incertaine de l'Inde, au règne de Kichanaha Vaigour, dix-sept cent quarante ans avant l'ère vulgaire.

Nous leur devons aussi l'invention de la poudre à artifice, que nous avons nommée poudre à canon, et qui est connue sous le nom de *baroud* dans la langue des Indous. Ils attribuent cette invention à Chaokonal, qui vivoit sous le règne de Louloué, successeur de Baar, troisième fils de Brahma, False Rubbish époque très-éloignée, et qui, en suivant encore la chronologie indienne, remonteroit à quinze cent cinquante-huit ans avant notre ère. Mais le *baroud*, ou la poudre à artifice, n'étoit employée qu'aux fêtes publiques et aux solennités religieuses.

Les monumens historiques des Indous at-

testent que les mages, les prêtres d'Egypte, les sages de la Grèce, et les philosophes de l'antiquité, alloient visiter l'Inde pour y puiser, dans la fréquentation des brahmanes, les connoissances qui étoient cultivées par ces lettrés depuis une longue période de siècle. Les preuves de cette assertion se trouvent consignées dans le Bagakamé, l'un des quatre beides, ou livre sacré des Indous.

This French author knew no language of the Hindus. Neither Sanscrit nor Tamil nor even Hindi. He knew no English and had read no English books on India: which were abundant in his time

CHAPITRE III.

De la Religion des Indous.

La théologie des Indous est très-obscure, très-abstraite; leur doctrine variée embrasse une infinité de matières morales et politiques incompréhensibles pour un simple observateur; on y trouve les traces d'une philosophie profonde, d'une morale sublime, mais qui semble se perdre dans les contrastes révoltans que forment les préjugés les plus bizarres et les superstitions les plus absurdes. Cette théologie s'est maintenue sans altération, à travers une succession de siècles dont on ne peut assigner l'origine; elle a conservé son système intact pendant les invasions étrangères, et au milieu de l'anarchie; elle a sur-

vécu à l'intolérante bigoterie des mahométans; elle présente encore aujourd'hui un caractère extraordinaire dans le monde moral. On a beaucoup disserté à ce sujet; on a découvert plusieurs points curieux; mais, à bien des égards, et particulièrement en ce qui concerne la politique, une foule d'autres points essentiels restent enveloppés d'une obscurité impénétrable. Veut-on remonter à la source des institutions religieuses et sociales de ce peuple singulier, on se perd dans l'obscurité des siècles. Pendant long-temps les brames ont montré une répugnance invincible à révéler les mystères de leur religion. Vers la fin du dix-huitième siècle, le gouverneur général Hastings fut le premier qui obtint de onze brames qu'il gagna, la traduction de quarante-huit auteurs sanscrits qui firent connoître la religion des Indous; rien jadis n'auroit pu déterminer un brame à dévoiler ces mystères. Hastings doit à la morale relâchée des brames de nos jours, ce qu'Ackbar, le plus puissant empereur du Mogol, ne put obtenir en 1560. Ce prince, voulant avoir une connoissance générale de toutes les religions de son empire, l'obtint facilement des chefs de toutes les

sectes, excepté des brames. Menaces, promesses, séduction, rien ne put les déterminer à violer la loi de leurs sermens. Elle porte qu'on versera de l'huile bouillante dans la bouche de tout homme d'une autre secte qu'un brame, qui osera lire le Vedam, et dans l'oreille de quiconque osera l'écouter. D'après ce principe, le brame a le privilége exclusif de lire le Védam, et d'interpréter la doctrine fondamentale de sa religion, de la manière la plus favorable à l'intérêt de son ordre. Ackbar fit passer secrètement à Benarès un enfant indien, réputé l'enfant d'un brame; comme tel il fut adopté par l'un d'eux, qui lui fit connoître tous les mystères de la religion de Brahma. Ackbar alloit les connoître, mais l'amour en sauva le secret, et l'espoir de l'empereur Mogol fut déçu. Fietzi, c'étoit le nom du jeune homme, devenu amoureux de la fille du brame, tomba aux genoux de son instituteur, lui avoua la supercherie, obtint son pardon et la main de celle qu'il aimoit, à condition qu'il ne traduiroit point le Vedam; ainsi l'amour sauva pour un temps les secrets auxquels les brames attachent tant d'importance.

Faizi

La religion primitive des Indous, encore

* Srī man Nārāyana
Mahā Lacshmi

pratiquée par quelques sectaires, surtout dans le nord du Bengale, ne reconnoît qu'un seul Dieu, sans commencement et sans fin, doué de toutes les perfections, et dont les attributs sont désignés par une longue suite d'épithètes. Les Indous représentent aussi l'Être Suprême sous une forme triple, dont chaque partie est séparée. Ils le composent de *sirmounnairen*, que l'on suppose représenter la forme humaine; d'*alhah letchimy*, une belle femme, et d'un serpent sur lequel ces divinités sont assises. Ces trois signes emblématiques, symboles de force, d'amour et de prudence, selon la croyance des Indous, sont entièrement spirituels, et n'ont jamais été représentés dans leurs temples par aucun objet matériel.

Il existe encore deux temples : l'un, sur une montagne du Cachemire; l'autre, à cinq lieues de Goudlour, à Tichelbouroum, où la divinité que les Indous invoquent plus particulièrement comme toute puissante, toute présente, toute savante, n'est représentée sous aucun emblème. L'intérieur et l'extérieur du temple sont nus, sans aucune figure ni décoration. Le Dieu adoré est le Dieu invisible, et l'on n'approche du temple qu'avec

les marques du plus profond respect. Les Indiens appellent ce premier principe Casta, ou Parabarum.

Cette religion étant trop simple dans son origine, et ne fournissant point assez d'alimens à la cupidité des brames, ceux-ci établirent bientôt trois êtres intermédiaires; savoir, Brahma, Vichenou et Chiven, nommé aussi *Mhohe-Dève*, et Echivior. Brahma créa tout d'un souffle, avec les quatre élémens, parmi lesquels il répandit le vide; Vichenou fut chargé de tout conserver, et Chiven de tout détruire. L'Indien croit que Casta, après avoir créé ces trois divinités, se retira dans un rocher d'argent, qui est au milieu de l'Univers, et comme le souverain bonheur de l'Indien est le repos, ils représentent ce dieu dans un repos parfait.

Maha Deva & I's'vara

Vichenou est représenté ordinairement avec les marques des deux sexes, pour indiquer la procréation et la fécondité. Quelquefois on lui donne cinq têtes et quatre mains; une tête à tous les points cardinaux, et la cinquième s'élevant au-dessus des autres, avec trois yeux sur le front. Il tient dans ses mains l'emblème de son pouvoir.

Chiven est représenté sous beaucoup de

+ Vishnu Bhact & Siva Bhact

formes différentes, et le plus souvent sous la figure humaine, avec quatre têtes et quatre mains. Le perroquet, ou l'oiseau fabuleux, sur lequel on le suppose monté, indique la vivacité de ses mouvemens.

On appelle *Vichenou-Bohat* les adorateurs de Vichenou, et *Clava-Bohat* ceux de Chiven. Les sectateurs du premier sont distingués par une marque perpendiculaire sur le front, et ceux du second par une marque horizontale.

Mais les Indous n'ont élevé aucun temple à Brahma (1), et n'ont institué aucune fête en son honneur. Ils en attribuent la cause à une punition infligée par *Casta*; ils prétendent que *Brahma*, se croyant plus puissant que les deux autres dieux, leur livra une guerre très-longue; qu'elle fut si terrible, que tous les élémens furent au moment d'être anéantis; que *Casta*, sortant de son rocher d'argent, rétablit tout par sa puissance, et condamna Brahma à n'avoir point de temple. Mais la véritable raison ne seroit-elle pas que, la force créatrice agissant par une loi invariable, dont les Indous ressentent tous les jours les bien-

(1) Celui de Chalambrom excepté, et qui est dédié à la puissance créatrice.

× Erreur – The Mathura where Krishna lived was in the province of Agra in northern India

faits, il leur a semblé inutile de dresser des autels à la première cause, pour qu'elle leur soit propice ?

Le polythéisme forme le caractère particulier de la religion des Indous : ils adorent une foule de divinités qui, par leurs attributs, ressemblent à celles des anciens Grecs et Romains.

Le nombre de ces divinités secondaires est infini. Les brames les expliquent comme autant d'attributs de la Divinité. Ces dieux jouissent de l'immortalité au moyen de l'ameret, breuvage qui rappelle le nectar des dieux d'Homère. La mythologie indienne présente une réunion de neuf déesses qui ressemblent, à certains égards, aux neuf Muses, surtout par leurs attributs.

C'est dans le Madourâ, près du cap Comorin, qu'on retrouve en quelque sorte la terre poétique des Indous ; c'est là que Kichena, leur Apollon, a fixé son séjour au milieu des neuf *Gopi*, lesquelles semblent correspondre aux neuf Muses des anciens, à qui cette contrée n'étoit pas inconnue : ils la nommoient *Regnum Pandionis*. ×

On ne sauroit douter, surtout depuis les recherches précieuses et les travaux de la

société asiatique de Calcutta, que le divin auteur de l'*Iliade* n'ait pris dans la mythologie des Indous la plus belle et la plus riche partie des fables dont il a formé la mythologie des Grecs. Ce qui se faisoit chez ces derniers par la puissance de Neptune, d'Éole, de Mars et de Vulcain, est attribué par les Indous à des divinités secondaires, qui sont *Varoun*, le dieu des mers; *Vayon*, le dieu des vents; *Aguée*, le dieu du feu, etc. Ils représentent le dieu du soleil, *Indro*, assis sur un char traîné par un cheval à douze têtes, marquant les douze signes du zodiaque. Ils adorent le feu comme l'emblème de la Divinité, tirant son origine du soleil. Il existe encore, dans le *Penjabad*, à *Attahmkoky*, un temple nu, sans aucune idole, situé sur le flanc d'une montagne, d'où il sort une flamme volcanique qu'adorent les Indous, comme la plus fidèle image de la Divinité. Ram, leur dieu de la guerre, a beaucoup de rapport avec le dieu Mars. On a découvert, dans les poésies sanscrites, que le *Bourri*, vaisseau sacré des Indous, étoit connu dans l'Inde plusieurs siècles avant que les Grecs imaginassent leur fabuleux Argo; que les hommages rendus à Parkerem, Mercure de la mythologie des In-

dous (nom dont on a tiré ceux d'Hermès et de Mercure), avoit précédé de beaucoup le culte de Mercure en Egypte et chez les Phéniciens.

Plusieurs siècles avant que le brillant génie d'Homère eût célébré Cupidon, les Indous, par une allégorie ingénieuse et délicate, représentoient leur *Dipuc*, c'est-à-dire, le moteur des grandes vertus et des grandes actions, sous les traits d'un beau jeune homme nu, tenant un arc en canne à sucre de la main gauche, et de l'autre un faisceau de toutes sortes de fleurs; portant sur la poitrine, vers la gauche, un carquois de pétales de roses, garni de six flèches, dont cinq, n'ayant point de dards, figurent les sens de l'homme; la sixième, qui est au milieu des premières, est armée et a son dard recouvert d'un gâteau de miel; idée fine, gracieuse, et à la fois morale, sur le plus doux des sentimens. Ce dieu a un grand nombre d'épithètes; ses noms ordinaires sont Kam, Manunaden. Les Indous lui avoient érigé un grand nombre de temples sur toutes les routes, dans les rues, et au milieu des jardins. Selon les notions des Indous sur leurs divinités, elles se livrent aux mêmes désordres que celles des Grecs, et ils ne voient

dans la multiplicité des cultes, que la richesse et la variété qu'a déployées le Créateur de l'Univers dans l'œuvre de la création.

Dans le nombre infini de ces divinités secondaires, les Indiens reconnoissent *Saroussoutly*, l'épouse de Brahma ; elle est la déesse de l'éloquence, des arts, des sciences : ils la représentent tenant une fleur.

Latchimy, épouse de Vichenou, est la déesse de la lumière, de la santé, de l'abondance, des richesses, de tout ce qui peut arriver de bien dans ce monde ; elle est représentée sous la figure d'une femme, ou d'une vache.

Kartik préside à la fécondité des femmes; celles qui sont stériles font des sacrifices à son idole : on représente cette divinité sou sla figure humaine, montée sur un paon, ayant une fleur d'une main et un livre de l'autre.

Soursaty, épouse de Kartik, porte deux vases attachés aux deux bouts d'un bâton ; elle voyage par tout le monde, montée sur une oie ; elle préside à la génération ; les hommes impuissans, énervés, s'adressent à elle pour recouvrer leur vigueur.

Barahauler est représentée avec une tête de rhinocéros; elle est la puissance conservatrice des pagodes.

Mahaden est le créateur du Gange : à la prière de la déesse Parobaly, il fit sortir ce fleuve de sa tête ; Abdal creusa le lit du fleuve, lorsque Mahaden le créa.

Ganes est l'Atlas des Indiens ; ils le représentent avec une tête d'éléphant, donnant à manger à un rat.

Ram-Ram est le dieu des voyageurs ; de là vient l'usage des Indiens lorsqu'ils se rencontrent, en se saluant, de prononcer le nom de *Ram-Ram*.

Parbolly, épouse de Roudre, nom que prend aussi Chiven, est la déesse de la mort, de la destruction ; elle est représentée sous la figure d'une femme, le visage hideux.

Calam-Kia-Outao est représenté avec un sabre flamboyant, prêt à recevoir l'ordre de Parabaram pour détruire le monde.

Les Indous admettent aussi de bons et de mauvais anges. Le premier créé s'appeloit *Adimo*, *seigneur*, et sa femme *Procrely*, *vie ;* ils habitoient un lieu appelé *Paradis Terrestre*. Les mauvais anges se révoltèrent contre l'Être Suprême, qui les précipita dans l'abîme ; mais, à la prière des anges fidèles, ils obtinrent d'être fixés dans la plus basse des planètes, la Terre, où ils subirent,

par forme de châtiment, quatre-vingt-sept métamorphoses. Tel est le principe de la doctrine célèbre de la métempsycose ou de la transmigration des âmes, imaginée jadis par les brahmanes. Selon cette doctrine, l'âme de l'homme est une partie séparée de ce grand esprit qui créa l'Univers, et elle s'y réunira quand elle aura rempli sa destinée sur la terre, et qu'elle aura acquis un degré convenable de pureté. Pour effacer les taches dont elle s'est souillée ici-bas, en contentant ses appétits sensuels et corrompus, elle doit passer par de nombreuses transmigrations et à travers le corps de différens animaux, jusqu'à ce que, par ses souffrances, et par la science qu'elle acquiert dans les différentes formes de son existence, elle soit purifiée de toute souillure, qu'elle soit en état de se confondre dans l'essence divine et de rentrer comme une goutte d'eau dans cet immense océan d'où elle est originairement sortie.

L'enfer des Indous, qu'ils sont loin de regarder comme éternel, ne se compose que des peines de ce monde. Ils pensent que l'âme × jugée par les trois juges des enfers, Journ, Dharma Dioura et Rajaha, se trouvant trop souillée pour être placée dans le corps d'aucun être

× Blunder! meant for Jama (Yama) who is Dharmaraja the great judge. ... the silly writer makes them 3 3 judges !!

sensible, subit un châtiment proportionné à ses crimes, et passe de là dans le corps d'un animal dont l'habitude a le plus d'analogie avec les vices du réprouvé. Cette peine une fois subie, il passe par les quatre-vingt-sept métamorphoses, lesquelles se terminent par la transmigration dans le corps de la vache; métamorphose nécessaire pour reprendre la forme humaine. Après cette longue épreuve, le bon ou le mauvais usage qu'on fait de la vie décide si l'on rentrera dans le sein de Brahma, ou si l'on recommencera les quatre-vingt-sept métamorphoses.

L'homme vertueux, mais qui n'est pas encore assez parfait pour être aspiré par Brahma, et pour former un rayon de la gloire du Tout-Puissant, reste sur la terre, où il jouit du bonheur de l'homme bienfaisant, charitable, utile à l'humanité, jusqu'à ce que, par une suite de bienfaits, il soit assez pur pour être attiré à Dieu, dont il va faire partie.

La multitude ne connoissant guère que les peines physiques, les châtimens temporaires et terrestres sont dans l'Inde un grand frein pour les pervers; ils craignent de devenir les plus vils et les plus malheureux des animaux. Aussi, le système de la transmigration des

âmes est-il aussi simple que vraisemblable pour un peuple crédule et ignorant : il est si facile de croire que ce qui anime un être peut ensuite en animer un autre. Tous ceux qui ont adopté cette doctrine ont cru voir les âmes de leurs parens dans tout ce qui les environne ; et ils ont regardé comme un crime la destruction du plus petit être vivant, chacun craignant de tuer un de ses proches.

Le législateur qui fonda ce dogme jugea sans doute que l'extrême chaleur et l'humidité, qui gâtent bientôt les viandes, en faisoient, dans le climat de l'Inde, une nourriture pernicieuse ; il en fut de même de l'horreur qu'il inspira pour les liqueurs fermentées ; il sut créer le besoin des boissons rafraîchissantes, le sang étant toujours en plus grande fermentation dans l'Inde que dans des pays plus tempérés.

Les objets sacrés, pris dans la nature, entrent aussi dans le système religieux des Indous. Ils comptent sept rivières sacrées, dont le nom × général est *Sutusund*, et dont les noms particuliers sont : le Gange, la Jumnha, le Godavery, la Sersoty, le Sinde, ou l'Indus, la Narbudha et le Cavry. Les arbres sacrés sont le figuier sauvage, l'attica de Linné, appelé

× Srotaswini ... which merely means a river

banian chez les Indous, et le multipliant, ou l'arbre de vie. Leurs plantes sacrées sont l'ognon et l'absinthe. C'est sous leurs arbres sacrés qu'ils pratiquent leurs cérémonies religieuses, qui sont ordinairement nocturnes. Les pendarons y établissent leurs divinités champêtres, y reçoivent les offrandes des sectaires. Ils se purifient de leurs fautes et de leurs péchés en se baignant dans une des sept rivières sacrées, ou en buvant de son eau. Ils emploient aussi, depuis un temps immémorial, les épreuves de l'eau et du feu, pour se justifier des accusations dont ils sont l'objet, et pour lesquelles il n'y a pas de preuves suffisantes.

Un passage du Vedam, dit que *Ram*, le dieu de la guerre (la troisième incarnation de Vichenou, que les Indiens font remonter à cent trente-quatre mille ans avant notre ère vulgaire) fit subir cette épreuve à *Sita*, sa femme, enlevée par le géant *Ravenen* (le prince de l'île de Ceylan). La Mythologie indienne rapporte ainsi l'histoire de Sita: *Ravenen*, prince de l'île de Ceylan, voulut enlever Sita, l'épouse de Ram, pour se venger de Latchimenen, frère de Ram, qui avoit insulté sa sœur. Ravenen pria *Ramousen*, son

beau-père, de se métamorphoser en cerf à mouches d'or. Sous cette métamorphose, Ramousen se présenta à Sita, qui désira vivement le cerf à mouches d'or; Ram le poursuivit, et confia sa femme à son frère Latchimenen. Pour se délivrer de ce nouveau gardien, Ramousen, contrefaisant la voix de Ram, réclama le secours de son frère; les instances réitérées de Sita forcèrent Latchimenen à aller au secours de son frère; mais, en quittant Sita, il la renferma dans un cercle qui la mettoit à l'abri de tout enchantement. Sita, livrée à elle-même, poussée par un sentiment de pitié, sortit du cercle, fut au secours d'un vieillard qui réclamoit son assistance. Ce vieillard étoit une nouvelle métamorphose de Ramousen. Ravenen attendoit ce moment; il enleva Sita dans la troisième région de l'air. Il rencontra *Sadayon*, pélerin, qui subissoit ses métamorphoses; il combattit Ravenen, lui coupa les dix bras qu'il portoit, et sauva l'honneur de *Sita*. Mais Sita avoit été enlevée. Son mari lui fit subir l'épreuve du feu, pour établir son innocence : « Le pied de Sita, dit le *Vedam*, » étant enveloppé dans l'innocence, la chaleur » dévorante du feu fut pour elle un lit de » roses. » C'est en mémoire de cette justifica-

tion, que la fête du feu fut établie dans l'Inde; le temple de Ramaserom, ou Ramenaverom, dans l'île du même nom, à l'extrémité de la côte de Coromandel, est conservé à Ram-Letchimenen, son frère, et à Sita, la femme de Ram. On pourroit en conclure que les autres nations ont tiré l'épreuve du feu des Indiens.

Tous les édifices consacrés au culte de la religion dans l'Inde, de quelque forme qu'ils soient, sont appelés pagodes. Les rites religieux qu'on y célèbre sont nombreux, et leur pompe est éclatante.

Leurs fêtes consistent à porter en pompe, soit au dedans, soit au dehors de la pagode, le dieu qu'ils veulent célébrer. La fête du *Tironnal* ou du *Chariot*, qui a lieu pour la dédicace d'un temple, est la plus solennelle, et dure dix jours, tous distingués par une cérémonie particulière; mais la plus grande fête d'obligation des Indous est le *Pougol*, qui tombe le premier jour du deuxième mois de leur année, lequel répond à celui de janvier. Elle est destinée à célébrer le retour du soleil dans le nord, et dure deux jours. On célèbre aussi des fêtes en l'honneur des dieux subalternes; mais quelques-unes de celles-ci ne sont

point avouées des brames, qui les regardent comme impies.

Un Indou n'est tenu à aucune cérémonie religieuse qu'après l'initiation. Celui qui meurt sans être initié ne doit pas s'attendre à jouir, dans l'autre vie, d'un sort plus heureux que celui dont il jouit ici-bas. On se prépare à l'initiation par le jeûne et l'aumône, et par d'autres bonnes œuvres.

Adorer l'Etre-Suprême, invoquer ses dieux tutélaires, être affables envers les hommes, avoir surtout pitié des malheureux, et les secourir; supporter patiemment les adversités de la vie, fuir le mensonge, avoir l'adultère en horreur, lire et entendre lire les histoires divines, parler peu, jeûner, prier, prendre les bains aux temps marqués: tels sont les devoirs généraux que les livres sacrés imposent aux Indous, sans distinction de tribu ni de caste.

L'Inde n'a pas été exempte de schismes religieux. La doctrine de Bouddha, cette modification des dogmes communs à tous les adorateurs de Vichenou, menaça les brames du bouleversement de leur religion et du rejet des vaides. Le schisme paroît s'être maintenu plus long-temps dans le Décan que dans le

nord ; et quelques villages de Bouddhistes rappellent encore la propagation d'une secte qui règne souverainement dans l'île voisine de Ceylan, et sur les côtes opposées de Siam et de Pegou.

C'est depuis son triomphe sur la doctrine de Bouddha, que le brahmanisme paroît avoir été corrompu et infecté de toutes les pratiques bizarres qui en font à présent une des superstitions les plus indignes de la nature humaine.

La religion des brames s'est divisée en quatre-vingt-trois sectes différentes, mais qui s'accordent sur les points principaux du brahmamisme ; elles ne discutent point, vivent en paix entre elles, et avec ceux qui professent d'autres religions.

Parmi ces sectes, il en est deux qui divisent plus particulièrement la presqu'île, et qui sont connues sous la dénomination de *la main droite* et de *la main gauche*. Chacun de ses sectaires regarde une de ses mains comme impure ; il ne s'en sert que pour les ablutions secrètes. Depuis très-long-temps ces deux sectes se disputent la prééminence ; et leurs querelles ont fait naître anciennement des guerres sanglantes.

Dans l'origine, la caste des brames étoit entièrement consacrée au ministère de la reli-

gion ; mais ces temps de son ancienne pureté sont passés ; et ce seroit à présent une grande erreur que de considérer les brames comme purement ecclésiastiques ; aujourd'hui, un brame est indifféremment marchand, banquier ou militaire.

Les seuls ecclésiastiques reconnus chez les Indous, sont ceux qu'ils appellent des *gourou*, et les personnages de cet ordre sont de la caste Byrag, caste particulière des brames attachés au culte.

Mais, parmi les brames, il y a des grands-prêtres qui jouissent du droit de primatie : leur dignité correspond à la première dignité de l'église chrétienne. Il y a deux grands-prêtres dans la presqu'île : l'un pour les adorateurs de Chiven, l'autre pour ceux de Vichenou.

La place que j'occupois à Pondichéry me procura, il y a quelques années, l'occasion de voir de près à Karikal, possession française, un de ces grands-prêtres. Il faisoit sa tournée avec un faste royal, assis dans un palanquin enrichi de lames d'or, garni d'étoffes précieuses, et vêtu lui-même des plus belles mousselines de l'Inde. Autour de lui marchoit respectueusement une foule de serviteurs ; les uns avec de grandes rondaches brillantes d'or

et de pierres précieuses (espèce de parasols plats), qui formoient une ombre autour de sa voiture ; d'autres avec des chasse-mouches ; d'autres enfin avec des cassolettes d'or d'où s'exhaloient des parfums délicieux. Son palanquin étoit précédé de six personnes, dont chacune tenoit en sa main un encensoir d'or. Une longue file de brames formant une double haie autour de son palanquin, empêchoit la foule d'approcher ; à son passage les Indous se prosternoient jusqu'à terre, et sembloient l'invoquer.

C'est avec ce cortége qu'il s'arrêtoit devant la maison des principaux habitans, sans descendre de voiture ; celui qui recevoit cette faveur insigne s'empressoit de la reconnoître en déposant des présens aux pieds du grand-prêtre. L'amour-propre et la vanité qui influent sur la conduite de la plupart des hommes, présidoient à la magnificence de ces dons qui d'ordinaire étoient considérables, indépendamment du produit des contributions spontanées dont on ne sauroit calculer la valeur.

Les grands-prêtres ont des revenus fixes ; des terres labourables leur sont affectées, tant pour eux-mêmes que pour l'entretien de leurs pagodes.

Dans leurs tournées ils sont obligés de se présenter chez les différens commandans européens, et de leur offrir cinq pagodes (quarante-cinq francs), espèce d'hommage, comme pour se reconnoître leurs vassaux : il n'est point de sacrifices qu'ils ne fassent pour être exempts de cette rétribution qu'ils considèrent comme humiliante.

En 1785, à Karikal, comptoir français, l'un d'eux fit offrir une somme d'argent considérable pour obtenir la permission de s'asseoir devant le commandant français ; mais cette faveur lui fut refusée ; son orgueil sacerdotal en eût tiré le plus grand avantage. Il se vit contraint de se présenter suivant l'usage qui ne permet à aucun Indien, quel qu'il soit, d'entrer chez un Européen avec ses babouches (chaussure indienne) ; il resta debout, et rendit son hommage au commandant qui le reçut assis.

Il n'est peut-être aucun pays au monde où les préjugés religieux aient plus de force et d'influence que dans l'Inde : ils triomphent souvent de la nature même. Quelques exemples pris indistinctement dans l'antiquité et dans les temps modernes, donneront une idée de l'empire du fanatisme religieux chez une na-

tion d'ailleurs si douce et si pacifique. C'est encore plus par des traits que par des dissertations et par des raisonnemens, qu'on reconnoît l'empire que peuvent exercer la religion et les lois sur la morale des peuples. Dans les temps les plus reculés, les Indiens ont pris leurs préjugés pour guide de leur conduite. On lit dans l'histoire de l'expédition d'Alexandre-le-Grand, que les brames serrés de près par les soldats macédoniens mirent eux-mêmes le feu à une ville du Moultan, et périrent tous avec leurs femmes, leurs enfans, et après avoir livré aux flammes tout ce qu'ils possédoient, afin de n'être point souillés par l'attouchement d'une classe d'hommes qu'ils regardoient comme impure.

Ce trait de désespoir que des pyrrhoniens avoient révoqué en doute, s'est confirmé si souvent depuis par des exemples semblables, qu'il n'est plus permis aujourd'hui d'en contester la vérité.

En juin 1756, lors de la prise de Calcutta par le soubah Souroudja Dowla, au moment où l'armée ennemie entra dans la ville, le premier officier de la maison de Donischemund, seick de nation, tua trente-cinq femmes et enfans appartenant à son maître, pour éviter

Dānish mand دانشمند

CHAPITRE IV.

Lois, mœurs, usages et coutumes des Indous.

La priorité de la civilisation indienne sur celle des autres peuples ayant été établie autant qu'a pu le permettre la disette de monumens historiques, et nos recherches s'étant portées d'abord sur les antiquités et sur la religion des Indous, il nous reste maintenant à faire connoître leur caractère particulier, leurs lois, leur morale, leurs institutions et leurs coutumes.

Observons d'abord que ces fils aînés de

l'Asie ont conservé presque toute leur ancienne pureté, qu'ils ont résisté à l'action du temps, aux efforts des hommes ; et cela, parce que leurs mœurs, leurs usages et leur manière d'exister dans l'ordre civil, sont restés sous l'influence de leur religion.

A la vérité, depuis deux siècles, les relations intimes des Européens avec l'Inde, semblent avoir porté quelque atteinte au caractère primitif des Indous, qui, se trouvant mêlés en grande partie à d'autres peuples, voient sans cesse de nouveaux usages et de nouveaux cultes dans les lieux mêmes où, auparavant, le seul nom de Brahma étoit révéré. Mais l'observateur attentif remarquera que ces vicissitudes, ces divers changemens n'affectèrent jamais d'une manière sensible la véritable race des Indous, toujours constante dans ses mœurs, dans ses opinions, dans sa croyance et dans sa conduite. Depuis vingt-deux siècles, l'histoire les représente tels que nous les voyons aujourd'hui. Tout a changé autour d'eux, et au milieu de tant de révolutions physiques et morales, le caractère originel de l'Indous n'a presque éprouvé aucune altération.

« Quel spectacle, s'écrie l'un des observa-
» teurs les plus judicieux et les plus versés dans

» les coutumes indiennes (1); quel spectacle
» peut donc être plus intéressant et plus digne
» de fixer notre attention que celui d'une na-
» tion célèbre, habitant une des plus riantes
» contrées de l'Asie, et gardant comme un
» dépôt sacré ses antiques vertus au sein de la
» corruption générale, et d'une civilisation
» étrangère et raffinée! »

Les Indous, ou habitans originaires de la péninsule sont remarquables par leur teint cuivré ou olive foncé; leur taille est en général au-dessus de la moyenne; leurs formes sont sveltes et déliées, et leurs mains disproportionnées avec le reste du corps, ressemblent à celles des femmes les plus délicates.

« Il s'est présenté à mes yeux, dit un voya-
» geur anglais, qui dépeint les habitans de
» l'Inde, il s'est présenté à mes yeux un peuple
» dont les vêtemens de mousseline descen-
» doient à mi-jambe, dont les gestes et les
» manières étoient modestes, et presque sem-
» blables à ceux des femmes. Il paroissoit
» réservé, craintif même; et cependant il

(1) M. Solvyns dans son bel ouvrage sur les *Indous*, ou *Description de leurs mœurs, coutumes, cérémonies*, etc., ouvrage qui malheureusement n'est point à la portée de toutes les classes de lecteurs.

» souriôit avec une facilité douce et flat-
» teuse. »

L'Indou n'est que foiblement soumis à l'influence des passions. Le perpétuel usage du riz, sa principale nourriture, lui fournit peu de substance. L'habitude de se marier de bonne heure (avant quatorze ans) abâtardit sa constitution ; il voit, à trente ans, sa vie décliner, et la beauté de sa femme s'effacer à dix-huit.

L'Indou est peu irritable ; il considère son malheur comme une loi du destin, et s'y soumet. Etrànger à tout exercice du corps et de l'esprit, voici quelle est sa maxime favorite :
« Qu'il vaut mieux être assis que debout,
» être couché qu'assis, dormir que veiller, et
» que la mort est préférable à tout. »

De l'aveu de tous les voyageurs, il est doué d'un esprit juste, d'un caractère égal et persévérant ; il a peu de besoins qu'il peut d'ailleurs satisfaire avec facilité, grâce à la prodigalité de son sol ; il a tout aussi peu de désirs, grâce à la constante douceur du climat, à l'empire de l'habitude et à l'influence de l'éducation religieuse. Il a, par conséquent, peu de passions déraisonnables. Aussi est-ce le peuple chez qui l'on trouve les plus anciennes

traces des effets de l'origine des arts et des sciences, et des bienfaits de la vie sociale.

Quelle ambition peuvent avoir des hommes qui se bornent à suivre l'état ou la profession qu'ils tiennent de leur père ou de leurs aïeux? Leurs vices sont ceux des âmes foibles : l'avarice et l'oisiveté.

Leurs mœurs sont douces; leurs amusemens consistent à se rendre à leurs pagodes, à voir les différentes cérémonies qui s'y pratiquent, et que la religion leur prescrit pour leurs purifications, que nécessitent même des fautes involontaires : car, suivant la doctrine des brames, l'Indou ne cesse pas un instant d'offenser Dieu, et il a besoin de purifications continuelles.

Ce ne sont pas seulement les causes locales, mais des préjugés invincibles qui s'opposent de la part des Indous, à toute tentative, à tout effort pour des améliorations quelconques. L'Indou a une aversion naturelle pour toute innovation. Sa croyance religieuse consiste, en grande partie, à se refuser des alimens; et cependant il y est attaché avec une superstition sans bornes: la famine même ne le décideroit pas à manger de ce qui a eu vie animale, ou d'un fruit défendu. C'est ainsi qu'ont été fondées les cou-

tumes des Indous, celles, dans le monde ancien et moderne, qui ont subi le moins d'altération par les effets du temps et des circonstances. Les pratiques religieuses des brames sont encore aujourd'hui les mêmes qu'au temps de l'invasion d'Alexandre.

La morale des Indous est très-pure; elle est renfermée en dix préceptes. Ce sont dix péchés à éviter, péchés divisés en trois espèces, savoir: en péchés du corps, de la parole et de la volonté; frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, sont les péchés du corps; dissimuler, mentir, injurier, sont les péchés de la parole; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères de son prochain. Ces dix commandemens font pardonner tous les rites ridicules dont ils sont pour ainsi dire environnés; car, si les rites ne divisent que trop souvent le genre humain, les préceptes de la morale l'unissent en une seule famille.

La décence est aussi très-expressément recommandée aux Indous; et ils l'observent parfaitement, quoique la plupart des figures représentées dans leurs temples soient obscènes. La loi leur permet la pluralité des femmes;

mais ils ne font guère usage de cette permission que, lorsqu'après quelques années de mariage, ils ne peuvent avoir d'enfans avec la femme qu'ils ont épousée; car ils considèrent l'union légale des sexes comme indispensable pour quiconque ne se séquestre pas du monde par esprit de dévotion.

Tout le corps du peuple fut anciennement partagé dans l'Inde, comme il l'est encore aujourd'hui, en quatre ordres distincts ou en quatre castes primitives, savoir : 1er. les *brames*, seuls et uniques gardiens de la religion, intermédiaires entre les classes inférieures et la divinité, seuls dépositaires de la science et de l'éducation; 2e. les *tchitterys* ou *radjahs* (mot sanscrit qui signifie monarque ou souverain), caste réservée pour les fonctions de la royauté, qui étoit chez elle héréditaire en ligne mâle, et par droit de primogéniture; les branches cadettes suivoient le métier des armes; 3e. les *chysses* ou *banians*, qui se livroient au commerce et au trafic, interdit aux autres castes; 4e. les *soudres*, comprenant les laboureurs, les artisans, les simples soldats, et tous les cultivateurs quelconques.

Mais il ne faut pas confondre les *soudres* avec les *parias*. Le mot paria est une déno-

mination qui signifie en général ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vil : elle peut s'appliquer à tous les objets. Un mauvais prêtre qui ne remplit pas ses devoirs religieux, est un *paria-braman;* comme une mauvaise maison est une *paria-gor*, et ainsi du reste. La caste paria est formée de toutes les autres castes, qui, par des souillures graves, ont perdu leurs castes primitives; un Européen, un musulman, est considéré comme un paria, quoique, par respect, ou plutôt par crainte, ils ne soient pas désignés comme tels. Tout ce que touche cette caste impure ne peut servir à une autre caste sans avoir subi une purification : les vases de terre sont brisés; ceux de cuivre passent au feu; c'est la raison qui fait faire aux Indiens en général, et particulièrement aux brames, des ablutions avant de prendre leurs repas. Ainsi la plupart des voyageurs se sont trompés en prenant pour une caste cette masse d'individus, qui ne sont proprement que le rebut de toutes les castes.

Il faut que leurs habitations soient éloignées des villes, des bourgs et des villages communs aux autres castes, et à une distance assez considérable pour que le vent ne puisse communiquer les influences impures et contagieuses

qu'on pourroit craindre de leur proximité. Leurs maisons ne sont que des huttes, et forment de petits villages qu'on nomme *partcherys*. Un Indou croira faire une bonne œuvre en sauvant la vie aux plus vils animaux, et laissera périr un paria plutôt que de se souiller en le touchant. L'opinion établit une grande différence entre le *paria* de la côte de Coromandel et le *poulia* de la côte de Malabar. Le paria est bien abject à la côte de Coromandel, mais il ne fuit point devant le brame et devant les Malabares, au lieu que le poulia fuit devant le *nair* (caste première de la côte de Malabar), n'a point d'habitation, ne vit que dans les bois; le *nair* a le droit de le tuer s'il se présente à ses regards; son souffle le souille; il doit toujours être à une très-grande distance sous le vent.

Les soudres, qui forment la quatrième caste, sont les cultivateurs. Les Européens les emploient aussi en qualité de porte-faix et de cuisiniers. Mais l'infamie des parias rejaillit sur les Européens, que les Indous désignent sous le nom de *faringui*, nom qu'ils donnèrent aux Portugais lorsque ceux-ci arrivèrent dans l'Inde, et qui exprime le mépris qu'ils ont pour tous les peuples de l'Europe.

Après les quatre castes originelles, qui ne comprennent que les naturels de l'Indostan, il se présente des subdivisions, qui sont des dégradations de ce petit nombre de castes primitives, telles que les *kottry* ou propriétaires fonciers, les *bayce* ou marchands, les *saliels* qui sont très-méprisés, parce qu'ils travaillent le cuir de vache, animal révéré des Indous, etc. Telles sont les castes et professions les plus remarquables des Indous, d'après les lois de Menou, et telles qu'elles existent dans la hiérarchie ou dégradation des états, depuis les brames jusqu'aux soudres; leurs division et subdivision se sont élevées au nombre de quatre-vingt-trois classes exerçant chacune une profession différente, ou un état différent.

Les usages, les droits, les priviléges, tout est distinct et marqué, et la moindre infraction peut produire une émeute. La division de la *main droite* et de la *main gauche*, que nous avons déjà expliquée, partage les castes indiennes en deux partis, qui se disputent la prééminence. Ni les processions de mariage, ni les convois, ne peuvent passer dans les quartiers qu'habitent les Indous d'une main opposée à l'autre.

La caste supérieure des brames ne mange

rien de ce qui a eu vie animale. Les autres rangs, à mesure qu'ils s'éloignent du premier, sont moins astreints à ce précepte, et les derniers sont absolument débarrassés de cette contrainte, à l'exception de la viande de vache qui leur est généralement interdite.

Les Indous des castes les plus élevées ne peuvent manger que dans des temps et dans des circonstances particulières. Il faut que tout ce qu'ils mangent ait été apprêté de leurs mains, ou du moins par quelqu'un de leur caste : cependant cette pratique n'est pas admise partout. Ils ne peuvent manger deux fois d'un mets préparé pour un repas, et si quelqu'un d'une autre caste entre dans le lieu où un brame maratte fait cuire ce qu'il va manger, il faut que tout ce qui devoit servir à ce repas soit détruit.

Mais à combien de rites ridicules n'est pas astreint l'Indou, le brame particulièrement! A peine le fils d'un brame est-il né, qu'il est l'esclave des cérémonies : on frotte sa langue avec de la poix-résine détrempée dans de la farine; on prononce le mot *oum*; on invoque vingt divinités avant de lui couper le nombril. Peu après sa naissance on expose l'enfant à la lune; on prie l'Être-Suprême d'effacer les péchés qu'il a commis, quoiqu'il

ne soit né que depuis huit jours ; on adresse des antiennes au feu; on donne à l'enfant le nom de *Chormo*, qui est le titre honorifique des brames. A peine a-t-il l'âge de raison qu'il fait le sacrifice des morts ; il le fait pour que Brahma donne à ses ancêtres une demeure agréable dans un autre corps ; il fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le brame dit au rasoir : « Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil, le dieu Indro. » Dès qu'il est parvenu à l'adolescence, on fait la grande cérémonie de *Matricha mochom;* l'âme est supposée être dans la poitrine ; le père passe la main de la poitrine à la tête de son enfant, appuyant sur le nerf qu'il croit aller d'un de ces organes à l'autre, et conduit ainsi son âme à son cerveau. Le jeune homme s'écrie alors que son âme et son corps sont réunis, et qu'il fait partie de la divinité.

Il y a beaucoup d'autres règles très-variées, telles que le bain, la prière, l'étude, toutes également opposées aux commodités de la vie ; car les brames semblent s'être proposé en tout de s'écarter des intentions et des habitudes de la vie humaine. Ils ne paroissent plus

maintenant avoir pour objet un système de dogme déterminé et établi, mais plutôt certaines observances particulières, surtout relativement au jeûne. Les préceptes sont les plus gênans qu'un malin génie ait pu inventer, et la peine, pour leur plus légère infraction, est la plus terrible qu'on puisse infliger à un être raisonnable, savoir l'excommunication totale de la société humaine. Hé bien, ce système, qui, dans toutes les circonstances, attaque le bien-être général, s'est constamment soutenu dans l'Inde, sans doute par cet étrange principe du cœur humain, qui nous porte à résister avec une incroyable obstination à la voix de la raison et de la vérité, et à embrasser au contraire avec une sorte d'aveuglement tout ce qui nous paroît incompréhensible.

Peut-être ce qu'on doit le plus estimer dans les bramès, c'est leur grande tolérance dans les opinions religieuses. Ce trait particulier de leur caractère a été remarqué de tous ceux qui ont connu leurs mœurs. Un Indou ne peut concevoir qu'un être raisonnable poursuive et mette à mort son semblable, uniquement pour établir certain point spéculatif d'une doctrine.

Il faut encore remarquer qu'on trouvoit la

même indifférence pour les religions en général chez les anciens Grecs et Romains, qui, ainsi que les Indous actuels, admettoient la multiplicité des dieux : la tolérance paroît être un des caractères particuliers du polythéisme.

La classe des brames n'est pas la seule qui, chez les Indous, se livre à l'exercice du culte; il est une autre classe religieuse, une autre secte d'hommes, qui, depuis une longue suite de siècles, sont connus par l'absurdité de leurs pratiques et par leur dévotion rigoureuse : ce sont les faquirs (1), dont les anciens parlent sous le nom des *gymnosophistes*. Comme la plupart des institutions humaines, celle des faquirs est découlée d'une source très-pure; mais elle s'est corrompue en passant par la main des hommes qui avoient intérêt d'altérer les coutumes primitives, et de les façonner à leur gré. Dans l'origine les faquirs étoient les modèles des vertus religieuses : ce ne sont plus aujourd'hui que les héros de la superstition, de vrais fanatiques, qui commettent de pieuses folies.

La moins blâmable, sans doute, est la mé-

(1) Le faquir est le pélerin musulman, et le sanyacy est le pélerin indou. Point de pelerin : ni l'un ni l'autre.

ditation profonde dans laquelle ils se plongent, sans en sortir pendant des heures entières, le corps immobile, les muscles tendus, les yeux fixés sur le bout du nez, et dans une si grande contention d'esprit, qu'ils ne remarquent rien de ce qui se passe autour d'eux, tant leurs facultés sont absorbées par les méditations religieuses. Mais la superstition des faquirs ne se borne pas à ces absences d'esprit, à tomber dans cet état d'extase et de ravissement qui les rend insensibles à tout objet terrestre, ces pratiques sont simples et innocentes en comparaison des tourmens et des macérations dont quelques-uns se font un mérite aux yeux du peuple. On connoît déjà, par d'anciennes relations de voyages, plusieurs genres de pénitence volontaire que ces fanatiques s'imposent.

« En voyant cette foule de fanatiques insen» sés, dit un auteur dont le témoignage est d'un » grand poids pour tout ce qui concerne les » coutumes de l'Inde (1), on pourroit deman» der comment il se fait que tant de personnes » dans ce pays, embrassent un genre de vie » si pénible, si dur, et si éloigné de toute » espèce de raison et de bon sens. Pour peu

(1) M. Solvyns, qui, le premier, a traité tout le système des faquirs d'une manière complète.

» qu'on réfléchisse, on sentira que la crédulité
» naturelle à l'homme, plus naturelle encore
» aux hommes de ces climats, et la considé-
» ration que ce peuple attache à l'état de
» faquir, doivent en augmenter le nombre, et
» que de plus, l'excessive indolence des Indous
» doit les porter à embrasser tout état qui
» leur promet une subsistance sans travail;
» mais il est encore une autre cause à laquelle
» il faut attribuer en partie le grand nombre
» de faquirs répandus dans toutes les parties
» de l'Inde, c'est la permission que la loi du
» Yagurreda, ou loi de Menou, accorde à tout
» Indou qui éprouve des désagrémens dans son
» ménage, d'abandonner sa famille, et de se
» débarrasser de tout soin domestique, pourvu
» qu'il embrasse l'état de faquir; mais c'est
» encore par un abus de la lettre de la loi que
» les Indous s'imaginent pouvoir enfreindre
» les droits les plus sacrés. »

Les faquirs se divisent en plusieurs classes, ayant chacune sa dénomination particulière. Il nous suffira de rappeler que ces dévots pénitens de l'Inde sont en très-grand nombre, et très-variés; qu'ils ne possèdent rien au monde, ne s'attachent à rien, peuvent se livrer uniquement à la dévotion, vivent par-

tout aux dépens des autres, et jouissent généralement d'une considération qui va quelquefois jusqu'à la soumission la plus complète et la plus respectueuse.

Voyons maintenant le rôle que jouent les femmes chez la nation singulière qui habite les bords de l'Indus et du Gange. Les lois de Menou y condamnent les femmes à une dépendance et à une subordination perpétuelle. « Il faut, dit ce législateur, qu'une femme » dépende de son père pendant l'enfance; » de son mari dès qu'elle a subi les lois de » l'hyménée; lorsque son mari est mort, de » ses fils; lorsqu'elle n'en a pas, des proches » parens de son mari; si celui-ci n'en a pas, » des parens de son père; enfin, si elle n'a » pas de parens paternels, du souverain. » Une femme ne doit jamais désirer de se » rendre indépendante, ni de se séparer de » son père, de son époux ou de ses fils; car, » en s'éloignant d'eux, elle expose au mépris » les deux familles. » Menou dicte ensuite les devoirs des hommes envers les femmes; ils sont peu nombreux. « Un père est répréhensible, s'il ne marie pas sa fille dans » l'âge prescrit, ainsi qu'un mari qui n'approche pas de sa femme au temps conve-

» nable; de même un fils est blâmable s'il » ne protége pas sa mère après la mort de » son maître. Avant tout, il faut empêcher » les femmes de former aucune liaison illé- » gitime; car, sans cette contrainte, elles » répandent l'affliction sur les deux familles. »

Voici ensuite comme ce sage législateur précise les droits du mariage et de la maternité. « Les épouses doivent être honorées » par leurs pères et frères, par leurs époux, » et les frères de leurs époux, si toutefois » ceux-ci ont à cœur l'accroissement de leur » bien-être. Les dieux se plaisent partout où » l'épouse obtient de la considération; mais » là où elle est méprisée, toutes les notions » religieuses sont inutiles. C'est pour cela » que les hommes qui veulent devenir riches » ne doivent jamais laisser manquer leurs » femmes d'objets de parure les jours de » fêtes ou de réjouissances. Certes, si la » femme ne met pas de recherches dans son » habillement, elle ne peut égayer son mari, » et si son maître n'est pas en bonne humeur, » ils n'auront pas d'enfans. »

Quel dommage que malgré ces attentions délicates du législateur, la superstition vienne troubler l'état paisible de la femme indoue,

dès le moment où son mari descend au tombeau. Ce triste moment est la fin de tout son bonheur. Devenue veuve, la femme n'a plus rien; la mort de son époux lui a tout enlevé; elle ne peut plus se parer ni se nourrir à son gré; les lois lui prescrivent une rigoureuse abstinence; ses jours doivent se passer dans le jeûne, dans la prière et dans le chagrin. Malheur à celle qui oublieroit ses devoirs religieux au point de contracter un second mariage! « Elle se flétriroit, dit Menou, de » honte dans cette vie, et, après sa mort, elle » passeroit dans le corps d'un chacal, ou » elle tomberoit en proie à l'éléphantiasis » ou à d'autres maladies affreuses, juste » châtiment des criminels. »

Nulle loi ne prescrit expressément aux veuves de mourir avec leurs maris; mais, épouvantée par les menaces de sa religion et par la triste perspective des humiliations qui l'attendent dans son veuvage, la malheureuse femme indoue qui vient de perdre son mari, ne trouve de consolation et d'espérance que dans les livres sacrés des brames. Si les lois civiles lui font envisager une foule de mortifications dans son état de veuve, les livres sacrés lui promettent au contraire

le bonheur et la considération, si elle veut accompagner son mari au tombeau. De brillantes promesses égarent son esprit foible, superstitieux, effrayé du sort qu'elle doit subir le reste de ses jours. Elle choisit un parti affreux, sans doute, mais qui la délivrera d'une vie méprisée et insupportable, et lui procurera un bonheur ineffable et éternel, que les brames lui peignent des plus séduisantes couleurs.

La plupart des veuves prennent donc la courageuse résolution de se brûler toutes vives, ou ce qui, peut-être, est plus terrible encore, de se faire enterrer vivantes avec la dépouille de leur mari. « Quoique le suicide *
» volontaire des veuves indoues, dit M. Fo-
» rester, soit fort opposé à toutes les idées
» d'humanité reçues en Europe, comme il
» a pour but de resserrer les liens de l'affec-
» tion intérieure et domestique, il ne faut
» pas le condamner inconsidérément, ni l'at-
» tribuer à des idées de cruauté ou d'in-
» justice. »

Il ne faut donc pas nous étonner que ce dévouement extraordinaire soit considéré dans l'Inde comme l'action la plus glorieuse et la seule qui puisse soutenir et augmenter

* Suicide of every kind is approved by the Hindus.

la considération dont la veuve jouissoit pendant la vie de son époux. Telles sont les causes morales qui ont établi cet usage barbare, qui a, dit-on, pris naissance dans le pays des Rajepoutes; mais jamais, dans les comptoirs européens, on ne permet aux femmes de suivre leurs époux au bûcher. Cette triste cérémonie est même assez rare dans les pays soumis aux princes de l'Inde.

× La veuve qui se destine à ce sacrifice, s'y prépare par le jeûne, la prière, la solitude la plus absolue. Le jour marqué, elle est parée de ses plus beaux ajustemens; couverte de bijoux, elle se présente au temple; le prêtre lui donne l'onction sainte, lui frotte le front, les tempes, la partie supérieure du bras, avec de la cendre de la bouse de vache qui a été brûlée devant la divinité; la marque qui lui est faite sur le front est perpendiculaire ou transversale, suivant la secte à laquelle elle appartient. Le char du dieu sort; la victime le suit dans une espèce de châsse couverte de fleurs; trois fois ils font ainsi le tour du bûcher; au troisième tour elle s'arrête, descend de la châsse, se dépouille de ses bijoux, de ce qu'elle a de précieux, ne conserve qu'une simple *pagne* de mousseline

× False — She is to be merry and exulting: if she sheds a single tear she is not to be burnt.

This Satanic rite was abolished in Southern India before this book was written. But the writer was

blanche. Après avoir ainsi distribué à ses compagnes toutes ses parures, elle monte tranquillement sur le bûcher, met la tête de son mari sur ses genoux, chante un cantique à sa louange, et allume elle-même le bûcher. Dans le même instant le feu y est mis de toutes parts; on y verse une grande quantité d'huile; les tambours, les instrumens font un grand bruit, et empêchent d'entendre les cris de la malheureuse victime qui est étouffée en peu d'instans. A compter de ce jour elle est considérée comme sainte, révérée et invoquée comme telle dans sa famille. Les marques de souvenirs qu'elle a données à ses compagnes sont recueillies avec soin, et transmises de mères en filles.

Il n'y a plus actuellement de lois générales dans l'Inde; chaque puissance qui en gouverne les différentes parties, a eu soin d'y introduire les siennes. Voici néanmoins quelques coutumes qu'on a conservées dans tout l'Indostan, et qui ont encore force de loi.

On ne partage point les biens dans les familles; elles vivent toutes en commun.

Les dettes des pères sont acquittées par les enfans jusqu'à la troisième génération, et celles des enfans par les pères.

L'aîné mâle de chaque famille la gouverne seul, à l'exclusion absolue des femmes; il règle à son gré toutes les affaires qui la concernent; tous les membres qui la composent lui portent respect; sa mère même lui est en quelque sorte soumise; elle n'a droit de prétendre qu'à un douaire ou à une pension alimentaire.

S'il arrive qu'un homme vienne à mourir, et qu'il n'ait point de proches parens mâles, sa femme ni sa mère, ne pouvant lui rendre les derniers honneurs, sont forcées d'adopter un enfant pour la cérémonie funèbre. Dès ce moment, l'enfant adopté prend le titre d'héritier avec les droits, les charges qu'auroit un fils légitime.

Il est interdit aux femmes indiennes d'apprendre à lire et à écrire, les Indous étant persuadés que tous les talens que leurs femmes pourroient acquérir, les éloigneroient des mœurs simples nécessaires au bonheur domestique. Les courtisanes, au contraire, étant destinées aux plaisirs publics, ont des talens et des connoissances variés. Elles ne sont point étrangères à la littérature, surtout à la poésie; la musique et la danse sont leurs occupations favorites. Elles forment une

classe à part, et n'ont à craindre ni déshonneur ni infamie.

Les femmes des premières classes sont gardées comme celles des musulmans, dans des appartemens particuliers, et n'ont de communications qu'avec d'autres femmes. Cet usage n'est point ancien ; il s'introduisit dans l'Inde lors des conquêtes successives des musulmans ; car on voit dans les livres sacrés des brames, que les femmes autrefois participoient souvent au gouvernement, et étoient admises dans la société des hommes.

L'histoire rapporte qu'à la fin du onzième siècle, lors de l'émigration des Guèbres ou Perses, le prince indien, souverain du Guzarate, auquel ils demandèrent refuge et protection, ne leur accorda l'asile qu'ils réclamoient, que sous la condition que leurs femmes paroîtroient en public, selon l'usage de l'Inde, c'est-à-dire sans être voilées, ce qui prouve qu'à cette époque les femmes indiennes n'étoient pas séquestrées, du moins dans une grande partie de l'Inde.

On voit encore dans la caste des Rajas, particulièrement dans le Tanjaour, que lorsqu'une princesse du sang royal est nubile, et qu'on lui suppose assez de discernement pour

faire un choix, on la mène dans une salle où sont assemblées un grand nombre de personnes de sa caste, et que là elle choisit elle-même un mari, en lui jetant au cou une guirlande de fleurs.

L'Indou est patient et industrieux; il imite plutôt qu'il n'invente; il ne s'occupe guère que d'arts utiles, sans jamais les porter au dernier degré de perfection. Il conserve encore le goût qu'il avoit, il y a trois mille ans, pour les sculptures et les monumens gigantesques; habile dans presque tous les arts, il a laissé au berceau la sculpture et la peinture. De tous les beaux arts, il n'a perfectionné que la poésie; il est vrai que la nature dans ce beau climat étant toujours riche, toujours vivante, ce peuple n'avoit pas besoin, pour ses jouissances particulières, de transporter sur la toile, ni des sites magnifiques, ni de beaux ciels dont il avoit constamment la réalité sous les yeux. Ses mœurs lui ont d'ailleurs interdit toute société frivole entre les sexes, de sorte que la peinture et la sculpture ne sont pas plus en honneur dans l'Inde que la musique. La religion même dans son origine, n'étant qu'un pur déisme, bien différente de celle des Egyptiens, des

Grecs, et de ce qu'elle est devenue depuis, n'appeloit le secours ni de la sculpture ni de la peinture pour embellir ses fêtes, soit pour représenter le souverain maître de l'univers, ou quelques-uns de ses attributs.

CHAPITRE V.

L'Inde avant l'invasion d'Alexandre-le-Grand.

PENDANT une longue suite de siècles, un voile épais sembla dérober l'Inde entière aux regards des anciens; ce vaste et beau pays fut peu connu même après les conquêtes d'Alexandre-le-Grand. Diodore de Sicile, Arrien, Strabon et Ptolémée lui-même ont considéré l'Indus comme la barrière occidentale de l'Inde proprement dite. Sa figure, suivant Strabon, étoit une espèce de rhomboïde; selon Ctésias, l'Inde égaloit en étendue tous les royaumes de l'Asie; Diodore lui donnoit trente mille stades de largeur, et vingt-huit mille de longueur. Néarque dit qu'il falloit quatre mois pour la traverser, et Onésicrite

en fait un tiers du monde habitable. Ainsi les anciens n'avoient sur l'Inde que des notions imparfaites ou des idées exagérées. Les Grecs les plus judicieux convenoient de leur ignorance à l'égard de l'Inde. Strabon en parle avec la retenue qui caractérise ses décisions. « Peu de gens, dit-il, ont vu l'Inde : ceux qui » y ont pénétré n'en ont parcouru qu'une » partie ; ils n'en parlent que sur des ouï-dire ; » ils n'y ont été que peu de temps. Les Grecs » ne sont entrés dans cette partie du monde » qu'assez tard, puisque ce furent les soldats » d'Alexandre qui, les premiers, ouvrirent » l'Inde à la curiosité des Grecs. » Pline disoit lui-même que tous ceux qui avoient voyagé dans l'Inde en avoient raconté des choses incroyables : *incredibilia traduntur*.

Voyons maintenant ce que les Grecs et les Romains nous ont appris sur l'origine de l'Inde. Selon Pline et Arrien, Bacchus fut le premier étranger qui ait pénétré dans cette vaste et belle contrée : elle lui doit sa civilisation. Avant l'arrivée de Bacchus, les Indiens ignoroient l'agriculture et l'usage des armes ; ils menoient une vie pastorale, vivoient comme les Scythes, n'ayant ni villes ni temples, se couvrant de la peau des animaux, et man-

geant leur chair crue ; se nourrissant aussi d'une écorce d'arbre qu'ils appeloient *tala*: Bacchus donna des lois aux Indiens ; il leur apprit à semer et à labourer, à faire usage de parfums ; il leur enseigna les arts, il leur inspira d'honorer les dieux ; il établit un culte pour lui-même, dans lequel on employoit des instrumens de musique, tels que des tambours et des cymbales ; enfin il leur montra la danse qu'on appeloit *cordax*.

Si l'on en croit ces mêmes auteurs, Bacchus établit aussi parmi les Indiens les castes primitives qui s'y sont conservées long-temps, et dont il reste encore des traces. Cette classification de la population indienne en castes distinctes, a fait croire à plusieurs savans que les Indiens étoient une colonie venue d'Egypte; où le peuple se trouvoit partagé en sept classes, selon le témoignage d'Hérodote.

C'est une grande question de savoir quel a été ce Bacchus, vainqueur et législateur des Indes. L'antiquité a reconnu plusieurs Bacchus. Suivant les Egyptiens, le Bacchus conquérant est le même qu'Osiris qui introduisit en Egypte les lois et les arts utiles ; mais comment examiner des faits si éloignés, et sur lesquels nous n'avons aucuns monumens his-

toriques? Arrien, dans ses *Indiques*, rapporte qu'avant de quitter l'Inde, Bacchus y établit une dynastie dont les princes régnèrent de père en fils pendant plusieurs générations, mais que cette race s'éteignit, et que les Indiens se choisirent eux-mêmes des rois.

Pline donne un second fondateur aux Indiens, principalement à la nation nommée *Pandée ;* c'est Hercule, mais un Hercule qui n'étoit pas le fils d'Alcmène. Comme l'Hercule des Grecs il surpassa les autres hommes en force et en courage. Il bâtit plusieurs villes, éleva des palais superbes, partagea l'Inde entre ses enfans, et à sa mort il fut mis au rang des dieux. Diodore ajoute que ses descendans firent plusieurs actions vertueuses et mémorables, et que leur règne se prolongea pendant un grand nombre d'années heureuses.

Ainsi voilà Bacchus et Hercule qui, selon les auteurs grecs et romains, ont civilisé l'Inde, qui ont donné naissance aux premières dynasties indiennes ; et cependant ces noms et ces personnages sont absolument inconnus aux Indiens. Quels sont ces deux héros de l'Inde qui, par leurs noms, semblent appartenir à la mythologie grecque ?

Brahma, que les Indiens regardent comme

le premier de leurs rois, comme le père de la nation, comme le législateur qui leur a donné la civilisation et des lois ; Brahma, qu'ils révèrent comme faisant partie de la divinité, comme le créateur de l'univers, est, à n'en pas douter, le Bacchus de Pline et d'Arrien (1). Il est constant que Brahma, législateur des Indiens, étoit originaire des contrées de l'Inde, situées au nord, et que son culte a été d'abord établi dans les parties septentrionales de l'Inde. C'est là en effet qu'on trouvoit anciennement le plus de brames descendans de Brahma ; c'est là qu'ils se montrèrent puissans ; c'est là que le culte de Brahma s'est le plus long-temps conservé.

Quant à l'Hercule indien, que la vanité des Grecs revendiquoit aussi comme un de leurs demi-dieux, et qu'Arrien place quinze générations après Brahma, ce ne peut être, selon quelques savans, que *Vischnou*, autre personnage héroïque et mystérieux, à la fois souverain et législateur, en grande vénération parmi les Indiens, et dont le culte, d'abord établi au nord de l'Inde, comme celui de

(1) Cette coïncidence a été établie dans une savante dissertation de M. de Guignes, lue à l'Académie des inscriptions et belles lettres, le 23 mai 1783.

Brahma, passa ensuite dans le midi, où il s'est maintenu. Vischnou, dans l'Inde, joue à peu près le même rôle que l'Hercule de la mythologie grecque ; il parcourt la terre, il combat des monstres et les détruit ; c'est ce qui aura déterminé sans doute les voyageurs grecs à lui donner le nom d'Hercule. Son culte fut long-temps établi sur la rivière de Gemnha, près de Delhi, dans les contrées de l'Inde les plus septentrionales.

Ces conjectures pourroient peut-être concilier les traditions indiennes avec les témoignages historiques des anciens, si le système religieux des Indous, qui est formé sur la trinité de Brahma, de Chiven et de Vischnou, n'étoit pas dans une entière opposition avec les écrits des anciens, et les rapprochemens des modernes.

D'ailleurs nous ne dissimulerons pas que Eratosthène, et d'autres écrivains cités par Strabon, regardoient les conquêtes et les exploits de Bacchus et d'Hercule dans les Indes, comme des fictions forgées par les Grecs. Strabon lui-même, l'un des écrivains les plus judicieux de l'antiquité, considéroit comme fabuleux tout ce que les Grecs rapportoient des expéditions d'Hercule au-delà de l'Indus.

Arrien, qui sépare par un si grand intervalle le Bacchus et l'Hercule indien, prétend aussi qu'entre ces deux personnages, aucun prince étranger n'a porté la guerre dans l'Inde, et que les Indiens eux-mêmes, par principe de justice et d'équité, ne l'ont point faite ailleurs. Selon Pline, ces peuples tiroient vanité de leur haute antiquité, et comptoient depuis Bacchus jusqu'à Alexandre-le-Grand, cent cinquante-trois rois qui avoient gouverné l'Inde pendant plus de six mille ans, ou soixante siècles : trois fois, pendant cet immense intervalle, les Indiens avoient recouvré leur liberté, et ils étoient demeurés libres pendant l'espace de trois cents ans, et une autre fois à peu près un siècle et demi.

Pline ajoute, à l'appui du témoignage d'Arrien, que l'Inde étoit remplie d'un peuple innombrable qui n'avoit jamais fait aucune émigration, ni aucune conquête par esprit de modération et d'équité. Il paroît aussi que pendant plusieurs siècles, les Indiens furent gouvernés comme les Numides, les Arabes, les Tartares, les Chinois et les grandes peuplades de l'Amérique, par de petits princes qui exerçoient sur eux une autorité souveraine et souvent despotique, puisque toutes

les terres leur appartenoient en propre, selon Diodore et Strabon. Semblables aux Chinois, les Indiens vivoient renfermés dans leurs pays, et n'avoient aucune communication avec les étrangers. On pourroit aussi conclure de divers passages d'Arrien, de Quinte-Curce et de Strabon, que cet ordre politique étoit presque généralement établi dans l'Inde, même à l'époque de l'invasion d'Alexandre-le-Grand, à l'exception toutefois de quelques républiques et de deux ou trois grandes monarchies; mais l'histoire ne fournit aucun secours pour assigner l'époque véritable de la civilisation des Indiens, et nous ignorons les grandes révolutions survenues dans l'Inde pendant cette haute antiquité.

Selon les auteurs grecs et latins, ce fut contre la fameuse Sémiramis, reine d'Assyrie, que l'Inde eut à soutenir la première guerre étrangère après la mort de l'Hercule indien. Trogue Pompée avoit écrit l'histoire de cette expédition; mais Justin, son abréviateur, ne nous en a conservé qu'une seule phrase (1).

---

(1) *Sed in Indiam bellum intulit quò præter illam et Alexandrum magnum nemo intravit.* Sémiramis porta la guerre dans l'Inde, où personne ne pénétra depuis elle, si ce n'est Alexandre-le-Grand.

Les préparatifs de Sémiramis passent toute croyance dans le récit de Ctésias, historien, qui semble se complaire dans le merveilleux. Diodore en parle aussi, et rapporte que Sémiramis, après avoir vaincu les Egyptiens et les Ethiopiens, résolut d'aller subjuguer l'Inde, occupée alors par la plus grande nation de la terre. Strabobates, qui y régnoit, entretenoit une armée considérable et beaucoup d'éléphans. Après une première action sur le fleuve Indus, où la victoire se déclara pour Sémiramis, le roi des Indes battit en retraite, avec le dessein d'attirer dans l'intérieur des terres l'armée de la reine d'Assyrie, ce qui ne manqua pas d'arriver. Alors, marchant de nouveau à sa rencontre, il lui présenta la bataille ; elle fut sanglante, et cette reine superbe, blessée elle-même dans l'action, se vit forcée de repasser subitement l'Indus après avoir perdu les deux tiers de son armée. C'est ainsi du moins que les Perses racontèrent cet événement à Ctésias ; mais Néarque, l'un des capitaines d'Alexandre, et le commandant de sa flotte, assuroit avoir appris des Indiens eux-mêmes que Sémiramis n'avoit pu ramener en Assyrie, après sa défaite, que vingt hommes de cette armée innombrable, qu'elle avoit

conduite au-delà de l'Indus ; ce fait est confirmé par Strabon.

Si l'on en croit quelques historiens, Sésostris, plus heureux que Sémiramis, auroit parcouru l'Inde en vainqueur. Voici comme Diodore s'exprime à cet égard dans son premier livre : « Non-seulement Sésostris par-
» courut tous les pays où Alexandre a porté
» depuis ses conquêtes, mais il pénétra même
» dans des provinces où le roi de Macédoine
» n'est jamais entré ; il passa le Gange, et tra-
» versant toutes les Indes, il parvint jusqu'à
» l'Océan oriental. » Mais les Indiens n'admettent pas cette invasion ; et, d'après le témoignage d'Hérodote, les Egyptiens eux-mêmes n'étendoient pas les victoires de Sésostris au-delà de la Scythie et de la Thrace.

Jusqu'à la prise de Babylone par Cyrus, les auteurs anciens ne parlent presque plus de l'Inde. Ce prince entreprit aussi la conquête de cette vaste contrée ; mais son armée périt toute entière, accablée par les fatigues et par la disette. De toute cette armée, la plus belle qui fût encore sortie de la Perse, Cyrus ne ramena, dit-on, que sept soldats ; mais il recula jusqu'à l'Indus les frontières de la Perse.

Cependant l'antiquité ne sut rien de positif sur l'Inde avant le règne de Darius Ier, fils d'Hystarpe, qui reporta la monarchie de Cyrus à un si haut point de splendeur. Les Perses avoient si peu de notions sur l'Inde, qu'ils ne connoissoient même pas l'embouchure de l'Indus. Selon Hérodote, le père de l'histoire, Darius voulant savoir au juste dans quel endroit l'Indus se jette dans l'Océan, envoya sur des vaisseaux des hommes sûrs et véridiques, entr'autres Sylax de Cariande. Ils descendirent le fleuve vers l'aurore et le lever du soleil : de là naviguant vers l'occident, ils arrivèrent, enfin, le trentième mois après leur départ, au même port où les Phéniciens s'étoient embarqués autrefois par ordre du roi d'Egypte, pour faire le tour de la Libye. Sylax, après avoir suivi le cours de l'Indus, eut la gloire de découvrir et d'explorer son embouchure; mais ce n'étoit pas là pénétrer bien avant dans l'Inde. Ce périple achevé, Darius se rendit maître de la navigation de l'Océan indien, subjugua quelques provinces voisines de l'Indus, et en forma la vingtième satrapie de son empire. Il ne réduisit toutefois à son obéissance que les Indiens septentrionaux qui demeuroient sur le haut Indus.

Ces peuples ramassoient de l'or, cultivoient le coton, et en fabriquoient des étoffes ; mais on ne doit pas les considérer comme de vrais Indiens, puisqu'ils habitoient en deçà de l'Indus. Telle étoit néanmoins la richesse de ces provinces que Darius leur imposa un tribut annuel de cent soixante talens d'or, somme énorme qui, suivant la supputation la plus modérée, équivaut à un million quatre-vingt mille livres sterling.

Les Indiens, voisins de l'Indus, restèrent soumis aux Perses. Dans son expédition contre la Grèce, Xercès, successeur de Darius, incorpora à son armée un corps de troupes indiennes. L'infanterie étoit couverte d'une sorte d'armure de bois, et se servoit de flèches garnies de fers pointus. La cavalerie avoit les mêmes armes ; les chariots de ces Indiens étoient attelés de chevaux et d'ânes sauvages, dont la vitesse et la force étoient prodigieuses.

Malgré le silence presqu'absolu de l'histoire sur les peuples de l'Inde, sous les règnes de Darius-Nothus et d'Artaxerces Mnemon, il paroît cependant que ces deux monarques conservèrent toute la partie orientale de leurs Etats, et par conséquent les provinces de l'Inde conquises par Darius Ier. Selon Quinte-

Curce, l'empire des Perses conserva ces provinces sous les règnes d'Ochus, d'Arsès et de Darius-Codoman. Cet historien ajoute qu'avant le passage du Granique par Alexandre, Darius fut joint par des troupes venues de la partie la plus orientale de son empire, parmi lesquelles se trouvoit un corps d'Indiens. Il suit de là que des princes et des Etats de l'Inde subjugués par Alexandre, étoient sous la domination des monarques persans, lorsque le conquérant macédonien arriva sur les bords de l'Indus. Ces provinces n'étoient pas d'ailleurs sans relation avec les Grecs, puisque Hérodote connoissoit déjà l'antique route commerciale entre l'Indus et l'Europe, par le nord de la mer Caspienne. Les marchandises étoient transportées, à ce qu'il paroît, sur le haut Indus et sur l'Oxus, puis par les caravanes. Ce fut Hérodote qui donna le premier aux Grecs des notions positives sur l'existence et sur le nom de quelques peuples situés à l'est de l'Indus : il les avoit reçues lui-même des Perses ; mais ses descriptions se rapportent toutes à des cantons peu éloignés de l'Indus. Du côté du midi, la domination des Perses ne s'étendoit guère plus loin que la vallée où coule ce fleuve, et au nord elle ne

dépassa point les bords de l'Hypanis. Cependant Hérodote parle avec assez d'exactitude de quelques nations de l'Inde, de leurs mœurs, de leurs usages, de leur supériorité dans la fabrication des étoffes de coton; enfin il fait la remarque frappante qu'il existe des rapports et des similitudes caractérisées entre les Indiens et les anciens Egyptiens.

Là se bornent nos connoissances historiques et géographiques sur l'Inde, avant l'invasion macédonienne; et cependant les monumens historiques des Indiens, des Egyptiens et des Grecs attestent que les mages de la Perse, les prêtres d'Egypte et les philosophes de la Grèce se rendoient dans l'Inde pour y puiser les principes de la philosophie, de la morale, de la civilisation, des sciences et des arts, que les habitans de l'Inde cultivoient depuis plusieurs siècles, tandis que ces principes étoient presque ignorés du reste de la terre.

L'Inde alors si peu connue étoit aux yeux des Perses et des Grecs un second paradis. On y étoit frappé surtout de la richesse de son territoire, de l'air balsamique et pur qu'on y respiroit, des plaines spacieuses et fertiles dont elle étoit parsemée, du grand nombre de fleuves dont elle étoit arrosée, de la beauté

de ses montagnes couvertes de fleurs et d'arbres fruitiers, et de la grande variété de ses animaux. Les bois y abondoient en gibier et en éléphans. Supérieurs à ceux d'Afrique, ils avoient la plupart une taille prodigieuse, et se rendoient redoutables dans les batailles. Le sein de la terre renfermoit des trésors immenses en argent, en or et en pierreries : la nature, dans cette région reculée, que nul Européen ne pouvoit se vanter encore d'avoir parcourue, sembloit être dans sa première vigueur ; elle donnoit deux moissons par an. Les animaux y surpassoient en grandeur ceux des autres pays de la terre ; et bientôt entraîné par le goût du merveilleux, on représenta de même les hommes de cette contrée comme étant d'une plus grande stature. Combien l'imagination brillante des Grecs ne devoit-elle pas ajouter à ces notions confuses et exagérées, et combien la conquête d'un pays si extraordinaire et si peu connu, ne dut-elle pas exciter l'ambition du vainqueur des Perses, du héros de la Macédoine!

CHAPITRE VI.

Invasion d'Alexandre au-delà de l'Indus. — Etat de l'Inde après la mort de ce conquérant. — Puissance de Sandrocottus. — Traité entre ce monarque Indien et Séleucus Niçanor. — Ambassade de Mégasthène à Palibothra sur le Gange. — Relation de cette ambassade. — Résumé des connoissances sur l'Inde, acquises par les Grecs après l'irruption d'Alexandre.

Après avoir détruit la monarchie des Perses, Alexandre-le-Grand, dévoré de l'ambition de conquérir la terre, quitta la Bactriane, et porta ses armes victorieuses vers l'Indus. Taxile, et d'autres princes indiens dont les Etats étoient situés en deçà du fleuve, trop foibles pour résister à un si redoutable ennemi, vinrent au-devant d'Alexandre, et en reçurent un accueil favorable. Le roi de Macédoine traversant avec son armée les monts Immaüs, nom-

més la Ceinture de pierre par les géographes orientaux, passa l'Indus sur un pont de bateaux, à Taxila, maintenant Attock, le seul endroit où la rapidité du fleuve permette de le franchir. La désunion des princes de l'Inde ne pouvoit manquer de faciliter ses conquêtes. Taxile ne s'étoit soumis que par haine contre Porus; il joignit Alexandre avec un corps de sept cents chevaux et de cinq mille fantassins, et rendit à ce prince des services signalés après le passage de l'Indus. Peut-être même que, sans Taxile, le conquérant macédonien n'eût pas pénétré plus avant dans l'Inde. Arrivé aux bords de l'Hydaspe, maintenant le Behat ou le Chaluen, Alexandre apprit que Porus, prince indien très-puissant, dont le royaume étoit borné à l'occident, par l'Hydaspe même, avoit réuni toutes ses forces pour défendre le passage du fleuve. Alexandre défit d'abord le fils de Porus, qui mourut dans l'action, et ensuite Porus lui-même, dont la conduite et la valeur excitèrent l'admiration des Macédoniens. Les Indiens, par leur courage, se montroient bien supérieurs aux Perses; et si leurs princes avoient rassemblé et réuni toutes leurs forces, il n'est pas douteux qu'Alexandre n'eût été forcé de renoncer au projet ambitieux de les

asservir; peut-être même le passage de l'Hydaspe eût rencontré des difficultés insurmontables, sans un ouragan qui ne permit pas aux Indiens d'apercevoir l'armée macédonienne en marche.

Quoique Porus eût essuyé de grandes pertes dans deux actions successives, ce prince n'en continua pas moins la guerre; mais, vaincu enfin autant par la générosité que par les armes d'Alexandre, il se soumit, et reconnut sa domination. Non-seulement Alexandre lui rendit son royaume, mais il y ajouta d'autres provinces, espérant se faire un appui, un allié sincère d'un prince aussi recommandable par son caractère que par sa valeur.

Mais que de peuples encore à soumettre! les Cathéens, les Oxidraques, les Malliens, trois nations, alors les plus guerrières de l'Inde, avoient rassemblé une armée nombreuse pour s'opposer aux progrès d'Alexandre. Défaits en bataille rangée, les confédérés perdirent dix-sept mille hommes, et laissèrent soixante-quinze mille prisonniers, sans compter trois cents chariots de guerre. Les vainqueurs prirent d'assaut Sangala, capitale des Cathéens. Enivré par un torrent de bonheur si rapide, Alexandre résolut d'étendre ses conquêtes jus-

qu'au Gange. La description que les Indiens lui faisoient de ce beau pays, lui inspiroit le désir violent de s'en rendre maître. On le lui représentoit comme riche et fertile, habité par un peuple à la fois guerrier et civilisé, gouverné par une noblesse brillante, qui, soumise elle-même aux lois, défendoit ses priviléges et sa patrie. Mais le conquérant ne trouva pas la même ardeur dans ses troupes, dont la guerre contre Porus, et les pluies qu'elles venoient d'essuyer pendant soixante-dix jours, avoient ralenti le courage. Il paroît qu'Alexandre ignoroit les pluies périodiques de l'Inde pendant une grande partie de la mousson du sud-ouest, ou du moins, dans les mois de juillet, d'août, et une partie de septembre; car il entra dans l'Inde au printemps, lorsque les pluies avoient déjà commencé dans les montagnes; et il passa l'Hydaspe au plus fort de la saison pluvieuse. Ses soldats accablés, découragés, refusèrent de le suivre au-delà du Gange, pour aller attaquer les Gangarides et les Prasiens, deux nations séparées l'une de l'autre, et qui avoient des rois différens. Ces deux grands royaumes, dont les Macédoniens redoutèrent les innombrables éléphans et les chariots de guerre, sont indiqués dans les livres

sanscrits, sous le nom de Pragi, ou Empire d'Orient et de Gangaredessa, ou royaume du Gange. Il est probable toutefois que le vaste projet d'Alexandre auroit reçu son exécution, et auroit été couronné par le succès le plus glorieux, sans l'opposition opiniâtre de ses troupes. Telle étoit du moins l'opinion d'Androcottus, qui, depuis, subjugua les peuples de l'Inde échappés au joug macédonien. Selon le même témoignage, un puissant monarque indien qui régnoit alors entre l'Hyphase et le Gange, étoit tellement haï pour son caractère féroce et pour la bassesse de son origine, qu'il auroit contribué, malgré lui, à favoriser les conquêtes d'Alexandre; mais ce conquérant, n'ayant pu déterminer son armée à l'obéissance, renonça à la gloire d'envahir l'Inde entière, et fit de l'Hyphase la borne de ses exploits. D'ailleurs, les nations indiennes déjà subjuguées avoient repris les armes pour recouvrer leur indépendance; elles furent vaincues de nouveau, il est vrai, mais non pas sans une résistance opiniâtre et honorable. Musicanus, prince indien, s'étoit mis à la tête des insurgés; il fut pris et conduit chargé de fers à Alexandre, qui eut la barbarie de le faire mettre en croix, ainsi que les brachmanes fau-

teurs de l'insurrection. Alexandre étoit irrité de l'aversion que ces sages de l'Inde avoient inspirée aux peuples contre ses projets de domination universelle. Plutarque prétend néanmoins que ce prince révéra les lumières et la probité des brachmanes, lorsqu'il eut été à portée de les apprécier.

Quant à la haine des Indiens contre les envahisseurs macédoniens, elle étoit bien naturelle sans doute; et comment ne pas abhorrer des hommes qui, traînant après eux la dévastation et la mort, se montroient les ennemis du genre humain? Forcé de revenir sur ses pas, tant par la désobéissance de ses troupes, que par la résistance prolongée des vaincus, Alexandre divisa son armée en deux corps: l'un, sous les ordres de Néarque, navigua depuis l'embouchure de l'Indus, le long de la côte de l'Océan, traversa le golfe Persique, et remonta l'Euphrate pour se rendre à Babylone; l'autre, commandé par Alexandre lui-même, revint par terre, mais non sans avoir eu à surmonter les plus grands obstacles.

Malgré la rapidité de ses victoires, à peine fut-il éloigné, que ces princes subjugués par ses armes, rentrèrent dans leurs Etats res-

pectifs : bientôt même l'Inde entière frémit de joie à la nouvelle que le héros macédonien, vainqueur de tous les peuples dont il avoit parcouru le pays, étoit mort à Babylone à la fleur de l'âge. Ses généraux, devenus rois eux-mêmes, se partagèrent le gouvernement des provinces qu'il avoit conquises. Les principales satrapies de l'empire persan et les conquêtes de l'Inde échurent en partage à Séleucus Nicanor; mais Taxile et Porus conservèrent leurs royaumes sous le nom de *satrapies*. Alexandre l'avoit ainsi ordonné, dit-on, car il eût été impolitique et dangereux de déposséder deux princes puissans établis dans des Etats qu'ils tenoient de leurs pères. D'ailleurs, Alexandre, qu'on représente comme le conquérant des Indes, ne soumit guère plus de pays que les Perses n'en avoient possédé, c'est-à-dire les provinces voisines de l'Indus et de la Bactriane. Après sa mort, toute l'Inde secoua le joug macédonien.

Cette grande révolution fut déterminée par un de ces hommes extraordinaires qui semblent nés pour changer la face de leur siècle. Ce grand personnage, indien lui-même, se nommoit Sandrocottus : il étoit d'une naissance obscure; mais il sembloit, selon Justin, que la

divinité l'eût destiné pour le trône : *ad regni potestatem majestate numinis impulsus*. Jeune encore lorsqu'Alexandre fit son invasion dans l'Inde, Sandrocottus vit ce monarque dans son camp ; il l'accompagna dans sa marche glorieuse au-delà de l'Indus, et acquit à la fois l'estime des Macédoniens et de ses compatriotes. Mais soit qu'il eût changé de dispositions à l'égard des vainqueurs, soit qu'il préférât la liberté à l'obéissance, il irrita tellement Alexandre par son opposition, qu'un jour ce prince ordonna de le tuer. Sandrocottus, averti à temps, n'échappe à la mort que par une prompte fuite. Accablé de fatigue par la longueur de sa course, il s'endort dans un lieu écarté : pendant son sommeil, un lion d'une grosseur énorme s'approche de lui, et lèche la sueur qui le couvroit. Sandrocottus se réveille plein d'effroi, et le lion se retire sans lui faire aucun mal ; telle fut l'espèce de prodige qui, selon Justin, persuada à Sandrocottus qu'il étoit appelé à de grandes choses. Sous prétexte de mettre les Indiens hors d'état de briser le joug des étrangers, Sandrocottus ramassa d'abord quelques-uns de ces brigands qui infestent d'ordinaire les pays en proie aux invasions sanglantes : il vit sa troupe grossir

chaque jour ; et, après la mort d'Alexandre, il se trouva à la tête d'une armée considérable. Il marcha aussitôt contre les gouverneurs macédoniens, et par une suite d'actions héroïques, il rendit la liberté aux Indiens ; mais il usurpa bientôt le pouvoir souverain pour lui-même, devint le maître absolu de ce même peuple qu'il avoit délivré du joug étranger, et régna sur les Prasiens et les Gangarides, en deçà et au-delà du Gange, avec une autorité illimitée.

Ce fut cet heureux aventurier que Séleucus Nicanor, devenu maître de l'Orient, se proposa de châtier pour soumettre à son empire les provinces de l'Inde, qu'avoit conquises Alexandre. Il passa l'Indus, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux bords du Gange même, bien au-delà des conquêtes d'Alexandre ; mais apprenant que Sandrocottus, possesseur tranquille des plus belles contrées de l'Inde, l'attendoit pour le combattre à la tête d'une armée formidable, il jugea plus pressant de s'opposer à l'ambition d'Antigone, le plus puissant des capitaines d'Alexandre, que de poursuivre au loin des conquêtes douteuses : il changea de projet à l'égard de Sandrocottus, dont la haute fortune lui inspiroit de l'étonne-

ment ; et il voulut se faire un ami d'un homme capable de si grandes choses. Renonçant à ses prétentions sur l'Inde, il céda à son adversaire, par un traité de paix, quelques provinces sur le fleuve Indus ; pour prix de cette renonciation, l'heureux Sandrocottus reconnut Nicanor comme le seul successeur d'Alexandre en Orient, et lui fit présent de cinq cents éléphans armés en guerre. De son côté Nicanor, dans la vue de cultiver l'amitié d'un prince si puissant, lui envoya comme ambassadeurs Mégasthène et Deimachus, qui trouvèrent le monarque indien campé avec une armée de quatre cent mille hommes. Ce nombre ne paroîtra pas exagéré, Plutarque assurant lui-même qu'Androcottus traversa et conquit toutes les Indes à la tête de six cent mille combattans.

Mégasthène séjourna long-temps à Palibothra, aujourd'hui Patna, et alors la capitale du grand empire que Sandrocottus s'étoit formé sur le Gange. Cette ville, selon Mégasthène, avoit alors dix milles de longueur sur deux de largeur ; elle étoit entourée de murs flanqués de cinq cent soixante-dix tours, et on y entroit par soixante-quatre portes, notions très-vraisemblables, puisque plusieurs

villes modernes de l'Inde offrent une circonférence plus grande encore.

Cet ambassadeur de Séleucus recueillit à Palibothra des détails étendus et intéressans sur l'histoire naturelle, civile et morale de l'intérieur de l'Inde. Déjà quelques généraux ou capitaines d'Alexandre, tels qu'Aristobule, Onésicrite et Néarque, avoient pris note des choses remarquables qui, pendant l'expédition du héros macédonien, avoient frappé leurs regards. Ces relations devinrent la source d'une nouvelle géographie de l'Inde. A la vérité, quelques-uns de ces ambassadeurs grecs, selon le sentiment de Pline, cherchèrent plus à étonner qu'à dire exactement la vérité; mais on les lut avec une avidité excessive.

L'ambassadeur Megasthène répandit plus de jour encore sur les contrées reculées de l'Inde. Il résida plusieurs années à Palibothra, et, à son retour, il publia la relation de son voyage. Ainsi que Deimachus, il avoit tracé une description de l'Inde; mais ni l'une ni l'autre n'existent plus, et ne sont plus guère connues que par la censure amère et injuste qu'en a faite Strabon, qui traite ces deux écrivains d'imposteurs, et les accuse d'avoir donné à l'Inde une étendue excessive. Cette

opinion, qui a long-temps prévalu, a été victorieusement combattue par l'un de nos plus savans géographes (1), lequel a démontré jusqu'à l'évidence que Mégasthène et Deimachus s'étoient procuré sur l'Inde des renseignemens fort exacts, et que les erreurs qu'on leur impute proviennent de ce qu'on n'avoit pas connoissance des divers modules de stade dont ils s'étoient servis pour exprimer la dimension de l'Inde. Ces deux envoyés de Séleucus considéroient cette partie de l'Asie comme un vaste triangle, dont le côté septentrional s'étendoit depuis les frontières de la Bactriane jusqu'aux bouches du Gange, et les deux autres côtés depuis chacun de ces deux points géographiques jusqu'au promontoire nommé aujourd'hui *Comorin*. Les mesures qu'ils donnoient aux trois côtés de ce triangle péninsulaire, réduites au stade qui a servi de base pour évaluer les marches d'Alexandre, se sont trouvées exactes. Mégasthène ajoutoit à ces données générales des indications astronomiques, d'où l'on peut conclure que les latitudes entre lesquelles l'Inde est comprise ne lui étoient pas inconnues. C'est de lui que les écrivains venus

(1) M. Gosselin.

ensuite ont tiré tout ce qu'ils ont dit sur l'état intérieur de cette vaste contrée. Non seulement ses descriptions géographiques sont exactes, mais les notions qu'il donne sur la richesse et la puissance des Prasiens et des Gangarides s'accordent parfaitement avec ce qu'on avoit rapporté à Alexandre sur ces peuples qui se proposoient de le combattre sur les bords du Gange avec vingt mille hommes de cavalerie, deux cent mille fantassins, deux mille chariots et quatre mille éléphans.

Ces indices certains d'une ancienne puissance formidable dans le cœur de l'Inde, sont fortifiés, en quelque sorte, par ce que nous avons appris depuis sur les grands empires de l'Indostan moderne, avant l'établissement des Mahométans et des Européens dans cette grande partie de l'Asie.

Environ trente ans après l'ambassade de Mégasthène, Patrocles, envoyé dans l'Inde par Antiochus Soter, rapporta une nouvelle description de cette contrée. Il continua d'en considérer l'ensemble sous une forme triangulaire ; mais il attribua aux côtés de ce triangle des mesures différentes en apparence. C'est pour avoir ignoré la diversité des mo-

dules en usage parmi les anciens, et l'identité des mesures, que les géographes des siècles suivans ont alternativement rejeté ou le témoignage de Mégasthène ou celui de Patrocles, selon les hypothèses qu'ils s'étoient faites sur la grandeur de l'Inde.

Ainsi ce fut à l'expédition d'Alexandre que les Grecs durent la connoissance de l'Inde. Selon le récit de Mégasthène, le Gange, que Strabon désigne comme le plus grand fleuve de la terre, recevoit dix-neuf grandes rivières, et partageoit l'Inde en deux parties, qui furent appelées *India intra Gangem* et *India extra Gangem*, ou Inde en deçà et au delà du Gange. Cette division est encore reçue parmi les modernes. L'Inde en deçà du Gange étoit terminée à l'occident par la Paropamise, par l'Arochosie et par la Gédrosie; les monts Immaüs la bornoient au septentrion; elle avoit le Gange à l'orient, et l'Océan au midi.

Suivant Eratosthène et Strabon, l'Inde avoit pour confins l'Océan oriental et la partie méridionale de l'Océan atlantique. On trouvoit à l'occident une vaste région mal peuplée, à cause de la stérilité du sol, et occupée par différentes nations barbares. Mais les connoissances de Strabon sur l'Inde se bornent, de

son propre aveu, aux contrées situées à l'ouest de l'Hydaspe et de l'Indus, contrées décrites par Onésicrite et Aristobule. Strabon avoit puisé aussi dans la relation de l'ambassadeur Mégasthène quelques idées générales sur le pays qu'arrose le Gange, et sur la grande ville de Palibothra.

Nous voyons, par le périple d'Arrien, que les anciens connoissoient parfaitement toute la côte du Malabar jusqu'à Ceylan. La côte de Coromandel leur étoit moins connue, parce qu'elle étoit moins fréquentée. Ce littoral de l'Inde paroît avoir été l'asile des nations indiennes, jalouses de conserver leur première indépendance.

Les notions politiques et morales des anciens sur les institutions, les lois et les usages des peuples de l'Inde, étoient plus avancées que leurs connoissances géographiques sur cette contrée si long-temps inconnue. La division de la population par castes avoit singulièrement frappé les Grecs; mais en prenant des subdivisions pour des castes principales, ils en comptèrent sept au lieu de quatre. La première étoit celle des braemines ou brachmanes, dans laquelle ils confondirent mal à propos ces sages de l'Inde avec les faquirs dont le

séjour habituel sous le vaste ombrage des arbres banians, la nudité mystiquement obscène et les tortures volontaires remplirent les Macédoniens d'étonnement et de pitié. Les cultivateurs ou fermiers formoient, avec les pasteurs et les chasseurs, la nombreuse caste de *Vaisya*, d'où sont sortis depuis les négocians. Alors, comme aujourd'hui, les cultivateurs de l'Inde payoient un quart des produits de leurs champs; mais ils étoient dispensés du service militaire. Les artisans et ouvriers de toute espèce appartenoient à la caste des *Soudres;* ils fabriquoient les armes, bâtissoient les temples et les villes, ouvroient et réparoient les routes, construisoient les vaisseaux; se livroient à tous les travaux manuels et à l'exercice de tous les arts mécaniques. Les *Tchatries*, qui formoient la caste des guerriers ou gens de guerre, avoient en temps de paix un séjour et des revenus fixes.

Quant aux deux dernières classes dans lesquelles les anciens plaçoient les inspecteurs ou conseillers des rois, elles n'étoient évidemment que des divisions arbitraires. L'esclavage introduit depuis par les Indo-Scythes n'étoit pas connu parmi les vrais Indiens, et rien n'indiquoit même la déplorable existence des

Paria, dont les modernes ont fait mal à propos une caste à part.

Mais dans l'antiquité même, les rois de l'Inde se montrèrent déjà revêtus d'un pouvoir despotique, entouré d'un grand appareil, d'une nombreuse suite de courtisans et de belles femmes pour l'ornement de leur sérail. Cependant, les institutions civiles et politiques étoient ou devoient être l'ouvrage des seuls brachmanes; non seulement ces sages étoient les prêtres des Indiens, mais encore les principaux conseillers de leurs rois, selon Diodore et Strabon; de sorte qu'ils servoient l'Etat dans les affaires civiles aussi bien que dans la religion, comme les mages parmi les Perses. Ils différoient de la secte des gymnosophistes, autres philosophes de l'Inde, parce qu'ils formoient la première caste, et que dans le mélange des castes ils étoient restés sans mésalliance, parce que le culte leur étoit confié, et que dans l'origine de la législation de Brahma, c'étoient les brachmanes qui gouvernoient, tant par l'opinion que parce que le pouvoir théocratique et civil leur étoit déféré, au lieu que les gymnosophistes pouvoient appartenir à toutes les tribus indiennes indistinctement. Arrien, Apulée, Clément d'Alexan-

drie et Plutarque, diffèrent aussi sur plusieurs points relativement à ces sages de l'Inde ; mais ils s'accordent tous à rendre hommage à leur sobriété, à leur respect pour les lois, à la sagesse de leurs principes, et à leur mépris pour ce que le reste des hommes regarde comme de grands biens et de grands maux. On voit qu'ils étoient vénérés dans l'antiquité, et proposés pour modèles aux sages de tous les autres peuples. Thalès leur trouva des connoissances astronomiques inconnues aux Grecs. Pythagore étudia leurs usages, leur doctrine, et reçut d'eux son système de la métempsycose.

Quelle qu'ait été l'idolâtrie primitive des Indiens, soit que les prêtres d'Egypte aient introduit dans cette vaste région le culte d'Isis et d'Osiris, et les représentations hiéroglyphiques, soit, ce qui est probable, que les Egyptiens, les Grecs et les Romains, aient emprunté à des brachmanes leur mythologie, leur cosmogonie, et même leurs idoles et leurs cérémonies religieuses, encore qu'ils les aient mutilées et défigurées, il est certain toutefois que les sages de l'Inde s'accordoient avec les philosophes de la Grèce dans leur sentiment sur la création et sur la dissolution du monde,

sur la situation de la terre, sur la nature des étoiles et des cieux, sur l'influence de l'Être-Suprême dans le gouvernement de l'Univers, sur sa présence dans toutes les parties de l'espace, sur l'immortalité de l'âme, et enfin sur un état futur de peines et de récompenses. Mais les successeurs des premiers brachmanes, en adoptant la doctrine de la métempsycose et d'autres rêveries singulières, ont altéré la pureté de leurs principes, et se sont écartés du chemin de la vérité. Le peuple de l'Inde étoit, d'ailleurs, superstitieux, et croyoit à la nécromancie.

Passons maintenant à son caractère et à ses mœurs, selon que les anciens nous les ont fait connoître. Un teint basané ou cuivré, une belle taille, une gravité silencieuse et polie, tels étoient les traits caractéristiques des nations indiennes, chez qui les coutumes étoient aussi respectées que les lois mêmes. Selon Arrien, les Indiens avoient la taille élancée; ils se nourrissoient de végétaux; ils étoient divisés en sectes et en classes; la même profession se perpétuoit dans les familles; ils se marioient à sept ans; mais le mariage étoit prohibé entre les différentes classes. Les hommes portoient des pendans d'oreilles et

des souliers bigarrés ; des voiles leur couvroient la tête et les épaules ; les personnes distinguées avoient le privilége de faire porter des parasols sur leur tête. Ils avoient des manufactures d'étoffes de coton d'une blancheur extraordinaire. Ils se servoient de maisons de bois, placées sur les bords des grandes rivières, mobiles à volonté, et susceptibles d'être enlevées quand la rivière changeoit de cours. Les dévots s'asseyoient à l'ombre du buor ou banian.

Ajoutons d'autres traits pour compléter ce tableau. L'Indien se couvroit la tête d'un turban de mousseline ; il chargeoit ses oreilles et son nez de boucles d'or. Souvent même il teignoit sa barbe de couleur noire, usage qui subsiste encore, et qu'on regarde comme une recherche. Il laissoit descendre jusqu'à mi-jambe ses longs vêtemens de coton, enrichis d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les sciences étoient dévolues aux brachmanes, et les personnes distinguées seulement savoient écrire ; mais les caractères de l'écriture indienne n'étoient tracés que sur des feuilles de palmiers, et n'offroient par conséquent qu'une foible garantie aux traditions et aux antiquités incertaines de l'Inde.

La danse, la musique, et un long repos à l'ombre d'un vaste parasol, charmoient les loisirs de ce peuple généralement doux et efféminé. Se baigner et se faire masser le corps étoient pour les Indiens une jouissance nécessaire et un préservatif pour la santé. Le riz étoit leur nourriture ordinaire. Les chasseurs seuls mangeoient la chair des animaux.

Quelles que fussent leurs guerres, ils se faisoient un devoir sacré de respecter tout ce qui appartenoit aux cultivateurs, qu'ils regardoient comme les bienfaiteurs du pays. C'étoit aussi un crime capital de priver un artisan de l'usage de la main ou de l'œil. Un Indien convaincu d'avoir rendu un faux témoignage, étoit puni avec la dernière sévérité. On toléroit la polygamie par une loi expresse, et dans plusieurs cantons de l'Inde les femmes étoient déjà dans l'usage de s'immoler volontairement sur le tombeau de leurs époux. Celles qui refusoient de se soumettre à cette coutume barbare, étoient à jamais déshonorées.

En général, les Indiens se montroient pleins d'égards et de bienveillance pour les étrangers ; ils entretenoient avec soin les grandes routes, et érigeoient, de dix stades en dix stades, des espèces de colonnes qui indi-

quoient aux voyageurs les grands chemins et les distances des principales villes entre elles. Les peuples étoient industrieux et capables d'atteindre la perfection des arts mécaniques. Ils faisoient, selon Arrien, un commerce considérable avec les Arabes et d'autres nations. Strabon rapporte, comme un ouï-dire, que l'Inde fournissoit une partie des aromates qu'envoyoit chaque année l'Arabie-Heureuse aux peuples de l'empire romain; mais ni les montagnes qui recèlent les diamans, ni la côte qui donne les perles, n'étoient connues des anciens.

On retrouve cependant, avec une exactitude comparable à celle des modernes, le retour périodique des pluies, le système d'irrigation, la chasse aux éléphans, et les ravages du tigre dans les descriptions d'Arrien et de Strabon.

Telles sont, à peu près, les connoissances positives que les anciens recueillirent sur l'Inde à la suite de l'irruption d'Alexandre-le-Grand.

CHAPITRE VII.

Obscurité de l'histoire de l'Inde pendant tout le temps de la puissance romaine. — Ambassade d'un monarque indien à l'empereur Auguste. — Le commerce ouvre l'Inde aux Phéniciens, aux Grecs et aux Romains. — Tableau de l'Inde ancienne d'après Pline et Ptolémée, et Marin de Tyr.

L'Inde, après l'ambassade de Mégasthène, sembla se dérober de nouveau à la curiosité et aux regards des Grecs; ils ont même ignoré la durée de la puissance de Sandrocottus, et les principaux événemens de son règne. On peut inférer d'un passage d'Arrien, que Séleucus Nicanor ne céda point à Sandrocottus tout ce qu'Alexandre avoit conquis dans l'Inde, et que les Grecs se maintinrent encore après le partage de l'empire macédonien, non-seu-

lement dans la Bactriane, mais encore dans la province de Barygaze.

Cependant, depuis le règne de Sandrocottus, jusqu'au siècle d'Auguste, il n'est presque plus fait mention de l'Inde dans les auteurs grecs et latins. On sait vaguement qu'il y eut dans cette vaste péninsule diverses révolutions; qu'Arsace, roi des Parthes, y pénétra et devint possesseur tranquille de tous les pays où Porus avoit régné; que les Bactriens, après avoir secoué le joug des Séleucides, firent plus de conquêtes dans l'Inde qu'Alexandre lui-même. Ce fut Ménandre, leur quatrième roi, qui porta ses armes victorieuses au-delà du mont Immaüs. Eucratides, l'un des successeurs de Ménandre, s'empara, dit-on, de mille villes dans l'Inde.

Tant que Rome demeura libre, il n'y eut aucune relation entre les Indiens et les Romains. A peine le nom de Rome étoit-il connu dans l'Inde; mais Rome s'étant élevée au plus haut point de sa puissance sous l'empire d'Auguste, le nom de cet empereur parvint chez les peuples les plus éloignés, et même chez les Indiens, dont il reçut des témoignages de déférence et de respect. Des a mbassadeurs vinrent le complimenter au nom d'un prince

nommé Porus, suivant Orose ; ils trouvèrent Auguste en Espagne. Porus, quelques années après, dépêcha d'autres ambassadeurs à l'heureux possesseur de l'empire romain ; ils rencontrèrent l'empereur à Samos, et lui remirent, au nom du monarque indien, une lettre écrite en grec sur du parchemin, dans laquelle Porus, se disant souverain de six cents rois, recherchoit avec empressement l'amitié de César. Sans doute ces six cents rois n'étoient que des rajahas, ou petits princes de l'Inde, qui gouvernoient sous Porus. Huit Indiens, parfumés de pommades aromatiques, composoient l'ambassade ; ils présentèrent les présens que Porus envoyoit à Auguste, parmi lesquels on remarquoit plusieurs vipères d'une énorme grosseur, un serpent long de quinze pieds, une tortue de cinq pieds de long, une perdrix plus grosse qu'un vautour, et plusieurs tigres. Ces derniers animaux, si féroces et si communs dans l'Inde, furent les premiers qu'on vit en Grèce et à Rome.

Les ambassadeurs avoient amené avec eux le gymnosophiste Zarmanochagas, qui suivit Auguste à Athènes, et s'y brûla par ostentation, en présence de ce prince, comme avoit fait autrefois Calanus en présence d'Alexandre.

x A silly fable

Zarmanochagas s'ôta la vie, dit-on, au plus haut point de sa prospérité, pour s'épargner la triste comparaison de sa situation présente avec la destinée malheureuse dont il se croyoit menacé. Il s'approcha du bûcher avec un air de joie, et s'y précipita avec sérénité. Sur son tombeau, l'on grava l'inscription suivante:

« Ici reposent les cendres de Zarmanochagas, » l'Indien de Bargose, qui se donna la mort, » conformément à l'usage de son pays. »

Le bruit des victoires de Trajan sur les Daces parvint aussi jusqu'aux régions les plus lointaines, et il vint à Trajan des ambassadeurs indiens, pour le féliciter sur l'éclat de ses triomphes. Ce prince, voyant partir de la côte d'Arabie un vaisseau pour l'Inde, témoigna le désir, suivant Dion, d'être assez jeune pour étendre ses conquêtes jusqu'à cette région, que n'avoit pu subjuguer Alexandre. Eutrope dit même qu'il fit équiper une flotte dans la mer Rouge, pour entreprendre une expédition dans l'Inde; mais ce fait est douteux.

Les Romains se vantoient d'avoir assujéti l'Inde par le même principe d'orgueil qui les portoit à s'honorer de la conquête imaginaire de l'Arabie. A la vérité, le commerce leur

avoit ouvert cette contrée. Depuis long-temps l'esprit de négoce, bien plus que les conquêtes d'Alexandre, avoit établi des relations suivies avec les Indes.

Six siècles avant les guerres médiques, les Tyriens avoient reçu des Egyptiens la connoissance du riche commerce de l'Inde, et fréquentoient, conjointement avec les navigateurs de l'Egypte, les routes de la mer Rouge. Ainsi, l'on voit clairement que l'Egypte a ouvert la première des communications avec l'Inde. Des connoissances communes en astronomie, des institutions religieuses et morales semblables, supposent entre ces deux peuples des relations aussi anciennes qu'intimes. Mais ce furent les Egyptiens qui visitèrent l'Inde, et non pas les Indiens qui visitèrent l'Egypte. La nature des choses, les faits et les traditions mêmes, attestent que jamais l'Inde n'eut besoin des autres nations, et que toujours les autres nations eurent besoin de l'Inde.

Lorsque les navigateurs phéniciens pénétrèrent jusqu'aux rivages de la mer Erythréenne, ou mer Rouge, ils trouvèrent les Arabes sabéens en possession de trafiquer avec l'Inde; c'est de ces Arabes même qu'ils

tirèrent les marchandises qui, pendant plusieurs siècles, enrichirent Tyr et Sidon. Ce commerce opulent fut, pour les Phéniciens, et ensuite pour les Grecs, les Egyptiens et les Romains, ce que le commerce de l'Amérique a été depuis pour l'Europe. Selon le témoignage de Pline et de Ptolémée, les villes de Tyndis, Muziris, Barace ou Bécare, situées sur la côte occidentale de l'Inde, étoient les entrepôts du commerce qui suivoit les deux routes de la mer Rouge du golfe Persique. C'étoit à Barace que se transportoit le poivre de Cottonara et de Melcynda ou Nelcynda, situés probablement sur la côte, entre Goa et Tallichery. Avant d'arriver à ces mouillages, les navigateurs avoient à redouter des pirates qui occupoient un port plus septentrional, appelé *Nitria*, par Pline, port qu'on reconnoît aujourd'hui sous le nom de Newtia, au nord de Goa. On reconnoît aussi la Cottonara de Pline, renommée pour son poivre dans le pays de Canara, qui produit encore le meilleur poivre de cette côte. Le port actuel de Barcelore offre peut-être quelques vestiges de l'ancienne Barace. Au nord de Barace, et à des distances égales de cinq cents stades chacune, étoient Muziris et Tyndis, position qui convient aux

places actuelles de Goa et de Meerzow, qui rappelle Muziris. C'étoit en descendant vers le nord qu'on arrivoit à Nelcynda, induction qui pourroit faire soupçonner qu'on retrouve Nelcynda dans Nelisuram d'aujourd'hui.

Maîtres de l'Egypte, les Ptolémées ouvrirent, par les ports de Myosormos et de Bérénice, sur le golfe arabique, un commerce immédiat d'échange avec les côtes occidentales de l'Inde, et même avec Taprobane, aujourd'hui Ceylan.

Ptolémée Philadelphe envoya dans les Indes des géographes chargés d'explorer et de décrire le pays; mais la nature des vents périodiques n'étant pas connue encore, la navigation de l'Inde resta imparfaite. Les flottes de l'Egypte n'arrivèrent que jusqu'aux bouches de l'Indus, en longeant les côtes. Patala, vers l'embouchure de ce fleuve, recevoit, par la navigation intérieure, les toiles fines dont la fabrication est très-ancienne dans l'Inde. Des spéculateurs grecs et égyptiens venoient chercher ces marchandises, ainsi que l'encens et la myrrhe de l'Arabie méridionale, objets transportés dans l'origine, par les Gorrhéens, d'abord à Babylone, puis à Palmyre, en Syrie, et alors à Alexandrie et à Rome.

Quant aux Indiens, le fer leur manquoit pour la construction des navires; ils étoient faits sans art, et ressembloient aux barques des Ethiopiens, propres uniquement au cabotage: ce qui doit faire rejeter toute idée de navigation lointaine entreprise par les peuples de l'Inde. D'ailleurs, les lois de Menou opposoient des obstacles à la navigation en haute mer, en ce qu'elles défendoient l'usage des viandes, et tout ce qui auroit pu se conserver pendant une longue traversée. Ces lois défendoient aussi aux Indiens de passer l'Indus; et tout Indien qui transgressoit volontairement cette disposition, étoit considéré comme parjure. Ainsi, sous tous les rapports, la navigation de cette grande peninsule étoit dans un état d'imperfection et de langueur qui ne permettoit pas au commerce de prendre un grand essor. Les caravanes y suppléèrent; elles se rendoient du nord de la Perse, par la Bucharie, dans l'Inde septentrionale; souvent même, les marchands descendoient le Gange, et pénétroient jusqu'à Palibothra, tandis que d'autres tournoient les monts Immaüs ou Belour, et se rendoient dans la Scrique, ou petite Bucharie actuelle.

Mais les souverains d'Alexandrie, qui cher-

choient à s'emparer du commerce de l'Inde, facilitèrent de tout leur pouvoir les progrès de la navigation. On vit des vaisseaux, partis du golfe arabique, se rendre, en longeant toutes les côtes, jusqu'à celles du Malabar actuel, et même un petit nombre parvenir jusqu'aux bouches du Gange.

Bientôt les navigateurs s'aperçurent que des vents réguliers et durables règnoient sur ces mers, et qu'ils formoient ce que nous avons appelé les *moussons*. Un pilote, nommé *Hipalus*, osa, le premier, s'écarter des côtes de l'Arabie; et, s'abandonnant aux vents annuels, il fut porté en pleine mer, et aborda sur les côtes de l'Inde, comme il l'avoit prévu.

Ses contemporains reconnoissans, donnerent le nom d'Hipalus à l'aire de vent qui l'avoit conduit, c'est notre mousson du sud-ouest qui règle invariablement la navigation de l'Inde lorsqu'on y arrive par l'occident. L'exacte périodicité de ces vents trace la marche des navigateurs, et la direction de la mousson du nord-est, qui souffle pendant les six autres mois de l'année, les ramène des côtes orientales de l'Inde à l'entrée du golfe arabique.

De tous les itinéraires de l'Inde qui furent

publiés sous les Ptolémées, il ne nous reste que le périple de la *mer Erythrée*. Les mesures qu'il renferme sont de la plus grande exactitude pour les côtes du golfe arabique, de l'Afrique orientale et du midi de l'Arabie; il est reconnu aussi que toutes les particularités qu'offroient les côtes de l'Inde y sont marquées avec une égale exactitude, ainsi que les ports, les anses, les promontoires, les villes; mais cette précision géographique de l'auteur du périple ne se soutient pas lorsqu'il s'approche du Gange, et il est tout-à-fait en défaut au-delà de ce fleuve, sorte de limite que les navigateurs d'Alexandrie ne dépassoient guère.

Cependant, lorsqu'Hipalus eut procuré la connoissance des vents réguliers qui fixent invariablement la navigation de l'Inde, alors tout le système de navigation et de commerce changea de face. Les marins, devenus plus hardis, traversèrent rapidement les mers arabiques, abordèrent sur les côtes occidentales de l'Inde, et revinrent à l'aide des moussons contraires. Ce fut sous l'empire d'Auguste que la navigation de l'Inde prit ce grand accroissement. Une flotte marchande partoit régulièrement de la côte d'Egypte, et faisoit voile vers l'Inde, par le golfe d'Arabie. Les Romains

s'adonnèrent avec ardeur à ce commerce lucratif, dont Pline a décrit exactement la route.

Ce docte et laborieux écrivain nous a laissé une description de l'Inde, d'après les mémoires et les écrits des Grecs ; mais, comme elle est postérieure de plusieurs siècles à l'invasion d'Alexandre, on sent combien il a dû avoir de nouvelles lumières sur cette grande péninsule, ouverte alors au commerce.

Pline nomme une infinité de nations qui s'étendoient depuis les sources de l'Indus jusqu'au cap Comorin et à Ceylan. Mais, soit que tant de révolutions successives aient occasionné des changemens dans la position géographique des peuples de l'Inde, soit que leurs noms aient été corrompus ou altérés, il est assez difficile aujourd'hui de les reconnoître, et de fixer exactement leur position respective.

La partie de l'Inde arrosée par l'Indus, et voisine de la Perse et de la Bactriane, a été plus exposée qu'aucune autre aux invasions étrangères; et, par cette raison même, au déplacement et à la destruction des peuples.

Les émigrations ont été fréquentes, surtout au nord de l'Inde, si exposé à être envahi.

Aussi est-il presque impossible de concilier les témoignages des anciens géographes qui ont traité de l'Inde, et, par exemple, de faire marcher ensemble Pline et Ptolémée. En s'appuyant sur le cours des fleuves, on peut parvenir à reconnoître les principales chaînes de montagnes de cette vaste contrée, et leurs rameaux, dont parle Ptolémée; on voit même que ce géographe s'en étoit formé une idée assez exacte.

Si l'on examine les côtes de l'Inde telles qu'elles étoient représentées par Ptolémée et par Marin de Tyr, d'abord depuis l'Indus jusqu'au promontoire Cory (cap Comorin), situé vis-à-vis de la Taprobane, ensuite depuis ce promontoire jusqu'aux régions au-delà du Gange, la Chersonèse d'or et le Catigara, on trouve, il est vrai, que la figure que ces géographes donnèrent à l'Inde dans leurs cartes, est d'une irrégularité bizarre; mais, en même temps, on reconnoît que la distance des ports, des fleuves et des caps y est fixée avec une précision qu'on n'avoit pas soupçonnée d'abord. Trompés par des renseignemens incertains, Marin de Tyr et Ptolémée ont mis deux fois l'une au bout de l'autre les côtes actuelles du Coromandel, en les prolongeant jusqu'au

Gange, et en faisant disparoître de leurs cartes les rivages des Circars, de l'Orixa, et d'une portion du Bengale. On sait du reste que le texte de Ptolémée n'est pas parvenu sans altération jusqu'à nous. Les Grecs d'un âge postérieur y ajoutèrent les découvertes faites de leurs temps au-delà du Catigara, où Ptolémée s'étoit arrêté, et, par une méprise singulière, ils placèrent en deçà de ce point les nouvelles contrées qui devoient être au-delà.

On est forcé de reconnoître, en dernière analyse, que les mesures établies par les anciens dans leurs modules primitifs, comparées aux mesures des modernes, se rapprochent toujours assez pour offrir des résultats identiques.

Mais c'est à Pline qu'il faut recourir pour la connoissance de l'ancienne géographie historique de l'Inde. De tous temps la partie septentrionale paroît avoir été soumise à des rois, et avoir formé un ou plusieurs royaume. Il y avoit aussi dans l'Inde, selon le témoignage de Pline, des nations libres et indépendantes qui n'avoient point de rois. Elles étoient situées entre la partie septentrionale, et ce qu'on nomme la *presqu'île*, et s'étendoient bien avant vers l'ouest. Ces nations, au nombre

de sept, vivoient dans des pays montagneux, dans des vallées fertiles, où elles avoient des villes et des établissemens. Voisines des montagnes qui bordent la mer, elles devoient être placées sur la côte qui est à l'est de l'Indus, vers le Guzarate, et s'étendre au loin à l'orient dans les terres.

Il est remarquable que, dès le temps de Pline, il y ait eu, de l'est à l'ouest, dans cette partie de l'Inde, des peuples libres, et que les mêmes cantons dans toute leur étendue, soient encore habités à présent par des peuples du même caractère politique, et qui semblent former une barrière entre la presqu'île et l'Inde septentrionale.

La contrée que nous nommons aujourd'hui le Guzarate, étoit le rendez-vous des navigateurs, des marchands et des étrangers, le débouché et l'entrepôt du commerce de l'Inde, tant du nord que du midi. Pline, dont nous suivons la description, place dans le Guzarate même et dans le Concam, deux rois, dont l'un devenu très-puissant, se rendit maître d'une grande étendue de pays, et fut désigné depuis par les auteurs arabes sous le titre de *Balhara*. Nous voyons que cet empire existoit du temps de Ptolémée. Remarquons aussi que la langue

des peuples qui habitent le Guzarate, et qu'on appelle *sanscrit*, est devenue la langue savante et religieuse des Indiens, celle dans laquelle sont écrits leurs vedams; elle doit probablement cet avantage au grand nombre d'étrangers phéniciens, perses, grecs, romains, égyptiens qui, par la multiplicité des relations commerciales sur cette côte, ont contribué à répandre l'instruction et les sciences parmi les habitans.

Au-dessous de l'empire de Balhara, c'est-à-dire vers le Décan, qui commence à la source du Kichena au seizième degré de latitude, et s'étend jusqu'à son embouchure, en partageant ainsi la presqu'île, Pline indique la nation des *Pandotæ*, très-puissante alors, qui habitoit trois cents villes, et pouvoit rassembler une armée de cent cinquante mille hommes. Cette nation s'étendoit jusqu'au cap Comorin, et formoit le royaume que Pline appelle *Pandionis regio*. C'est l'antique dynastie des Pandi ou Pandawan, qui, selon les annales de l'Inde, a régné pendant trois cent soixante-deux générations sur le royaume de Maduré, nommé en sanscrit *Pandi-Mandalom*, ce que les anciens ont traduit par *regio Pandionis*.

Pline assure que cette nation étoit gouvernée

par des femmes; quelques modernes ont cru même que ce genre de gouvernement existoit encore dans plusieurs cantons de l'Inde; mais c'est une erreur : quelques femmes ont régné en effet et règnent encore dans quelques cantons de l'Inde, tels que le Maduré et le Cananor; mais ce n'est qu'à la mort de leur mari ou de leur frère régnant, et auxquels l'usage les appelle à succéder : ainsi, Pline et les modernes, qui ont cherché à fortifier son assertion, ont pris un événement ou un usage pour une loi fondamentale; ainsi toute cette côte occidentale étoit occupée principalement par deux grands empires, celui qui a été connu depuis sous le nom de *Balhara*, et celui des *Pandoœ* : il reste encore des vestiges de leur ancienne puissance.

La côte orientale, ou de Coromandel, n'offrant point, comme la côte de Malabar, une suite de ports et d'entrepôts de commerce, étoit moins connue des anciens. Ce ne fut que vers le neuvième et le dixième siècle que les Arabes, comme on le verra bientôt, en donnèrent une idée générale.

La description que Pline nous a laissée des contrées voisines du Gange, quoiqu'imparfaite, indique pourtant l'état de cette partie de l'Inde

dans les temps anciens. La première nation qu'il désigne est celle des *Gangaridæ Calingæ*, dont le pays portoit aussi le nom de *Partalis*. Selon Pline, le roi de cette puissante nation pouvoit armer soixante-dix mille hommes et sept cents éléphans : il étoit regardé comme un des princes les plus considérables de l'Inde. Ses sujets étoient dans un état de civilisation remarquable : les uns s'occupoient exclusivement de l'agriculture ; d'autres se livroient au commerce ; les plus riches rendoient la justice, et secondoient le prince dans le gouvernement de ses Etats ; quelques-uns s'adonnoient spécialement à la philosophie et aux affaires de la religion, offrant l'exemple assez souvent de se brûler eux-mêmes sur un bûcher en grand appareil ; enfin une classe particulière n'étoit occupée que de la chasse des éléphans et à dompter ces animaux redoutables. Les Indiens de cette classe étoient à demi-barbares ; ils menoient une vie très-dure et très-laborieuse. Tel est le récit de Pline. D'Anville place ces *Gangaridæ Calingæ* vers cette partie de l'Inde qui porte le nom de *Calingæ Patnam* ; mais d'autres savans croient qu'il faut les rapprocher davantage du vrai Gange. Les *Calingæ* n'étoient peut-être, selon la conjecture d'un

savant moderne (1), qu'un peuple soumis aux *Gangaridæ*, plus voisin du Gange : Ptolémée semble fortifier cette opinion ; car, en parlant des peuples qui sont aux embouchures du Gange, il les appelle simplement *Gangaridæ*.

Enfin, selon Pline, la nation la plus puissante et la plus illustre de toute la péninsule de l'Inde, se nommoit *Prasii*, dont la capitale étoit Palibothra, que nous avons déjà eu occasion de faire connoître en parlant de l'ambassade de Mégasthène. Plusieurs auteurs ont donné à cette nation et cette contrée le nom de *Palibothres*. Le roi de ce peuple puissant pouvoit armer six cent mille hommes, trente mille chevaux, et neuf mille éléphans. La position de ce grand empire est assez marquée par le voisinage du Gange et du fleuve Jomanès ou Jemnah, qui le traversoit dans presque toute sa longueur : il existoit encore du temps des Arabes qui l'ont nommé Bouroush ou Barouh, vers le neuvième et le dixième siècle ; mais il s'est évanoui depuis, et nous ignorons l'histoire de sa chûte.

Les peuples de cette partie de l'Inde parlent à présent une langue différente de celles qui

(1) M. de Guignes.

sont en usage dans les autres parties de la péninsule : c'est le bengali, dont l'écriture et les lettres ont une forme particulière ; ainsi toute cette vaste étendue de pays qu'on nomme l'Inde, a été habitée de tous temps par différentes nations, qui avoient chacune leur langue, et qui ont formé différens empires. ×

× But Bengal is 1000 miles east of Baroche! a huge mistake

CHAPITRE VIII.

Principales révolutions de l'Inde pendant la décadence et la chute de l'empire romain. — Invasion des Scythes et formation de l'*Indo-Scythie*. — Relations des Indiens avec les Chinois. — Invasion des Arabes ou Musulmans. — Fondation de l'empire des Gaznevides dans l'Inde septentrionale. — Règne des Gaurides à Delhy. — Apparition de Gengis-Kan. — Il menace l'Inde et en montre le chemin aux Tartares ou Scythes modernes. — Irruption de Tamerlan jusqu'au Gange. — Etat de l'Inde vers le dixième siècle, d'après les connoissances géographiques des Arabes.

L'ÈRE moderne a été, dans l'Inde, encore plus féconde en invasions, en révolutions politiques, en catastrophes, en changemens d'empires, que les temps anciens que nous venons de parcourir; elle offre, d'ailleurs, une suite d'événemens moins enveloppés de ténèbres, et appuyés sur des relations qui reposent elles-mêmes sur des fondemens historiques.

Déjà les Parthes et les Scythes venoient de consommer, dans le nord de l'Inde, une révolution importante. Sortis par les portes du Caucase et par le Derbant, ils avoient d'abord ravagé le royaume établi dans la Bactriane par les Grecs, successeurs d'Alexandre ; ils avoient ensuite envahi toute l'Inde septentrionale, et fait disparoître deux monarchies indiennes, qui florissoient sur les bords de l'Indus. Dès lors, cette grande contrée, tant à l'orient qu'à l'occident du fleuve, fut appelée *Indo-Scythie ;* c'est ainsi que Ptolémée la désigne. Elle s'étendoit fort avant dans l'est. Les Scythes qui s'en étoient emparés, s'y établirent, et y formèrent un puissant empire ; mais, sans y porter de lois, ils adoptèrent insensiblement les lois et la religion des Indiens, avec lesquels, dans la suite des siècles, ils ont été confondus. On en retrouve qui, sous le nom de *Gètes*, vivent dans les plaines. Cette révolution dans le nord de l'Inde remonte à environ deux siècles avant l'ère chrétienne, époque où les Scythes quittèrent le voisinage de la Chine. Elle occasionna aussi dans l'Inde la dispersion de beaucoup de Grecs de la Bactriane, qui fuyoient le joug des hommes du Nord.

Plus tard, la même cause détermina sans

doute la fameuse émigration du prince indien Salvagena, qui, suivant quelques auteurs, régnoit sur le pays de Bisnagar. Forcé probablement par les Scythes de se réfugier dans des contrées plus méridionales, il y établit un nouvel empire, dont la formation sert encore d'ère ou d'époque à une partie de l'Inde. Peut-être aussi est-ce là le puissant empire de Mehraje, qui existoit encore au neuvième et au dixième siècle.

On trouve dans les annales de l'empire chinois qu'un prince des Scythes, nommé Kitolo, fit de grandes conquêtes dans l'Inde, vers la fin du sixième siècle, et qu'il soumit plusieurs royaumes. Peut-être est-ce aux progrès de ce conquérant qu'il faut rapporter l'ère du Bengale.

C'est pendant que les Scythes régnoient dans le nord de l'Inde, que les Chinois vinrent en foule dans cette péninsule, pour visiter les pagodes indiennes, et pour s'instruire de la religion de Boudha, qui remonte à une haute antiquité : car, il est à croire que les Germanes de Strabon ne sont autre chose que les schamans ou prêtres de la secte de Boudha dont le dogme s'introduisit à la Chine après l'irruption des Scythes. Tout en s'occupant de péle-

rinages, les deux nations, indienne et chinoise, faisoient entre elles un grand commerce.

Les institutions religieuses, civiles et politiques devoient rapprocher nécessairement ces deux peuples, dont le goût et l'aptitude pour le commerce étoient d'ailleurs les mêmes. On retrouve encore, sur la côte de Coromandel, des traces de l'ancienne communication des Chinois avec les Indiens. Naour, situé au sud de Negapatnam, dans le royaume de Tanjaour, fut autrefois un comptoir chinois; et ce peuple marchand y éleva aussi une pagode, d'après les règles de sa propre architecture. Ce monument est encore intact. Dix à douze jonques chinoises venoient annuellement sur la côte de Coromandel, chargées de diverses espèces de marchandises et des produits de l'industrie chinoise; elles remportoient à la Chine du salpêtre du Bengale, de la soie, de la gomme laque, du borax, des mousselines fines, des bois précieux et de l'indigo. La crainte qu'inspiroient aux Chinois la navigation du Gange et les pirates de la côte occidentale, les empêcha de s'éloigner du Coromandel, où ils s'approvisionnoient également d'épiceries fines et d'autres produits du Malabar, commerce dont la balance étoit profitable à l'Indostan.

Vers l'an 648, les Chinois portèrent la guerre dans les contrées voisines du Gange. L'Inde étoit alors remplie de troubles; bientôt même le pacifique Chinois fut éloigné de ces rivages par les vexations des hordes tartares, quand elles eurent établi leur domination au sein de l'Indostan: car nous touchons à l'époque de ces irruptions, dont les fatales conséquences devoient se faire sentir pendant une longue suite de siecles. Déjà un peuple ardent et fier, les Arabes, dont le génie avoit été réveillé par l'ascendant de Mahomet, reculoit en Asie et en Afrique les bornes du monde connu. Au moment même où les hardis sectaires, soumis aux califes, successeurs de Mahomet, pénétroient en Espagne et en France, sous le nom de Sarrazins, ils s'ouvroient aussi la route de l'Inde. Ils venoient de s'emparer de tout le pays situé entre l'Oxus et le Jaxarte, et de se rendre maîtres de la ville de Samarcande, lorsqu'un de leurs généraux, nommé Mohammed, pénétra dans la péninsule, gagna une bataille rangée sur Dohar, roi indien, et subjugua son royaume. Bientôt les conquérans arabes avancèrent vers l'est, et soumirent presque tout le Moultan.

Cette partie septentrionale de l'Inde fut

enlevée aux Scythes, et resta soumise aux Arabes, qui s'y établirent. Leur invasion en Perse avoit déjà entraîné l'émigration d'un grand nombre de guèbres ou parsis, qui avoient quitté leur pays dans l'espoir d'observer plus en sûreté dans l'Inde, les pratiques de leur religion. Tout le nord de la péninsule fut inondé de ces mêmes guèbres, qui y devinrent riches et puissans.

Mais bientôt les princes arabes qui régnoient dans le Khorasan firent la même faute, qui entraîna la chute des califes à Damas, à Bagdad, au Caire; ils laissèrent un trop grand pouvoir à leurs esclaves, Turcs d'origine, qu'ils avoient élevés aux plus hautes dignités. D'esclaves ils devinrent gouverneurs de provinces; et, abusant de leur autorité pour se rendre indépendans et absolus dans leurs gouvernemens, ils formèrent de nouveaux empires. Tel fut celui des Gasnevides, dont Mahmoud Khan fut le fondateur. Ce prince musulman régnoit dans le Ghisni, l'ancienne Bactrienne, dont la capitale, nommée Ghazna, située entre les sources orientales de l'Indus, et vers les frontières de la province de Caboul, étoit tombée vingt-sept ans auparavant au pouvoir de son père, Sebeinzeing. Mahmoud eut la

gloire d'être le premier conquérant de l'Inde dans les temps modernes, et d'y établir la domination musulmane. Poussé par son insatiable ambition, il sortit de Ghazna vers l'an. 1002; et, après huit années de courses et d'invasions successives, il conquit la plus grande partie du pays situé à l'est du Gange, se rendit maître d'une ville considérable, nommée Sanembonmenat, qui renfermoit une pagode célèbre, et pénétra jusqu'au Visiapour, dans la péninsule même. Mais, partout, sur son passage, il traita les Indiens avec toute la rigueur d'un vainqueur farouche et d'un sectaire furieux, démolissant les temples par zèle pour l'islamisme, et massacrant les Indiens qui refusoient de reconnoître la toute-puissance du Prophète.

Ce féroce conquérant s'étoit follement imaginé qu'il établiroit à son gré la croyance du Coran chez un peuple doux et pacifique. Mais, voyant que partout les Indiens lui opposoient une résistance morale invincible, il continua ses massacres et la destruction des temples, et fit périr en moins de six mois plusieurs millions d'Indiens, pillant les trésors de leurs princes, et s'emparant des richesses des temples qu'il faisoit démolir. Il poussa, dit-on, ses conquêtes

*But Cashmere is North west of India, It is not "orientale"

jusqu'à Goa ; mais on n'est point assez instruit des particularités de cette terrible invasion, pour en indiquer au juste les limites, soit au midi, soit à l'orient. On ne connoît pas non plus précisément l'état de l'Inde à cette époque. On sait seulement qu'un prince, nommé Dejpul, possédoit tout le pays situé sur la côte orientale, jusqu'au Cachemire. C'est sans doute l'empire de Merahage, dont les grands vassaux étoient les rois de Delhy, d'Agymère, de Canoge et de Calingor. meaning Kalinga? or Calymere?

Cependant le fanatique et barbare Mahmoud, peu satisfait de tant de vexations et de cruautés, dans les provinces de l'Inde, dont il venoit de s'emparer, changea le gouvernement paternel de Brahma, sous lequel les Indous vivoient heureux depuis tant de siècles, et le remplaça par la tyrannie militaire de Mahomet, la plus monstrueuse de toutes les dominations qui enchaînent les hommes. L'ordre civil et judiciaire, établi par Brahma avec tant de sagesse, fut anéanti ; et, pour ne rien laisser subsister de l'antique civilisation des Indous, Mahmoud altéra aussi la circonscription des provinces de la partie septentrionale de l'Indostan, et ces gouvernemens particuliers désignés dès lors sous le nom de Soubabie, de Nababie, de pa-

ragonas et de cerkars, conservèrent leurs dénominations nouvelles jusques sous les descendans des conquérans mogols.

Mahmoud, après avoir établi dans l'Inde le Coran et sa domination par la force des armes, revint à Ghazna, sa capitale, chargé de riches dépouilles, et méditant une grande expédition pour envahir et réduire la péninsule entière; mais sa mort fit avorter ses projets sinistres. De tous les conquérans qui ont pénétré dans l'Inde, il n'en est aucun dont la mémoire ait inspiré plus d'horreur aux Indiens que celle de Mahmoud; et cependant sa dynastie, connue sous le nom des Gaznevides, établie au milieu du carnage et de la destruction, régna sans opposition, et d'une manière paisible. Les Musulmans furent dès lors les maîtres de toutes les parties septentrionales de l'Inde. Ces farouches missionnaires de la doctrine de Mahomet, dont le but n'avoit d'abord été que de convertir et de piller les peuples de l'Inde, changèrent bientôt d'intention et de système, à l'aspect des richesses que l'industrieux et pacifique Indou étaloit à leurs regards avides. Ces hommes féroces furent adoucis par la beauté du climat, et par le spectacle touchant de l'organisation sociale des Indous, qui, tous

adonnés aux arts et au commerce, ayant en horreur le sang et le métier de mercenaire, exerçoient une religion qui commande le travail, l'industrie et la paix; religion presque aussi ancienne que le Monde, et qui avoit gravé d'une manière ineffaçable ses préceptes et sa morale dans l'âme de tout un peuple à qui le moindre de ses dogmes et de ses rites étoit plus cher que l'existence même.

Les Gaznevides régnèrent pendant le onzième siècle et une partie du douzième, sur un grand empire, dont le Caboul, le Candahar et le Corasan formoient comme le noyau. Kosrou Schah, le treizième et dernier prince Gaznevide, fut déposé en 1152, par Kassin Gauri, fondateur de la dynastie des Gaurides, ainsi appelée du nom de la contrée de *Gaur*, située au-delà du Caucase indien, et dont les princes prétendoient avoir pour tige les anciens rois de Perse. Cette nouvelle dynastie, qui s'éleva sur les ruines des Gaznevides, donna cinq monarques ou empereurs, qui fixèrent leur résidence à Lahor, et qui étendirent leurs conquêtes jusqu'au midi de l'Inde, bien au-delà des provinces où avoit régné la dynastie précédente. Ils pénétrèrent jusques dans le Canara, et soumirent une partie du pays occupé

par les rois de Bisnagar, royaume particulier fondé par un berger qui venoit d'usurper le titre de Rajah. Schabbedin, le quatrième des empereurs gaurides, conquit le royaume de Moultan et de Delhy, et en tira d'immenses richesses; mais un Indien poussé au désespoir à la vue des vols et des profanations auxquels étoient exposés ses dieux et ses temples, fit le vœu d'assassiner Schabbedin, et l'exécuta. Le trône et l'empire passèrent à Mahmoud Gauri, neveu et successeur de Schabbedin. Il étendit sa domination à l'est, et s'empara de la ville de Benarès, où il commit les plus horribles cruautés; mais il périt aussi par le fer d'un assassin fanatique, vers 1215. L'empire des Gaurides fut alors divisé. Les conquêtes de l'Inde échurent en partage à *Koutoub*, l'un des généraux de Mahamoud Gauri: Koutoub fixa sa résidence impériale à Delhy, et fonda la dynastie des Patans aux Afghans; mais l'Asie offroit alors le spectacle de la révolution la plus surprenante dont la terre ait jamais été le théatre. Une période de soixante-dix ans avoit suffi aux Arabes pour envahir plus de provinces, de royaumes, que les Romains n'en avoient conquis dans l'espace de cinq siècles; et il sembloit, qu'en fait de conquêtes, aucune

puissance humaine ne put aller au-delà. Cependant quelques hordes de Tartares mogols réunies en 1205, sous le fameux Gengis-Kan, surpassèrent les Arabes, et en moins de temps, fondèrent un empire bien plus vaste encore. Possesseur d'un petit territoire, mais s'étant fait remarquer par son courage et par son vaste génie, Gengis-Kan fut reconnu grand Kan des Tartares et des Mogols. Dès lors, il regarda le reste du monde comme une propriété qui lui appartenoit de droit divin; et, précipitant ses hordes nomades hors de leurs immenses déserts, il étendit en peu d'années sa domination du Niéper à la grande muraille de la Chine, dans un espace de plus de huit cents lieues, de l'est à l'ouest, et de plus de mille du nord au sud, sur les royaumes les plus florissans de l'Asie. Parvenu aux frontières de l'Inde, ce fut sur les bords même de l'Indus qu'il gagna la célèbre bataille qui le rendit maître de l'empire mahométan de Karazmc, empire qui s'étendoit sur la meilleure partie de la Perse et de l'Iran, et sur les provinces septentrionales de l'Inde. Les empereurs Patans, qui régnoient alors dans le Moultan et à Delhy, tremblèrent sur leurs trônes. Le conquérant tartare envoya des détachemens de son

armée dans le pays de Moultan, et chargea son fils Octaï d'aller conquérir Ghazna, appelée Darol-Mask, ou la ville royale, parce qu'elle avoit été le siége de l'empire des Gaznevides. Octaï s'en empara en 1222, tandis que Gengis-Kan, établi sur les frontières de l'Inde, sembloit méditer et préparer la conquête de cette vaste contrée. Déjà il venoit de s'emparer du Candahar, qui lui ouvroit le commerce entre les Indes et la Perse; mais de plus grands intérêts le ramenèrent au nord de l'Asie, par les portes de fer de la Caspienne.

Il fait la conquête de presque toute la Russie, s'empare d'Astracan, se dirige ensuite vers la Chine pour la ranger toute sous ses lois, et périt en route à soixante-six ans, après avoir élevé les Mogols à un degré de puissance si colossale, que l'Asie entière parut sur le point d'être réunie en un seul empire. Aussi la plupart des historiens de l'Asie, reconnoissent-ils Gengis-Kan comme le plus grand prince qui ait jamais régné sur les hommes; ils lui donnent les titres les plus relevés, les éloges les plus pompeux qu'on ait jamais prodigués à aucun monarque; ils le nomment le conquérant du monde, le seul roi des rois, le maître des trônes et des cou-

ronnes, et ajoutent avec raison que Dieu n'a jamais revêtu aucun souverain d'une aussi grande autorité sur la terre. Mais aussi que de larmes coûtèrent à l'humanité cette suite de pillage et de destruction qui signala toutes les conquêtes de Gengis-Kan! Selon les annales chinoises, il fit périr dans le cours des quatorze premières années de sa terrible domination, dix-huit millions quatre cent soixante-dix mille personnes. Tel fut ce fléau de l'Asie, qui, de chef obscur d'une tribu tartare, étendit sa domination sur toute la Tartarie, renversa l'ancien empire de la Chine, détruisit les grandes monarchies que les Mahométans avoient fondées, soit en Chaldée, soit dans toutes les contrées de la Perse, et devint le plus puissant monarque des siècles modernes, et peut-être de tous les siècles. Sa mort fit évanouir le rêve d'une monarchie universelle si désastreuse pour les nations.

L'immense monarchie mogole, partagée d'abord entre ses enfans, se divisa ensuite en plusieurs *khanats*, et un siècle et demi plus tard, elle renaquit, pour ainsi dire, de ses cendres. Le bruit seul de ses vastes conquêtes avoit fait revivre les communications

entre l'Europe et l'Asie, et inspiré aux Européens le goût des voyages et des recherches géographiques.

Mais l'Inde ne devint réellement la proie des Tartares que sous Timur ou Tamerlan; ce prince, fier de tirer son origine de Gengis-Kan, résolut de faire valoir les droits assez mal fondés qu'il disoit tenir du conquérant mogol. Il aspira de bonne heure à la monarchie universelle de l'Asie; souvent même on lui entendoit dire qu'il n'étoit ni bienséant ni désirable que la terre fût gouvernée par plusieurs rois.

Inspiré par le génie de Gengis-Kan, Timur soumit d'abord à son obéissance la Géorgie, le Schirwan, l'Arménie, le Kurdistan et toute la Perse en général jusqu'à l'Euphrate; il asservit ensuite toute la Tartarie jusqu'au Volga, fit une seconde expédition en Perse, s'empara de Bagdad, puis alla ravager la Russie, et rentra ensuite à Samarcande, devenue le siége de son vaste empire; il y éleva des palais magnifiques. Ce fut là que lui vint la première idée de faire une irruption dans les Indes, dont Gengis-Kan, qu'il vouloit égaler, lui avoit seulement indiqué la route. Le trône de Delhy étoit toujours occupé par

la dynastie des Patans. L'empereur Firuz-Chah, l'un des successeurs de Koutoub, venoit de descendre au tombeau; ses deux frères Sarenk et Mellec-Khan, qui étoient aussi ses généraux, mirent sur le trône leur neveu Mahmoud III; mais en même temps ils usurpèrent l'autorité souveraine, et ne laissèrent à Mahmoud que l'ombre du pouvoir. Mellec résidoit à Delhy auprès de l'empereur, et Sarenk tenoit tout le Moultan sous sa dépendance directe. Dans cet état de choses, l'Inde parut une proie facile à Tamerlan. Ce fut, dit-on, Timur-Koja, fils d'Akbaja, qui lui persuada le premier d'entreprendre cette brillante conquête. Tamerlan hésitoit, voulant aussi, à l'exemple de Gengis-Kan, porter ses armes victorieuses jusqu'à la Chine; mais il se décide enfin à commencer par l'invasion de l'Inde. Il se met en campagne au mois de mars 1398, avec une armée innombrable, composée de plusieurs nations différentes, mais dont les Tartares formoient la majorité, et suivant les traces du héros macédonien, quoique dans une saison plus favorable, afin d'éviter les pluies périodiques, il passe le Gihon à Termud, prend la route d'Azuik et de Semeukhan, traverse les mon-

tagnes de Bukalan, et vient camper à Auderab; puis il attaque Ketuer, met en fuite les montagnards qui gardoient les défilés, fait passer enfin l'Indus à son armée sur un pont de bateaux le 7 octobre, et va camper à l'entrée du grand désert de Jerib. Là, il continue de surmonter tous les obstacles; il disperse les troupes de plusieurs petits princes indiens qui vouloient s'opposer à son passage, celles même de l'empereur de Delhy; il s'empare du Moultan, et ruine la ville de Batiair. Il se dirige ensuite droit vers Delhy, et arrive le 24 décembre, après une marche pénible à travers les déserts, au palais de Jehan-Numayon, miroir du monde, bâti sur une colline, à deux lieues de cette capitale, sur les bords de la Jumnha. Ce fut de ce palais que Tamerlan choisit le champ de bataille où alloient se décider les destinées de l'Inde.

Surpris par une invasion si subite, l'empereur Mahmoud n'avoit encore pu rassembler que cinquante mille combattans et dix mille hommes de cavalerie; mais cette armée étoit hérissée en quelque sorte d'éléphans armés en guerrre, ayant sur le dos des tours de bois semblables à des bastions remplis d'archers, et sur leurs défenses de grands poignards

empoisonnés. A côté de ces animaux formidables, marchoient des compagnies d'artificiers, qui au moment de la mêlée devoient jeter dans les rangs ennemis des pots à feu et de la poix enflammée, ainsi que des fusées armées de pointes de fer, qui, lancées par ricochet, faisoient presque autant de ravages que nos obus d'invention moderne. Cette armée ne parut rien moins que méprisable aux yeux même de Tamerlan. L'événement de la bataille devint l'objet d'une grande délibération dans la tente de ce monarque, qui présidoit en personne au conseil de ses généraux. Ceux-ci lui représentèrent combien il étoit à craindre que les nombreux prisonniers indiens qu'avoit faits l'armée dans sa marche jusqu'aux portes de Delhy, ne vinssent à briser leurs fers au moment de l'action, pour se joindre à l'ennemi, ce qui ne manqueroit pas de compromettre non-seulement la victoire, mais le sort de toute l'armée. Tamerlan, sans hésiter, sans trouble, et avec cette férocité froide et réfléchie, caractère particulier des conquérans, ordonne le massacre général des prisonniers; et en moins d'une heure, plus de cent mille créatures humaines tombent sous le fer des Mogols.

Tel fut le sanglant prélude de la bataille de Delhy. Le 3 janvier de l'an 1399, les deux armées se mesurèrent dans les vastes plaines de cette capitale, et les Indiens ne pouvant résister aux dispositions, à la tactique de Tamerlan, et à la valeur des Mogols, furent successivement tournés et enfoncés jusqu'à leurdernière ligne. Les éléphans, qui d'abord avoient étonné les Tartares, furent chassés à la fin, comme un troupeau de bœufs. L'empereur Mahmoud, entraîné lui-même par les fuyards, après la défaite totale de ses troupes, se réfugia d'abord dans Delhy; mais ne s'y croyant pas en sûreté, car Tamerlan commençoit à investir cette capitale, il en sortit dans la nuit même, avec une suite peu nombreuse, et se retira dans les déserts. Alors les portes de Delhy furent ouvertes aux vainqueurs. Le divan, les shérifs, les cadis et les principaux habitans vinrent implorer, en supplians, la clémence du conquérant tartare. Tamerlan les reçut assis sur l'*avjah*, sorte de trône sur lequel les empereurs de Delhy se montroient avec un appareil pompeux les jours de grande solennité. On lui amena les éléphans et les rhinocéros, qui se prosternèrent également au pied du trône, en poussant un grand cri,

comme s'ils eussent aussi demandé quartier. Presque tous les éléphans de guerre, au nombre de cent vingt, furent envoyés à Samarcande, et dans les provinces où commandoient les fils de Tamerlan.

Delhy se composoit, à cette époque, de trois villes, ayant trois enceintes différentes et trente portes. C'étoit une des capitales les plus riches du monde. On y remarquoit le célèbre palais orné de mille colonnes, bâti par Molek Jean, ancien roi des Indes. Une ville si opulente ne pouvoit manquer d'exciter la cupidité des Tartares. Ils y pénétrèrent malgré leurs officiers, malgré Tamerlan lui-même, et ils y mirent le feu, afin de pouvoir la piller dans la confusion et au milieu du désordre. Ils égorgèrent une grande partie des habitans, et réduisirent le reste en esclavage. Le massacre et la désolation furent à leur comble, et Delhy fut presque entièrement détruite.

Tamerlan campa à Firuzabad, à deux lieues de Delhy, pour faire rentrer son armée dans l'ordre, et pour s'emparer de toutes les villes voisines. Les Indiens et les Patans fuyoient de toutes parts; les Guèbres seuls, qui étoient en grand nombre dans cette partie de l'Inde, résistèrent aux Tartares, mais en vain; par

tout ils succombèrent. Tamerlan, victorieux, parvint jusqu'au Gange, passa le fleuve avec son armée; et, satisfait d'avoir dépassé en une seule campagne les bornes des conquêtes d'Alexandre, d'être parvenu aux frontières orientales des Indes, il quitta les bords du Gange le 31 janvier 1399, après avoir livré plus de vingt combats dans l'espace d'un mois, et conquis sept villes considérables. Il s'empara également de Lahor, dans sa retraite, et vint camper dans la belle vallée de Cachemire, pour y rafraîchir ses troupes et rétablir la discipline. Là, considérant que l'Inde est séparée en quelque sorte du reste du monde; que, pour y faire un établissement solide, il faudroit y transporter le siége de sa puissance, et abandonner ses autres conquêtes, il se contenta de l'avoir envahie et pillée; il en garda toutes les issues, toutes les provinces limitrophes; et, marchant à la conquête de toute l'Asie centrale, il reprit, le 25 mars, la route de Samarcande, après cinq mois de séjour dans l'Inde, c'est-à-dire, après cinq mois de massacre et de dévastation.

Tel fut le résultat de cette fameuse invasion. Sorti du Caucase indien, Tamerlan étoit venu fondre sur les belles et paisibles contrées qu'ar-

rosent l'Indus et le Gange, avec des milliers de Tartares ou de Scythes, plus terribles, plus dévastateurs que tous les barbares qui les avoient précédés. L'invincible conquérant s'étoit conduit avec tant d'inhumanité, il avoit égorgé un si grand nombre de victimes, sans qu'aucune résistance eût paru justifier, même d'après les maximes des peuples sauvages, les cruautés par lesquelles il avoit signalé sa terrible irruption, qu'il reçut des Indiens le surnom de *Prince destructeur*. Telles furent la rapidité et l'inutilité de ses conquêtes, qu'il ne changea même pas l'ordre de la succession au trône de Delhy, laissant à Mahmoud la liberté de reprendre sa couronne. Quoique vaincu et humilié, ce prince conserva cependant le sceptre des Indes jusqu'à sa mort, arrivée en 1413; il fut le dernier monarque de la dynastie des Patans. Son empire ébranlé passa successivement dans la famille de Ghizer; puis en 1450, dans celle de Bellôli-Afghan, de la tribu de Lodi, fondateur de la dynastie de ce nom, et dont le fils, en 1501, fit de la ville d'Agra la capitale du plus vaste empire de l'Inde.

Ce fut pendant son règne que les navigateurs portugais parurent pour la première fois sur les côtes de cette vaste péninsule.

Avant de passer au tableau de leurs conquêtes, nous donnerons une idée de l'Inde telle qu'elle a été connue dans les temps malheureux dont nous venons d'esquisser l'histoire.

La géographie, prête à s'éteindre en Europe, venoit d'être ressuscitée, en quelque sorte, par les Arabes pendant leurs rapides conquêtes. Cette brillante nation avoit fait des découvertes positives surtout dans la mer des Indes et de la Chine. Deux de ses observateurs géographes, Wahad et Abuzeid, pleins d'ardeur et de zèle, parcoururent et décrivirent, pendant le neuvième siècle, les pays les plus reculés de l'Asie qui avoient échappé à la connoissance des anciens. Massudi entra dans de grands détails géographiques sur l'Inde.

Quoique l'ignorance de la langue et des circonstances défavorables nous aient fait perdre la plupart des monumens géographiques des Arabes, toutefois ce que nous possédons encore jette assez de lumières sur l'état de l'Inde à l'époque des invasions musulmanes.

Ce que les géographes modernes désignent aujourd'hui sous le nom générique d'Indostan, étoit divisé alors en deux contrées connues des Arabes sous la dénomination de *Sinde* et de

Hind. Les limites de la première comprenoient les pays situés le long de l'Indus, le Lahor, le Moultan, l'Agimère et le Guzarate, ou plutôt une partie seulement de toutes ces provinces. L'Hind étoit à l'orient, et renfermoit les provinces de Delhy et d'Agrah, le pays d'Oude et le Bengali, ou les contrées qu'arrose le Gange. Le Décan, ou la presqu'île méridionale appartenoit au Sinde.

Les Arabes soumirent d'abord une partie du *Sinde*. A la même époque où les armées du calife Walid Ier faisoient la conquête de l'Espagne et du Chorazan, d'autres armées victorieuses étendoient aussi la domination des califes dans l'Inde, et réduisoient le Moultan et le Lahor. C'est par ces deux provinces que le Coran pénètra dans cette vaste péninsule : les géographes arabes donnèrent des détails curieux sur les provinces de l'Inde, dont les conquérans de leurs nations s'étoient ouvert l'accès : ils dépeignirent surtout les délices de la vallée de Cachemire et de ses villes populeuses ; ils vantèrent son climat tempéré ; ils décrivirent la chaîne de montagnes qui lui sert de rempart de tous côtés. Les Arabes connurent bientôt tout aussi particulièrement le Guzarate et les villes de Cambay et de Su-

menat; leurs géographes citent aussi la côte de Malabar, ou *Al Mabar*, comme le sol natal du meilleur poivre.

Le commencement du neuvième siècle forme une époque célèbre pour tout le Malabar. Ce fut en 825 que Ceram-Perumel, empereur de toute cette partie de l'Inde, jeta les fondemens de la ville de Calicut dans un canton qui faisoit partie autrefois de l'ancien royaume de *Pandæ*. En 822 ce même prince avoit déjà fait bâtir la ville de Quilon ou Coulan à l'extrémité de la côte du Poivre, ville également connue des Arabes; la fondation de ces deux cités indiennes par un souverain puissant, est une époque très-remarquable dans la partie occidentale de l'Inde. On doit en inférer que l'ancienne monarchie des *Pandi* s'étoit perpétuée sous un autre nom, et sans doute sous une autre forme. Le fondateur de Calicut, Ceram-Perumel, prit le titre de Zamorin, qui équivaut à celui d'empereur, et accorda de grands priviléges aux juifs et aux chrétiens qui s'établirent dans ses Etats. Mais on prétend qu'il embrassa ensuite le mahométisme; que, poussé par un zèle de dévotion, il voulut aller mourir à la Mecque, et qu'il partagea, avant son départ, son empire héréditaire

entre ses parens et ses favoris, ce qui donna lieu à cette multitude de souverainetés qu'on retrouve encore dans le Malabar. Un de ses neveux resta maître de Calicut, et conserva le titre de Zamorin : tel fut le sort de l'ancien empire des Pandi, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Balhara, situé plus au nord, et qui subsistoit encore au temps des Arabes. Le souverain de Balhara est désigné par les auteurs de cette nation sous le titre de Moha-Balhara, comme le plus puissant roi des Indes; et Abulfeda lui donne même le titre d'*Ilbara*, c'est-à-dire roi des rois. Bornés à l'orient par le Bengale, ses Etats s'étendoient vers l'est depuis le Guzarate et le Concan jusqu'au Gange ; il faisoit sa résidence impériale à Nahrwahra, ou Nahelwahra ; les autres rois reconnoissoient sa suprématie. Son empire renfermoit une grande population, beaucoup de chevaux et d'éléphans. Il fut renversé à l'ouverture du treizième siècle, vers 1204, par les Musulmans qui, depuis le règne du calife Walid Ier, ravageoient et assujétissoient tout le nord de la péninsule de l'Inde.

Le Bengale, Etat aussi ancien que puissant, borné à l'est par le Balhara, portoit, du temps des Arabes, le nom de Canoge, d'après sa

capitale, ville immense située sur le Gange, et qui renfermoit, dit-on, trois cents marchés seulement pour les pierres précieuses. Ses ruines, qui existent encore, donnent une idée de sa grande étendue. Ses rois portoient le titre particulier de Goror, peut-être d'après l'ancienne ville de Gor, bâtie à huit milles du Gange, et résidence des rois du Bugat, avant la conquête de ce pays par les Musulmans.

Les géographes arabes citent encore dans cette partie de l'Inde *Banars*, ou Benarès, le berceau de la philosophie indienne.

Mais leurs connoissances détaillées de ce continent finissoient au cap Comorin, qui formoit la limite entre le *Sinde* et l'*Hind*. Ils n'avoient presque aucune notion sur l'intérieur de la péninsule, ni sur la côte de Coromandel et du Bengale : elle leur étoit vaguement connue sous le nom de *Mah'bar*. *

Ils avoient pourtant une idée confuse du puissant royaume de Zapaga, ou empire de Mehraje, qui existoit encore au dixième siècle, et dont le souverain étoit désigné sous le nom de Mehraja. On ne sait si l'on doit entendre par là le titre de maha-rajah que portoient jadis les princes du pays montagneux, qu'occupent

* mo-abbar - which the Portuguez pronounced Malabar

maintenant les Marattes ; la position de ce royaume n'est pas déterminée avec assez de précision pour qu'on puisse tirer de là une induction positive. Mais, d'après quelques auteurs, c'est du titre de maha-rajah que s'est formée la dénomination de Marhasses ou Marattes. Il est probable que cet empire de Merhaje, qui avoit, dit-on, neuf cents lieues de circonférence, est ce que nous nommons aujourd'hui le Gingi.

Nous ne voyons pas non plus que les Arabes eussent une connoissance particulière des pays situés au sud du Kisnah, pays qui reconnoissoit encore au quinzième siècle la souveraineté des princes indous de Bisnagur ; une description de cette ville célèbre, dont il ne reste plus que des ruines, description transmise à son souverain par l'ambassadeur de Mirza-Shohrokh (1), donne à la fois une haute idée de la puissance, de la splendeur et du bon gouvernement de cet empire situé dans l'intérieur de la presqu'île : après sa destruction, par suite de l'agrandissement progressif des Etats mahométans, les gouverneurs de ces provinces méridionales se rendirent indé-

(1) Traduite et publiée dans l'*Asiatick register*.

pendans chacun dans sa jurisdiction respective. C'est ainsi que, par d'heureuses usurpations, se sont formés depuis le Mayssour et plusieurs autres Etats indépendans.

Là se bornent les connoissances que nous ont laissées les Arabes sur l'Inde, et tout ce qu'on a recueilli sur la géographie historique de cette vaste péninsule avant l'apparition des Portugais.

CHAPITRE IX.

Idées générales sur le commerce de l'Inde. — Quelle a été sa direction jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance. — Etat de l'Inde au treizième siècle, d'après Marc Paul, le premier parmi les modernes qui ait fait connoître cette contrée à l'Europe. — Vasco de Gama y aborde avec une flotte portugaise. — Origine et progrès de la puissance des Portugais dans l'Inde.

OUI, ce sont les arts de la paix qui contribuent principalement au bonheur et à la grandeur des nations : ils développent les plus belles facultés de l'homme ; ils encouragent l'industrie, et, par l'accroissement des fortunes particulières, ils amènent les peuples à cette puissance réelle qui est fondée sur l'aisance et sur la félicité publique.

Il est reconnu aujourd'hui que le commerce, combiné avec l'agriculture, est l'âme de la

richesse des nations. Les anciens n'ont fait qu'entrevoir ce système lumineux de civilisation perfectionnée dont les modernes ont fait une si heureuse application. Aussi doit-on reléguer parmi les paradoxes brillans, et plus ou moins ingénieux, ces déclamations de sophistes contre les arts, contre l'industrie, contre le commerce et contre le luxe.

Le commerce le plus riche et le plus productif a presque toujours été celui de l'Inde. Dans les temps les plus reculés, comme dans les siècles modernes, les nations industrieuses ou puissantes l'ont recherché avec avidité; de tous temps il a été la source de la magnificence et le grand objet de l'ambition des princes qui vouloient établir leur grandeur sur le fondement durable de l'opulence des peuples. Ce commerce si riche excita la sollicitude des fondateurs de l'empire des Perses. Alexandre lui-même, après avoir renversé cet empire, en regarda la conquête comme inutile s'il n'y réunissoit pas les Indes. C'étoit avec l'or et les productions de l'Inde qu'il vouloit enrichir les autres parties de ses Etats. Ptolémée, son compagnon, son élève, fit voir en Egypte combien étoient profitables les leçons d'un si grand maître. Le commerce et

les richesses de l'Egypte, sous les Ptolémée, firent l'étonnement de l'Univers.

C'est avec le commerce de l'Inde, dont ils devinrent seuls les arbitres, que les Romains, dominateurs de l'Egypte, rehaussèrent le prix de leur conquête. Dès les temps anciens, les nations les plus commerçantes portoient leur or dans l'Indostan, et n'en rapportoient que des productions ou des marchandises, en sorte que l'Inde semble avoir eu de tous temps le privilége d'attirer les métaux précieux de l'Occident. Selon Pline, ce commerce enlevoit chaque année aux Romains cinquante millions de sesterces, environ neuf millions huit cent quatre-vingt mille livres tournois, et rendoit très-rare l'argent dans toutes les parties de ce vaste empire.

Après le partage du monde romain, l'Egypte demeura aux empereurs de Constantinople, et ils ne perdirent entièrement le commerce des Indes qu'après avoir tout perdu. Tant que l'empire grec fleurit, Constantinople fut le centre du commerce de l'Asie et de l'Europe : c'est un fait constaté par les lois mêmes de Justinien. Les caravanes venoient des Indes par Candehar en Perse; mais c'étoit surtout de l'Egypte que les Grecs recevoient une pro-

digieuse quantité de marchandises précieuses. Riches et avides, mais paresseux et indolens, les Grecs du Bas-Empire se servirent des vaisseaux des petits Etats maritimes de l'Italie : Venise, Gênes, Pise et Florence furent redevables de leur marine et de leurs richesses au commerce de l'Orient. Si des révolutions sanglantes, si de longues guerres le laissèrent par fois suspendu et languissant, il se releva toujours, et força les maîtres les plus barbares à le favoriser.

Dès que l'empire mahométan se fut élevé au sein de la péninsule de l'Arabie, les califes s'occupèrent du vaste projet d'attirer dans leurs Etats le commerce de l'Inde qui se faisoit en Perse. C'est dans cette vue que, la quinzième année de l'hégyre, Omar, le deuxième calife, fit bâtir la ville de Bassora, un peu au-dessous de l'entrée du golfe Persique. Jamais, peut-être, la fondation d'aucune ville ne répondit plus promptement aux vues du fondateur. Avant la découverte de la route maritime de l'Inde, Bassora servit d'entrepôt aux plus riches marchandises de l'Orient, qui de là se répandoient par la voie des caravanes.

L'érection de l'empire des califes changea la face d'une partie de l'Europe et de l'Asie.

Le nord de l'Inde ne fut pas à l'abri, comme on l'a vu, de l'invasion des armées mahométanes, et ses côtes furent ouvertes aux Arabes industrieux qui s'établirent sur plusieurs points du Malabar; ils se rendirent puissans sur la côte même de Malacca, et s'emparèrent de la direction du riche commerce des deux péninsules. Quelques-uns d'entre eux parvinrent aux premières dignités dans les cours des rois indiens de Camboje et du Guzarate. De Malacca, ils firent voile aux Moluques, et se saisirent du commerce des épiceries.

C'est ainsi qu'en peu de temps, et presque sans marine, les Arabes firent plus que les Grecs et les Romains n'avoient fait pendant un grand nombre de siècles.

Mais bientôt l'Europe alloit leur opposer des rivaux redoutables. Déjà les croisades, nuisibles à quelques nations particulières, avoient été avantageuses aux nations chrétiennes en général. Non-seulement ces guerres saintes, si longues, si meurtrières, avoient mis des bornes à l'accroissement de la puissance mahométane, mais encore elles avoient ouvert la route entre l'Europe et les pays les plus reculés de l'Orient; elles avoient appris aux monarques de l'Europe qu'il leur falloit une

marine ; elles avoient frayé un chemin aux découvertes et aux conquêtes, qui depuis ont été la source des richesses et de la prospérité de l'Europe. L'Inde et la Chine firent, par la voie du Caire, un grand commerce avec les Vénitiens, les Génois, les Catalans et les Grecs ; Alexandrie, en Egypte, redevint l'entrepôt de ce commerce lucratif, qui avoit suivi constamment les deux routes d'Alexandrie et de l'Euphrate. Les villes de Surate, à l'occident, de Benarès, au septentrion, et de Daca, au levant, étoient, depuis une très-grande période de siècles, les principaux marchés du riche commerce que le pays faisoit avec les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. C'étoit dans ces villes manufacturières et opulentes que les habitans des autres climats venoient apporter leurs tributs volontaires.

Mais une carrière nouvelle alloit s'ouvrir aux regards de l'univers étonné. Déjà la boussole, invention d'origine incertaine, avoit permis aux pilotes européens de perdre les côtes de vue, et de voguer dans la haute mer ; déjà les navigateurs portugais avoient fondé leurs premières colonies dans les antiques forêts de Madère ; déjà même ils avoient découvert les Açores, et abordé au Sénégal ; déjà la répu-

tation des grandes richesses de l'Orient leur avoit inspiré le désir de s'ouvrir par mer une route de commerce avec l'Inde.

On ne connoissoit alors, de cette opulente péninsule, que ses productions et ses marchandises précieuses. Sa géographie, son état politique, les mœurs et les usages de ses habitans étoient des connoissances étrangères au moyen âge. Le goût du merveilleux règne dans presque toutes les relations du quatorzième siècle. Aussi ne peut-on guère citer qu'un seul témoignage digne de foi, qu'un seul voyageur recommandable qui, à cette époque, ait parcouru et décrit l'Inde en observateur attentif. Nommer le Vénitien Marc Paul, c'est nommer le créateur de la géographie moderne de l'Asie. Ses récits, regardés d'abord comme fabuleux et forgés à plaisir, ont été confirmés presque tous par les découvertes des Portugais, trois siècles plus tard. Marc Paul parcourut l'Asie pendant vingt ans. Il est le premier, parmi les modernes, qui ait visité l'empire chinois, et le premier encore qui ait pénétré non-seulement dans l'Inde et au-delà du Gange, mais dans plusieurs îles de l'Océan indien regardées comme inaccessibles. Toutefois n'ayant rien vu ni rien appris sur l'intérieur de l'Inde, ses descriptions

ne regardent que les pays situés le long des côtes du Concam, du Guzarate, du Malabar et de Coromandel : il ne règne d'ailleurs aucun ordre dans sa rédaction, qui paroît avoir été faite de mémoire et par réminiscence; mais c'est à ses malheurs qu'il faut attribuer l'incohérence de ses écrits; et il n'en est pas moins recommandable, comme le premier explorateur de l'Asie. Ce voyageur célèbre aperçut d'abord la presqu'île du Décan, et le pays de Marawar; il fut frappé des coutumes et des usages des Indiens, surtout de leur vénération pour les bœufs et pour les vaches. Dans cette partie de l'Inde, on regardoit, et on regarde encore comme un crime de manger de la chair de ces animaux. Marc Paul fait mention aussi de la défense de boire du vin, défense très-ancienne dans plusieurs cantons de l'Inde. C'étoit un délit, et ceux qui en buvoient n'étoient pas admis en témoignage. Il rapporte que les Indiens ne mangeoient ni ne buvoient à la manière des habitans d'Europe; que chacun avoit son vase particulier pour boire, et qu'au lieu de le porter à ses lèvres, on versoit d'en haut la boisson dans la bouche. La réalité de la plupart de ces coutumes a été attestée par le témoignage des voyageurs modernes.

Marc Paul n'oublie pas de parler des bramines, comme formant la première caste de l'Inde. Il les désigne comme des sages, mais aussi, avec l'épithète de schamans ou sorciers. Peut-être aura-t-il confondu les faquirs et les bramines, ainsi que l'avoient fait les Macédoniens. Quoi qu'il en soit, de son temps les Indiens ne pouvoient se livrer à la pêche des perles sans le secours de leurs prêtres, qui seuls avoient le pouvoir de maîtriser les monstres marins. Les chevaux n'étoient pas communs dans cette partie occidentale de l'Inde. On les tiroit de la Perse et de l'Arabie ; et, faute de fourrage, on les nourrissoit avec une espèce de lentille appelée *coulou*. L'aversion des Indiens pour toute navigation en haute mer n'a pas non plus échappé aux observations de Marc Paul ; c'est un fait plusieurs fois confirmé depuis que l'Inde est plus connue. Notre voyageur parle aussi des palanquins, devenus si nécessaires aux riches de l'Inde pour se faire transporter d'un lieu à un autre. Il donne des détails sur les fameuses *bayadères*, courtisanes de l'Inde ; il en trouva près des temples, qui célébroient par des danses les fêtes de leurs dieux. Au nord du Morawar, il visita la ville de Méliapour, et le pays qu'il nomme *Murfi*, ou de l'Ivoire.

Là, se trouvoient de riches mines de diamans; là, comme dans le reste l'Inde, on fabriquoit des tissus de coton de la plus grande finesse.

Le célèbre voyageur parle ensuite du pays de *Lar*, nom qui ne peut s'appliquer qu'au Guzarate actuel, reconnu par les géographes pour la *Larice* des Grecs, et pour le *Laar* des Arabes mahométans. Marc Paul revient à deux reprises sur le Guzarate, et il n'oublie pas les redoutables pirates indiens qui inquiètent encore aujourd'hui le commerce dans ces parages; il décrit la culture du coton, et vante les fins tissus qu'on y fabriquoit en abondance. Sumnault, la plus ancienne ville du Guzarate, florissoit alors par son commerce étendu. La première ville que nomme Marc Paul, en décrivant les côtes du Concam et du Malabar, est Cael, probablement Calicoilang où les Hollandais ont fondé un établissement sur les ruines d'une ancienne ville de l'Inde. Cael étoit alors commerçante, et les habitans y mâchoient du bétel, coutume universellement répandue dans l'Inde. De là Marc Paul passe au royaume de Coulan, si abondant en poivre et en indigo, production qui, dès cette époque, étoit à Venise un article de commerce très-

important pour la teinture en bleu. Il trouva beaucoup de juifs dans cette partie de l'Inde.

En parlant du Concam, Marc Paul indique la position de *Tana* ou Canam, ville de commerce, située dans l'île de Salcette, près de Bombay, et connue des Arabes par son grand commerce. Selon l'infatigable voyageur, la province de Rosmacorum, la plus occidentale de l'Inde, étoit presque généralement peuplée de mahométans, ce qui indique la province de Mécran en Perse.

Il ne s'est pas borné du reste à explorer ces différentes parties de la côte de l'Inde ; il est aussi le premier voyageur moderne qui ait fait connoître le Bengale aux Européens ; il en dépeint la fertilité, il vante le riz, le sucre, le coton qu'on y récoltoit en abondance, et il fait mention du commerce d'eunuques qu'on y faisoit alors comme dans la plus haute antiquité, commerce qui duroit encore à l'arrivée des Portugais.

Un autre voyageur, le moine Oderic Partenau, parcourut aussi l'Inde au commencement du quatorzième siècle. Ce n'est qu'en arrivant sur la côte du Malabar qu'il commence à mériter quelqu'attention. Selon Oderic, le poivre croissoit dans une immense forêt de quinze

journées de marche, et près de laquelle étoient situées deux villes encore inconnues : Flandrina et Cycilin, ou Blandrina et Ziniglin ; la première étoit habitée par des chrétiens et des juifs. Dans le voisinage étoit Poluombrun, ville très-commerçante où les femmes se brûloient avec le corps de leur mari défunt. Oderic ajoute qu'on n'exigeoit pas d'elles ce sacrifice, lorsque le mari laissoit des enfans. A quinze journées de là, le moine voyageur trouva Méliapour : c'est ici qu'il décrit la manière dont les Indiens honoroient leurs divinités, les pénitences extraordinaires que s'imposoient les faquirs, et comment dans leurs fêtes religieuses, les Indiens se faisoient écraser sous les roues des chars qui portoient leurs idoles.

Telles furent les lumières que le Vénitien Marc Paul et le moine Oderic répandirent sur l'Inde dans le treizième siècle et au commencement du quatorzième. Près de deux cents ans plus tard, elles contribuèrent sans doute à éclairer les Portugais, et à exciter en eux le désir d'y aborder par la voie de la mer.

La route venoit d'être tracée : la côte d'Afrique, en se repliant vers l'est, sembloit ouvrir l'Inde aux infatigables explorateurs sortis du Tage. Enfin Barthélemy Diaz atteignit en

1486 l'extrémité méridionale de l'Afrique. Le cap de Bonne-Espérance fut découvert, l'immense péninsule d'Afrique fut entièrement connue ; et Vasco de Gama, abordant avec une flotte à Calicut, sur la côte du Malabar, ouvrit l'Inde à l'Europe par la route de l'Océan.

A cette époque Calicut et Cambaye, deux villes de la côte occidentale, la première située vers le milieu du Malabar, la seconde au haut du petit golfe auquel elle donne son nom, venoient de prendre un grand accroissement par l'habitude qu'avoient les marchands de la Perse et de l'Arabie, de s'y rendre en venant de Mascate et de Moka, d'Ormus et de Gombrom.

Gama trouva les Arabes et les Mahométans en possession de la plus grande partie du commerce des Etats du zamorin ou roi de Calicut : ce prince se déclara contre les Portugais, cédant à l'influence des Mahométans qui, contre l'esprit de leur religion, s'étoient emparés de toutes les avenues du commerce de l'Inde.

Du reste la longue navigation de Gama ne fut alors qu'une simple reconnoissance. L'amiral portugais Cabral parut sur la même côte avec une flotte encore plus nombreuse, et par

esprit de rivalité contre le zamorin qui régnoit à Calicut, le roi de Cochin Trimumpara accueillit Cabral, et fit avec lui un traité dans lequel les souverains de Coulan et de Cananor furent compris. Dès lors les flottes portugaises ne furent plus sans asile et sans appui sur la côte du Malabar, ou plutôt l'Inde fut livrée à l'avidité de ces navigateurs conquérans. Vasco de Gama, dans un second voyage, s'efforça d'y fonder la domination portugaise, sur l'attachement volontaire des naturels; mais ses successeurs bâtirent des forts, déployèrent l'appareil des combats, et partout où ils abordèrent, les Indiens furent mis sous le joug.

De là des guerres interminables contre presque tous les princes indiens de la côte du Malabar, et surtout contre les Mahométans qui s'y étoient établis. La haine de ces derniers étoit d'autant plus active, qu'ils ne voyoient dans les Portugais que des rivaux dangereux; accourus des extrémités les plus occidentales de l'Europe, pour les dépouiller du commerce de l'Orient.

En effet, les flottes portugaises ne pouvoient dominer dans l'Inde tant que les Arabes musulmans ne seroient pas expulsés des places maritimes d'Aden en Arabie, d'Ormus sur la

côte de Perse, et de Malacca près du détroit de Sinapour, places importantes qui les rendoient maîtres du commerce de l'Asie. Emmanuel-le-Grand, qui régnoit en Portugal, jugea qu'il ne seroit peut-être pas impossible de s'emparer de ces trois places maritimes, et de fonder en même temps sur la côte du Malabar des établissemens durables. L'exécution de ce vaste projet fut confiée aux Almeïda, aux Albuquerque, les plus grands hommes dont s'honore le Portugal, et qui peut-être aient jamais paru dans ces mers lointaines, théâtre d'une renommée si fugitive.

Almeïda, premier vice-roi des Indes, renverse dans deux batailles navales tous les desseins des musulmans, ruine la marine de Calicut, siége de la puissance du zamorin, et déconcerte la ligue formidable des princes du Malabar, contre les expéditions du Portugal. Il se hâte de bâtir un fort aux îles ankedives situées en face la côte occidentale, afin d'intercepter les navires des Maures qui s'y rassembloient pour éviter les flottes et les corsaires des chrétiens.

Mais il étoit réservé à un plus grand capitaine encore de fonder la puissance des Portugais.

Le héros du Portugal, Alphonse d'Albuquerque, succède à Almeïda, et aussitôt il tourne ses vues sur la ville de Goa dans l'île de *Tiçuarin*, vers le milieu de la côte du Malabar. Dans la langue du pays, *Tiçuarin* signifie trente, et ce nom faisoit allusion au nombre de villages que renfermoit l'île, de dix lieues de tour environ, et formée par deux rivières qui descendent de la chaîne des Gattes, notamment de la Mandowa que les Indiens vénéroient presqu'autant que le Gange. Cette île étoit d'ailleurs remarquable par son heureuse situation, par la beauté de son port et par la fertilité des îles et des côtes voisines: elle étoit alors occupée par un prince mahométan qui en étoit devenu possesseur de la manière suivante. Le roi ou l'empereur de Bisnagor, l'un des principaux souverains du Malabar étant en guerre avec le roi du Décan, fut si irrité de ce que les Maures fournissoient de la cavalerie à son adversaire, qu'il ordonna au roi d'Onor son vassal d'exterminer tous les musulmans qui habitoient ses Etats. Ce prince en fit périr un grand nombre: mais tous ceux qui purent se soustraire à la mort, se réfugièrent dans l'île de Tiçuarin, et y bâtirent Goa; cette fondation remonte à l'année 1479.

La ville s'éleva en amphithéâtre au-dessus d'une rade magnifique défendue naturellement par les deux péninsules de la Salsette et des Barbadères. Hossein, que les réfugiés avoient choisi pour roi, laissa la couronne à Idalcan son fils, qui, d'abord tributaire du roi du Décan, avoit secoué le joug; il cherchoit à étendre son territoire, lorsque d'Albuquerque vint l'attaquer. Le roi d'Onor aida les Portugais de sa flotte et de ses troupes, et Goa fut emportée d'assaut. Idalcan la reconquit sur les Portugais avant qu'ils eussent pu s'y fortifier; mais ce ne fut que pour quelques mois. Obligé de sortir de sa capitale, afin de défendre ses Etats, il perdit bientôt sans retour Goa et toutes ses possessions; ainsi d'Albuquerque eut la gloire de s'emparer deux fois de cette ville célèbre qui, en 1579, devint le siége du gouvernement portugais dans les Indes. Les vainqueurs ne négligèrent rien pour son embellissement et pour sa défense; ils y élevèrent des fortifications et une nombreuse artillerie. Bientôt attirant à elle tout le commerce de Cochin et de Calicut, Goa fut comparable aux plus belles villes d'Europe, et devint une des capitales les plus florissantes des Indes. Là ne se bornèrent point les entre-

prises et les exploits d'Alphonse d'Albuquerque. Il fit voile ensuite pour Malacca, attaqua la ville par mer et par terre, y fit un butin immense, et y bâtit une citadelle. Par son activité, par sa profonde politique, la puissance portugaise devint bientôt redoutable dans les Indes. Ce fut lui qui, pour balancer la ligue des princes mahométans, dont les Etats étoient situés vers le Guzarate, forma une alliance avec le roi de Bisnagor, le plus puissant de tous les souverains de l'intérieur de la presqu'île. Le zamorin même lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix. Jamais sa modestie ne brilla davantage que lorsque ses victoires ne lui laissèrent plus rien à craindre, et que les plus grands princes de l'Orient recherchèrent son amitié; mais, emporté par le désir immodéré d'étendre la domination du Portugal, et aveuglé par sa propre ambition, ce héros ne fut arrêté par aucun principe d'équité et de justice. Il s'empara de Goa sans autre droit que celui de la force et de la convenance politique; les mêmes motifs le portèrent à se rendre maître de Malacca, et lui firent entreprendre la conquête d'Ormus. Il exigea que le roi d'Ormus Torun Shah se reconnût vassal de la monarchie portugaise; et

se présentant avec une flotte devant sa capitale, il employa les armes et la ruse pour s'en emparer, se saisit de quinze princes du sang, de leurs enfans, de leurs femmes, et les transporta à Goa pour lui servir d'otages. C'est ainsi qu'Ormus, ville importante, l'une des clefs du commerce de l'Inde et de la Perse, resta au pouvoir des Portugais. D'Albuquerque eut le plaisir flatteur de recevoir un ambassadeur du roi de Perse; ce grand homme, qui avoit fait tant d'exploits avec des forces médiocres, laissa tous les établissemens portugais dans un ordre admirable, et mourut disgracié à Goa, siége de sa gloire et de la puissance de son souverain.

Emmanuel-le-Grand ne tarda pas à le suivre au tombeau, après avoir étendu l'empire de sa couronne sur une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Jean III lui succéda, et donna des successeurs au grand d'Albuquerque; ils n'eurent qu'à suivre les vues profondes et réglées de ce héros. Sous l'administration de Da Cunha, les Portugais se rendirent maîtres de la ville et de la forteresse de Diu, située dans une île du même nom, près de l'entrée du golfe de Cambaye; c'étoit encore une clé des Indes. Sous l'administration équitable et ferme

de don Constantin de Bragance, nommé vice-roi des Indes par une régence, après la mort de Jean III, tout prospéra dans les nombreux établissemens au-delà du cap de Bonne-Espérance, et les Portugais se persuadèrent que la durée de leur empire y égaleroit sa gloire et son étendue; mais il est de la puissance humaine comme des hommes puissans, comme des empires eux-mêmes qui s'élèvent, s'affoiblissent, s'éteignent et meurent; car, selon l'expression du grand Bossuet, les royaumes et les empires meurent comme les rois.

CHAPITRE X.

Tableau des établissemens portugais dans l'Inde. — Etat de la presqu'île au seizième siècle, d'après les auteurs portugais. — Causes de la décadence de la puissance portugaise.

A PEINE a-t-il fallu soixante ans aux Portugais pour fonder en Asie une puissance colossale. Au nord, elle s'étendoit jusqu'aux extrémités des côtes de Perse, et comprenoit la navigation du golfe Persique. Là, une foule de petits princes arabes payoient tribut à la couronne de Portugal; d'autres étoient ses alliés; tous la respectoient et la redoutoient. Depuis les bouches de l'Indus jusqu'au cap Comorin, les nouveaux dominateurs de l'Inde avoient à leur disposition presque toutes les villes maritimes

de quelque importance. Daman, située dans une péninsule, à l'entrée du golfe de Cambaye, étoit leur première place, dans ce qu'on appelle la presqu'île *en deçà du Gange*. Bombay, près de Daman, offroit à leurs flottes un asile assuré.

Au dix-huitième degré trente minutes de latitude, ils possédoient la ville de Chaul, située à l'entrée d'une belle rivière, dans une plaine fertile, à six milles de la côte; ils s'en étoient rendus maîtres en 1507, et l'avoient embellie. Chaul se distinguoit par son industrie et par l'activité de son commerce : plusieurs villages étoient sous sa jurisprudence.

Goa florissoit sous le double rapport de la population, et du commerce. Ses richesses faisoient l'étonnement de l'Europe et de l'Asie. Cinquante villages et cinquante mille habitans animoient la presqu'île voisine de la Salsette.

Les Portugais possédoient aussi à treize degrés trente minutes, et à trente lieues au-dessous de Goa, la ville d'Onor, originairement la capitale d'un petit souverain du Malabar, qu'ils avoient d'abord rendu tributaire, et assujéti ensuite.

A Cananor, ville grande et populeuse, située sur la même côte, et dont le territoire pro-

duisoit une grande quantité de riz, ils avoient bâti une citadelle très-forte, à la faveur de laquelle ils s'étoient rendus maîtres absolus du commerce qu'ils exploitèrent à leur gré.

Calicut, fameuse capitale du zamorin, la première rade de l'Inde où furent reçus les Portugais, après qu'ils eurent doublé le cap Bonne-Espérance, avoit aussi éprouvé le même sort. Ils dominèrent la ville par une forte citadelle, et s'emparèrent de tout le commerce.

Granganor, capitale d'un royaume indien du même nom, vit s'élever près de ses murs une forteresse portugaise et une ville, qui devint une des plus belles de toutes les Indes.

Le royaume de Cochin avoit également deux capitales, l'une appartenant aux Portugais, l'autre aux naturels. Ce fut à Cochin même, située à l'embouchure d'une rivière, et à trois lieues de la mer, qu'ils firent leur premier établissement des Indes. Cette ville offroit, pendant sa prospérité, tant d'objets de luxe, d'agrément et de plaisir, qu'on disoit en proverbe, dans l'Inde : La Chine est le meilleur pays pour gagner de l'argent, et Cochin pour le dépenser.

Sur cette même côte occidentale, entre l'Indus et le cap Comorin, tout à l'extrémité de

Kollam

la péninsule, se trouvoit le plus petit royaume du Malabar, dont la capitale, nommée Coulan, se divisoit en ville haute et en ville basse. Les Portugais, maîtres de la ville basse, régnoient à Coulan comme sur tous les autres points du Malabar.

Nāga

Ce ne fut qu'après avoir découvert Malaca et les îles à épiceries, qu'ils commencèrent à fréquenter la côte orientale de la presqu'île, ou de Coromandel. Leur domination s'étendit d'abord sur Négapatnam, qui, en langue du pays, signifie la ville *aux serpens*. Ce nom lui étoit venu de la multitude de serpens qu'on trouvoit sur son territoire, et du respect religieux que témoignoient les Indiens pour ces reptiles. Ce n'étoit qu'un simple village quand les Portugais s'y établirent; mais, s'apercevant de l'avantage qu'ils pourroient tirer d'une si heureuse position pour assurer leur commerce dans le golfe du Bengale, où ils avoient abordé en 1518, sous le commandement de Jean Silveira, ils environnèrent Négapatnam de murailles, et en firent une ville considérable.

A l'extrémité de cette même côte, ils bâtirent aussi, en 1545, la belle ville de Saint-Thomé, en partie sur les ruines de Méliapour, autrefois la capitale du royaume puissant du Coro-

mandel, et qu'on regarde comme la Mapoura de Ptolémée. En peu d'années, la ville portugaise devint un établissement remarquable ; il fut célèbre aussi par ses belles étoffes de couleur rouge, dont on faisoit un prodigieux débit.

Dans le temps de leur plus grande prospérité, les Portugais se contentèrent de ces deux établissemens sur la côte de Coromandel ; quoiqu'ils y eussent ouvert un commerce considérable ; ils avoient grand soin, il est vrai, de maintenir ces places maritimes dans un bon état de défense, et de tenir le reste de la côte en respect par leurs escadres, qui croisoient continuellement dans le golfe du Bengale.

Leurs progrès successifs dans toutes les parties maritimes de l'Inde, firent connoître enfin cette vaste contrée à l'Europe. Les Arabes et les voyageurs du moyen âge avoient désigné isolément et vaguement quelques points de la côte du Malabar, et quelques royaumes de l'intérieur ; mais les relations plus sûres des Portugais représentèrent les pays et les peuples selon leur position et leur importance réelle. Au lieu de simples fragmens sur l'Inde qu'on avoit eus jusqu'alors, on put former un tableau général de cette grande péninsule.

On connoît d'une manière plus précise les

royaumes situés entre les golfes Dilli et Comorin, tels que ceux de Calicut, Cranganor, Cochin, Coulan et Travancor, ainsi que plusieurs petits Etats des Nadirs, tels que Porca et Chetum; on eut une idée exacte de la fameuse chaîne des Gattes, montagnes d'où sortent tous les fleuves qui arrosent la côte de Coromandel. On sut aussi, en suivant la côte occidentale jusqu'au golfe de Cambaye, qu'on pénétroit de là dans le royaume de Canara, qui touche au Malabar, et dont Onor, la capitale, qu'on range dans la classe des villes commerçantes, existe encore. Deux autres villes, Maugalon et Baticale, étoient célèbres aussi dans le Canara, dont le fleuve Aliga formoit, près les Ankedives, la limite septentrionale. Là, commençoit le pays connu sous la dénomination générale de Décan, partagé en plusieurs royaumes, tels que Visapour, Berar, Golconde, Candisch, et qui s'étendoit jusqu'à la côte de Coromandel. Goa même, conquis par d'Albuquerque, étoit censé faire partie du Décan, ainsi que Dabul, Chaul, et d'autres villes maritimes soumises aux Portugais.

On connoît aussi le fleuve Bate, qui séparoit le Décan du royaume de Cambaye, que

Naires

× Anje-divi i.e. The Five Isles.
The word is Tamil

faisoient fleurir plusieurs villes commerçantes, telles que Daman, Basseen, Barrach et Surate. L'île de Salsette étoit aussi dans la dépendance de ce royaume, ainsi que l'île d'Eléphanta, où des pagodes creusées dans le roc, des idoles gigantesques, et d'autres antiquités indiennes commençoient à attirer l'attention des voyageurs.

On connut aussi tout le Guzarate, où les Portugais avoient élevé une forteresse près de Diu, où ils avoient ouvert un grand commerce avec l'Arabie, la Perse et les Etats voisins. Vers le nord, dans les montagnes, habitoient les *Rasbattes*, montagnards indomptables. Rājput

Dans l'intérieur de la péninsule, les Portugais formèrent des relations d'amitié avec ce puissant prince, qu'on appeloit l'empereur de Bisnagor, dont la capitale, aujourd'hui détruite, portoit le même nom.

Ce monarque comptoit les Rajahas de Canara parmi ses vassaux, et sa domination s'étendoit jusqu'à la côte de Coromandel. L'historien Barros semble même comprendre, dans ses limites, les provinces méridionales de la presqu'île, en deçà du Gange; mais Edouard Barbosa, qui s'occupa spécialement de la géographie de l'Inde, donne à ce royaume le nom

de Narsinga, et assure qu'au nord du fleuve Alinga, il étoit borné par le Décan, et qu'il étendoit sa domination sur le Tanjaour et sur le Travancor.

On sut d'ailleurs que ce puissant empereur de Bisnagor distribuoit ses provinces aux principaux officiers de sa maison; que le *naïk* avoit obtenu, en vertu de sa charge, le gouvernement du Tanjaour, et qu'il s'y étoit rendu indépendant, à l'imitation du roi de Golconde et d'autres souverains qui, dans l'origine, faisoient partie également des officiers de l'empereur.

Mais aucun historien portugais ne fait mention des royaumes actuels du Marawa et de Carnatic, quoiqu'ils désignent un grand nombre de villes de la côte de Coromandel, telles que Négapatnam, Tutucoryn, Tranquebar, Pondichéry, Mazulipatnam et Paliacate, villes qui existent encore.

Alors on sut aussi que la côte orientale de l'Inde n'étoit approvisionnée qu'avec le riz du Tanjaour et du Bengale, et que souvent la privation totale de pluies occasionnoit une disette si horrible, que les parens vendoient leurs enfans pour la plus mince pièce de monnoie, et que ces infortunés étoient transportés

ensuite comme esclaves dans d'autres parties de l'Inde.

On apprit également que vers le nord de la côte de Coromandel étoit situé le royaume d'Orixa, entre les caps Gaudaveri et des Palmiers, et qu'on y trouvoit plusieurs villes de commerce très-florissantes, dont la plupart existent encore.

Mais les Portugais ne recueillirent que très-peu de renseignemens sur le Bengale, le jardin de l'Inde : on les avoit reçus très-froidement, quand ils avoient abordé au port de Chistagoug, port qui avoit des relations de commerce avec toutes les villes maritimes de la péninsule. C'est de là qu'on expédioit pour la Perse, encore à cette époque, un grand nombre d'énuques au prix de huit cents roupies par tête, deux mille francs. On fabriquoit alors au Bengale, comme à présent, des tissus de coton d'une extrême finesse. Les cauris y tenoient lieu de petite monnoie : on tiroit aussi du Bengale du sucre en poudre, du gingembre et de la soie ; mais le commerce de Chatigan déclina sensiblement à compter de l'arrivée des Portugais, les Arabes ne pouvant plus expédier avec sûreté les productions du Bengale à Malaca et à Cambaye.

Les dominateurs des côtes de l'Inde connurent bientôt dans le plus grand détail les usages du Malabar, la division politique par castes, et tout ce qui distingue les Indiens des autres nations ; ils visitèrent aussi les villes voisines, et eurent des descriptions exactes de tout le littoral de la péninsule.

Leur puissance en Asie sembloit ne plus avoir de bornes ; non-seulement ils possédoient toute la côte de Malabar, depuis le cap Ramnez jusqu'au cap Comorin, mais ils dominoient encore sur la côte de Coromandel dans le golfe du Bengale, et dans la presqu'île de Malaca. La grande île de Ceylan leur payoit tribut ; les îles de la Sonde et des Moluques étoient sous leur obéissance ; enfin ils possédoient un établissement à la Chine, et avoient obtenu la liberté du commerce au Japon ; mais un siècle plus tard il ne restoit déjà plus de cette grande puissance que de misérables débris.

La prodigieuse étendue de leurs possessions, l'autorité absolue qu'ils s'arrogèrent sur les Indiens, le monopole de toutes les branches du commerce, le droit de préférence qu'ils exigèrent dans tous les marchés, le prix qu'ils mirent à leur gré aux marchandises et aux ma-

nufactures de l'Inde, les richesses immenses qu'ils en tirèrent en or, en pierreries, en aromates, en bois rares, en étoffes recherchées; tout enfin leur permit long-temps d'envoyer des retours prodigieux en Portugal, et de paroître la nation la plus opulente de l'Europe. Toutes les richesses de l'Inde venoient s'accumuler à Lisbonne où les nations de l'Europe les achetoient au prix que les Portugais vouloient y mettre. Ce fut lorsque toutes les productions de l'Inde se trouvèrent en quelque sorte au pouvoir d'une seule nation, que l'extrême importance de ce commerce parut dans tout son jour, et commença par exciter la jalousie des autres puissances maritimes de l'Europe.

D'un autre côté, l'étendue même de la domination portugaise dans l'Inde, les mesures violentes qu'il fallut employer pour la maintenir, l'épuisement occasionné par des guerres continuelles contre les princes de la côte du Malabar; le trop grand nombre d'esclaves inutiles, l'orgueil, la vanité, le luxe, le fastueux étalage des richesses amassées par les moyens les plus indignes; cet état de choses enfin cachoit des principes de ruine prochaine.

Selon le grand d'Albuquerque, six ou sept places fortes, outre Goa, auroient dû suffire

pour le maintien et la conservation de la puissance portugaise dans l'Inde ; alors la population du Portugal n'auroit pas été épuisée ; alors des domaines trop étendus, trop éloignés et trop multipliés n'auroient pas nui à l'ensemble et à la régularité de l'administration et du gouvernement ; alors la soif de la domination auroit trouvé des bornes, et des vices honteux n'auroient pas pris la place de ces vertus mâles et guerrières, de ce zèle pour le bien public, qui avoient mis les premiers conquérans en état de jeter les fondemens d'une si grande puissance. Devenus paresseux et indolens, débauchés et lâches, leurs successeurs prirent les défauts et les vices des naturels, sans en avoir les vertus.

Ils s'étoient d'ailleurs attiré la haine des Indiens par la dureté de leur gouvernement, par cette ambition inquiète, qui les avoient portés à vouloir s'ouvrir l'entrée de tous les pays, et par l'opiniâtreté avec laquelle ils avoient persisté à vouloir chasser de l'Inde les Arabes et les Musulmans, leurs rivaux en industrie et en fait de commerce.

Ces causes réunies auroient suffi seules pour saper les fondemens de la puissance portugaise dans l'Inde ; mais ce qui précipita sa

ruine, ce fut la minorité qui suivit la mort de Jean III; ce fut la révolution qui rangea le Portugal parmi les provinces de la monarchie espagnole; ce fut le décret fatal par lequel Philippe II interdit aux Hollandais l'accès de ses villes maritimes.

Cette rigueur ne servit qu'à mettre les républicains des provinces unies en possession du commerce de l'Asie; leurs flottes y eurent bientôt une supériorité décidée. Aidés des naturels, ils attaquèrent et prirent Cananor; ils s'emparèrent deux fois de Négapatnam, et en restèrent enfin les maîtres; ils aidèrent le roi de Golconde à faire la conquête de Saint-Thomé, qui fut bientôt remplacé par Madras, bâtie sur ses débris. Goa elle-même perdit de sa splendeur; Calicut fut abandonné, et la ville resta aux naturels.

Bientôt même les Anglais commencèrent à devenir puissans dans les mers de l'Asie; ils obtinrent sur la côte de Malabar la possession de Bombay, comme faisant partie de la dot de l'infante Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre; ils aidèrent le fameux Schah Abbas, roi de Perse, à reprendre Ormus dont les Portugais avoient été les maîtres pendant cent vingt ans. Le com- ×1662

×Bombay was a rough diamond, the value of which was not known to the rulers in Portugal – their servants in India vainly prayed that it might not be surrendered.

merce d'Ormus fut transporté à Bender-Abbassi, et à peine quelques ruines attestent qu'Ormus fût sous les Portugais le grand magasin de tout l'Orient.

Au lieu de reconquérir les établissemens qu'ils venoient de perdre, les Portugais d'Asie se réfugièrent en foule chez les princes indiens de la côte, et se mirent à leur solde. Ainsi, tandis que les flottes et les armées portugaises s'affoiblissoient faute de soldats et de matelots, tandis qu'elles étoient humiliées faute de patriotisme et de chefs recommandables, des milliers de portugais déshonoroient leur caractère et leur pays par leur vénalité et par la bassesse de leur conduite.

Telles furent les causes de leur décadence dans l'Inde. On verra aussi dans le nord de cette vaste contrée le puissant empire des Mogols s'élever au plus haut degré de vigueur et de puissance, puis dégénérer insensiblement, tomber ensuite dans le mépris, et faire place à des dominateurs plus heureux, qui, assis maintenant sur les débris des puissances maure, portugaise, hollandaise et mogole, se partagent, sinon la possession entière de l'Inde, du moins une grande partie de sa domination et de ses richesses.

CHAPITRE XI.

Formation de l'empire Mogol dans l'Inde. — Ses commencemens et ses progrès. — Règnes d'Akbar, de Djehenguir, de Chah-Djéhan, et Tableau des révolutions de l'Indostan jusqu'à l'avènement d'Aureng-Zeb. — Caractère et premiers exploits de ce prince célèbre — Puissance de l'empire Mogol vers le milieu du dix-septième siècle.

Les Tartares-Mogols, sous la conduite de Gengis-Kan, s'étoient emparés de presque toute l'Asie ; mais ils n'avoient renversé les barrières de l'Inde qu'un siècle et demi plus tard, dans une seconde irruption sous les auspices de Tamerlan. On a vu dans le huitième chapitre de cet ouvrage, ce conquérant fameux tout envahir jusqu'au Gange, mais sans fonder ni dynastie ni établissemens durables, frayant toutefois la route que devoit suivre un jour sa

nation, pour s'emparer de ces belles et riches provinces.

Les empereurs Afgans de la race de Lody, étoient remontés, il est vrai, sur le trône des Indes, et possédoient encore Delhy; mais leur puissance humiliée touchoit à son déclin; et bientôt, au moment même où les navigateurs portugais ouvroient la péninsule à la domination européenne, l'empire mogol s'éleva, des bords de l'Indus aux bords du Gange, sur un espace de quatre ou cinq cents lieues, jetant un éclat qui étonna l'Europe et l'Asie.

Arrêtons un moment nos regards sur cet empire célèbre, et rassemblons dans un tableau fidèle tous les traits qui pourront le faire connoître, et retracer les principaux événemens de son histoire.

Babor ou Baber, prince de la race de Tamerlan, né le 12 février 1283, parvint à onze ans, après la mort de son père, à une petite souveraineté dans la grande Bukarie; il monta ensuite sur le trône de Samarcande, et régna comme souverain ou comme sultan des Tartares Mogols sur les provinces situées entre Samarcande et l'Indus; mais les Tartares Ousbecks l'ayant dépouillé de la partie septentrionale de ses domaines, il se réfugia à Gazan,

ou, selon d'autres, il en fit la conquête, ainsi que des provinces de Kaboul et de Kandahar, recouvrant d'un côté tout ce qu'il perdoit de l'autre.

Les déchiremens de l'Indostan ouvrirent un champ plus vaste à son ambition; mais, selon une tradition indienne, il voulut, avant de rien entreprendre, connoître l'état et la force du pays. Il y pénétra avec trente seigneurs de sa cour déguisés en pélerins. Sekander, empereur des Afghans, qui régnoit alors à Delhy, découvrit le prince mogol, et le fit arrêter avec toute sa suite. Mais l'empereur s'étant montré généreux, Babor s'engagea par serment à ne tenter aucune expédition dans les Indes tant que ce prince vivroit. Remis aussitôt en liberté, il tint religieusement sa promesse; mais, à la mort de l'empereur, il attaqua l'Inde, et finit par dépouiller le fils de Sekander. Cette histoire est représentée dans des peintures à fresque, qui ornent encore les galeries du palais impérial de Lahor.

Babor entreprit en effet quatre expéditions dans l'Inde : elles furent toutes malheureuses; mais à la cinquième il marcha hardiment pour livrer bataille à Ibrahim II, empereur de Delhy, quoique ce prince eût une armée de

cent mille Afghans, et que Babor n'eût que douze mille Mogols. Le succès couronna son audace : il défit la nombreuse armée des Afghans, et soumit avec une grande rapidité ce bel empire des Indes, long-temps assujéti à la dynastie mahométane des Lody, à l'exception toutefois du Décan, du Guzarate et du Bengale.

Babor affermit sa conquête par une seconde victoire qu'il remporta sur Rana Sangalà, prince Rajepoute, l'un des plus puissans de l'Inde, et qui avoit pris les armes pour maintenir l'indépendance de son pays. Lorsque les rajahs ou princes de l'Indostan se soumirent à Babor, un des principaux articles de la capitulation fut que les empereurs mogols épouseroient une princesse de la maison de Rajah-Jeet-Singh ; que le chef de cette maison seroit à perpétuité gouverneur de la citadelle d'Agra, qu'il oindroit l'empereur à son couronnement, et que les princes mogols ne mettroient jamais le *jescrah*, ou la capitation sur les Indous. L'heureux fondateur de l'empire mogol mourut à quarante-neuf ans, près d'Agra, cinq ans après avoir établi sa domination dans l'Indostan. Il laissa des mémoires écrits par lui-même, sous le titre de *Wakeat Babri*, c'est-à-dire les Actions de Babor ; c'est la meilleure histoire de la vie de ce prince.

jazīya

1554

Son fils Hommajoùm lui succéda en 1530 ; il agrandit l'empire, entreprit d'abord la conquête des provinces de Malwa et de Guzarate, et tourna ensuite ses armes contre le royaume du Bengale, qu'il ambitionnoit de réunir à sa domination. Quoique habile et vertueux, ce prince fut renversé du trône par les intrigues de ses frères et par l'artifice de l'afghan Shir-Khan, qui usurpa l'empire en 1541. Hommajoùm, chassé de ses États, se réfugia en Perse, et éprouva pendant plusieurs années les vicissitudes les plus singulières; mais, l'usurpateur ayant été tué au siége de Cheitore, Hommajoùm, aidé du roi de Perse, reparut dans l'Indostan, où les villes et les provinces se déclarèrent pour sa domination. Il rentra triomphant à Delhy en 1554; et y jeta les fondemens d'un palais magnifique. L'année suivante un accident lui fit perdre la vie : s'étant endormi appuyé sur sa canne dans le vestibule de son palais, après avoir pris une trop forte dose d'opium, sa canne glissa tout à coup, et le prince tomba de la hauteur de quarante marches, la tête la première, et mourut, au bout de trois jours, à quarante-neuf ans, des suites de cette chute violente.

Il étoit réservé à son fils Akbar, le plus

accompli des empereurs mogols, de réduire presque tout l'Indostan sous son obéissance, et d'en être à la fois le législateur et le bienfaiteur. Reconnu à quatorze ans par les omrah ou grands dignitaires de l'empire, il marcha avec vingt mille hommes contre les Afghans qui s'avançoient avec cent mille chevaux, et gagna sur eux, en 1556, une bataille décisive. Secouant ensuite la dure tutelle de son gouverneur Beyram-Khan, il prit seul les rênes de l'empire, et étouffa avec beaucoup d'habileté les rébellions du Guzarate et du Malwa. Au milieu même des troubles qui agitoient encore l'Indostan, il remplaça l'ancienne citadelle d'Agra, qui n'étoit qu'en brique, par une autre forteresse en pierres de taille rouges, édifice immense qui fut terminé en quatre ans. On le vit ensuite transformer le village de Sikrey, pour lequel il avoit une prédilection particulière, en une ville considérable qu'il nomma Fethhabad, ou ville de la Victoire.

Mais de nouveaux troubles dans le Guzarate le détournèrent des arts de la paix. Il y étouffa tous les germes de rébellions, et s'empara de Surate; il détruisit en 1566, à la suite d'une action décisive, le parti des Omrahs Ousbesks, et s'empara de la forteresse de Fehettour;

mais il aspiroit à une conquête plus importante, la réduction entière du Bengale. L'année 1573 vit s'accomplir cette grande entreprise. Akbar se mit en marche avec une armée de cinquante mille chevaux et de six cents éléphans; il défit Shah Dowet, l'un des principaux rajahs du Bengale, et resta maître de cette belle partie de l'Inde. Il soumit ensuite le Kaboul, et le réduisit en province mogole, annexa à l'empire l'importante forteresse de Candahar, et fit la conquête du Cachemir; mais il échoua dans ses tentatives contre le Décan qui opposa une barrière à ses armes.

Cependant les insurrections continuelles des provinces conquises ou enlevées à des rajahs, petits souverains particuliers de l'Inde, rendoient difficiles l'administration et la conservation de tant d'acquisitions récentes, et le monarque étoit obligé en quelque sorte de se promener sans cesse à la tête de son armée, d'un bout à l'autre de son vaste empire. L'activité d'Akbar suffisoit à tout; aucun détail ne lui échappoit.

Après avoir réglé l'état de ses armées et leur paye, il partagea son empire en seize soubabies ou gouvernemens, dont voici les noms: Kaboul, Lahor, Moultan, Guzarate, Agi-

mère ; Agra, Delhy, Oude, Allahabad, Bahar, Bengale, Malwa, Berar, Candesh et Amendmogour. Plusieurs de ces gouvernemens égaloient en étendue les plus vastes royaumes de l'Europe ; tous furent subdivisés en perganahs (provinces), administrés par des nababs, soumis eux-mêmes aux soubahs, mais correspondant, comme eux, directement avec les ministres de l'empereur. Ainsi chaque soubabie pourroit être considérée comme un royaume, et chaque perganah comme une province. La population fut classée dans chaque district, et partout on régla la religion, les revenus, les arts et le commerce.

Akbar ordonna aussi des recherches sur la topographie de l'Indostan, sur ses productions naturelles, et sur tout ce qui pouvoit intéresser l'industrie et concourir à la prospérité de ses peuples.

Ses sages réglemens furent tous recueillis par le célèbre Aboul-Fazel, son principal ministre, dans un ouvrage intitulé *Ayïn Akbery*, ou les Instituts d'Akbar, qui forme encore aujourd'hui un registre authentique et un monument qui atteste les vues d'ordre et les pensées libérales de ce prince éclairé.

Monarque philosophe, il ne faisoit accep-

tion d'aucune religion, et signalant sa tolérance, il accueilloit, avec une bienveillance égale, les sectateurs de Brahma et les chrétiens eux-mêmes. Après avoir fait traduire en persan, et soumis à un examen attentif plusieurs livres sacrés, il conçut le projet de fondre en une seule doctrine la religion de Brahma, celle de Mahomet et le christianisme; mais les premiers essais pour l'établissement de ce nouveau culte n'ayant excité ni zèle ni concours de néophytes, il eut la sagesse d'abandonner une entreprise si délicate, et donna désormais tous ses soins à l'administration de son vaste empire.

Passionné pour tout ce qui étoit grand, pour tout ce qui étoit noble, ni son penchant pour les armes, ni son habileté dans la guerre ne lui firent négliger les arts pacifiques. Il aima surtout l'histoire, cette école des peuples et des rois, et il répandit ses bienfaits sur les savans.

Tel fut Akbar, monarque le plus accompli de l'Indostan; mais sa vie glorieuse ne fut pas exempte d'amertume : parmi les révoltés qu'il lui fallut combattre, il eut la douleur de compter son propre fils Sélim; ce jeune prince se repentit, et reçut son pardon. Là ne devoient pas se borner ses chagrins domes-

tiques : le prince Daniel son second fils, qu'il chérissoit, succomba aux excès de la débauche; et ce père infortuné, ne pouvant supporter une perte si cruelle, descendit lui-même au tombeau, accablé sous le poids de la douleur, le 18 octobre 1605, âgé de soixante-trois ans : telle fut la cause respectable de sa mort, selon le témoignage de l'historien persan Ferichtah, témoignage qui suffit sans doute pour infirmer le conte populaire rapporté par Manucci, d'après lequel un si grand prince seroit mort pour avoir mangé, par méprise, une pastille empoisonnée qu'il destinoit à un grand de sa cour dont il vouloit se défaire par un crime.

« Comment attribuer à une pareille cause, » dit un de nos plus savans orientalistes (1), » la mort du plus grand prince dont l'Inde et » même l'Asie moderne puissent s'honorer, » qui, pendant un règne de cinquante ans, » se montra toujours clément et généreux, » quelquefois même au-delà des bornes pres» crites par la prudence? »

Noble défaut sans doute, et qui tenoit moins à la foiblesse de son caractère qu'à son excessive bonté.

(1) M. Langlès, *Biographie universelle*.

Ce prince immortel, l'Alfred du Mogol, fut inhumé à Skanderny, à une lieue et demie d'Agra, sur la route de Delhy, et par un laconisme rare sans doute chez les Orientaux, mais bien énergique, le sarcophage de marbre blanc qui renferme ses restes, porte pour toute inscription le nom seul d'*Akbar*.

Son règne a été célébré par le même Aboul-Fazel son visir, dans un ouvrage connu en Orient sous le nom d'*Akbar-Namma*, ou Histoire d'Akbar.

Le prince Sélim son fils, qui l'avoit trahi un moment, lui succéda sur le trône des Indes sous le nom de Djéhanguyr. Des ambassadeurs de Perse, de Tartarie, de Golconde, de Visapour, du Décan, et des rajahs voisins, vinrent, avec des présens magnifiques, pour le féliciter sur son avènement à l'empire.

Il envoya lui-même une ambassade magnifique à Schah Abbas, roi de Perse, avec de riches présens destinés pour ce monarque ; ils consistoient en vases d'agates, en toiles de coton du tissu le plus fin, en étoffes de laine mêlées d'or et d'argent, et fabriquées dans l'Inde, en poignards et en sabres enrichis d'or et de pierreries, et en une collection de curiosités très-riches.

Ce fut aussi sous le même règne que parut à la cour de Delhy, en 1615, sir Thomas Roe, premier ambassadeur anglais auprès de l'empereur de l'Indostan.

Mais ce bel empire renfermoit dans son sein un vice radical qui devoit faire renaître une de ces maladies politiques si connues en Orient, où l'ordre de la succession n'est pas invariablement réglé. Les peuples de l'Indostan alloient voir les princes de la dynastie régnante sans cesse en guerre les uns contre les autres, les fils armés contre leurs pères, les pères armés contre leurs fils, plonger, par une lutte impie, l'Etat dans le plus grand désordre et dans des convulsions sanglantes et répétées.

C'est ainsi que Chah-Djéhan, fils de Djéhanguyr, déjà pourvu de la souveraineté de plusieurs provinces, suivit les traces de son père qui s'étoit révolté contre Akbar, et arbora aussi un étendard parricide. Engagé dans cette guerre sacrilége, il marcha sur Agra avec soixante-dix mille chevaux, mais il fut défait dans deux batailles.

Cependant Djéhanguyr, après avoir résisté à toutes les tentatives d'un fils rebelle, tomba au pouvoir de Mohabet Khan, l'un de ses généraux qu'il avoit disgracié, et qui, seule-

ment avec cinq mille Rajepoutes, montagnards aguerris, défit l'armée impériale, forte de cinquante mille hommes. La confusion et le trouble s'emparent de la cour de Delhy : l'empereur toutefois parvient à tromper la vigilance de ses gardiens ; il se réfugie à Lahor, et y reprend l'exercice de son autorité. Cherchant à détourner par la guerre ce tesprit d'inquiétude et d'agitation qui anime les Mogols, il fait une invasion dans le Décan, obtient d'abord quelques avantages, mais se voit ensuite contraint, par des revers, de conclure une paix humiliante, et de restituer aux souverains du Décan plusieurs places fortes. Le chagrin s'empare de son ame : il meurt en route à Bimber, en 1617, âgé de cinquante-huit ans.

Tels sont les principaux événemens du règne de ce prince intempérant, capricieux, d'un caractère foible, cruel et sans principe de religion. Il se laissa dominer par la belle Nûr Jehan, Turcomane venue de Perse sans fortune, mais d'une beauté ravissante, et dont l'esprit égaloit la beauté. Sa conversation étoit pleine de charmes ; elle faisoit très-bien des vers, et avoit l'esprit orné. Djéhanguyr l'aima éperdûment ; il l'aima trop sans doute, car

elle abusa de son crédit pour élever ses favoris et sa famille au faîte des grandeurs. Les omrahs de la cour, qui frémissoient de son ascendant, lui reprochoient la bassesse de son origine, et entreprirent de la traverser, ce qui troubla l'empire pendant les dix dernières années de ce règne peu honorable.

Chah-Djéhan, si long-temps révolté contre son père, et qui, pour arriver au suprême pouvoir, s'étoit rendu le meurtrier de ses propres frères, monta sur le trône malgré un parti puissant qui cherchoit à l'écarter. Il fit étrangler les princes qui lui causoient de l'ombrage, et fut proclamé à Agra; mais bientôt de nouveaux troubles agitèrent plusieurs provinces. Chah-Djéhan rassembla une armée formidable, plus encore pour se tenir en garde contre ses ennemis du dedans, que pour se garantir des puissances voisines. Au nord de l'empire, les Tartares-Ousbecks étoient trop divisés entr'eux pour devenir redoutables aux Mogols; à l'occident la Perse étoit gouvernée par un prince indolent et foible. A l'orient et au midi, l'empire n'avoit pas plus à craindre des princes de l'Inde, qui, séparés les uns des autres par des montagnes, par de vastes déserts, n'étoient ni assez unis, ni assez puissans,

ni assez belliqueux pour attaquer la monarchie colossale fondée par les Mogols. Cette situation politique des Etats voisins, en mettant le nouvel empereur à l'abri des attaques du dehors, lui laissa le loisir de calmer les troubles qui venoient d'éclater dans l'intérieur de ses Etats.

Se voyant affermi sur le trône, il résolut de faire la guerre aux Portugais qui, avant son règne, s'étoient rendus formidables aux Indes, mais qui depuis étoient tombés dans une sorte de mépris par des pertes récentes et par une lutte peu honorable contre les Anglais et les Hollandais qui s'enrichissoient de leurs dépouilles. Chah-Djéhan les chassa de leur établissement d'Ougli ou Hugli sur le Gange.

Le grand Akbar avoit transporté la cour de Delhy à Agra ; Djéhanguyr l'avoit portée d'Agra à Lahor; Chah-Djéhan la fit retourner de Lahor à Delhy, et rétablit cette ancienne capitale dans son premier lustre. Il bâtit à grands frais une nouvelle ville qu'il nomma Chah-Djéhanabad, ou la ville de Chah-Djéhan, dont l'ancienne ne fut plus en quelque sorte que le faubourg. Le magnifique palais qu'il y fit élever, et les deux beaux jardins qui ornèrent ce palais sur les bords de la Jumnha, coûtèrent au-delà de 625,000 liv. sterling.

Là, dans ce délicieux séjour, Chah-Djéhan oublia les inclinations guerrières qui avoient signalé sa jeunesse pour se livrer entièrement aux amorces de la volupté.

La musique, la danse, la comédie partageoient tous ses loisirs, et personne n'avoit plus de part à sa faveur qu'un poëte célèbre de la cour, qui inventoit et disposoit sans cesse des fêtes nouvelles; les farces les plus bouffonnes étoient celles qui charmoient le plus l'empereur et son harem. Quelquefois même il aimoit à voir des luttes sanglantes de gladiateurs, et des animaux combattre contre des hommes. D'autres jours de la semaine étoient destinés à la chasse : rien de plus imposant que ces chasses royales des empereurs mogols, où une armée entière chassoit avec le prince contre une multitude de bêtes féroces; rien n'entretenoit davantage l'esprit belliqueux des conquérans de l'Inde; mais tous ces genres de plaisirs n'étoient pour le voluptueux Chah-Djéhan que des distractions passagères. Dominé par l'amour excessif des femmes, il porta la débauche plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Toutes ces reines, ces concubines, ces esclaves, qui formoient les trois ordres de son harem, ne lui suffisoient

pas encore, et il enlevoit les femmes de ses principaux officiers qui venoient chaque jour orner sa cour et son palais, contre la coutume des dames mogoles. Mais, sous le rapport de la magnificence, la cour de Delhy pouvoit être comparée à celle de Louis XIV, dont Chah-Djéhan fut contemporain.

L'amour des femmes rendit ce prince prodigue dans ses dépenses, et magnifique dans ses demeures royales. Ce fut pour une danseuse de la lie du peuple qu'il fit construire et orner cette étonnante galerie de Delhy, qui devint si fameuse en Europe par la seule description de ses richesses.

De femme d'un chamelier, cette belle personne devint, par les grâces de son esprit et de sa figure, la favorite et l'épouse de l'empereur: elle prit dès lors le titre de la begom, titre affecté aux favorites. Fière et ambitieuse, elle gouvernoit l'Etat, et cherchoit à assurer de loin à son fils la couronne de ce grand empire, qui appartenoit de droit à un autre prince. Pour mieux captiver son royal amant, elle étoit sans cesse occupée à imaginer tous les genres de dissipation et de plaisirs, afin de l'amuser et de le distraire. Tantôt l'intérieur du harem se transformoit en une foire

où les plus jolies courtisan es du sérail tenoient des boutiques remplies de bijoux précieux, d'étoffes élégantes qui étoient distribuées aux dames du harem ; tantôt on projetoit une partie de campagne ou de chasse, ou bien une promenade dans les endroits les plus agréables des environs, ou des provinces voisines. Chaque jour les plaisirs de la ville étoient remplacés par des jouissances nouvelles. La begom poussa le raffinement du luxe et de la volupté jusqu'à faire baigner l'empereur avec elle dans un petit lac d'eau de rose, bain enchanteur qu'elle avoit disposé en faisant remplir de ce fluide le bassin du magnifique jardin de Lahor, ce qui donna lieu à une découverte précieuse. Les rayons du soleil en faisant évaporer les parties aqueuses de l'eau de rose, l'essence qu'elle contenoit se réunit et vint à surnager sur la face de l'eau en plusieurs petits flocons. On ne connoissoit point encore cette substance qui se montroit comme une espèce d'huile qu'on devoit à un simple effet naturel; l'odeur suave qu'elle exaloit fut analysée, et l'on ne tarda pas à l'imiter dans des laboratoires. C'est ainsi qu'on doit à l'ambition, plus encore qu'à l'amour, un parfum dont le nom seul semble être le synonyme de la volupté,

une essence tout aussi recherchée en Europe, en Afrique et en Amérique, que dans les harems des princes de l'Orient. Cependant, quoique plongé dans les voluptés et dans les plaisirs, Chah-Djéhan s'attachoit à rendre la justice avec autant d'exactitude que de soin. Il fut comme le Salomon des Mogols, et on rapporte de lui des arrêts prononcés avec tant de sagesse, que la mémoire ne s'en perdra jamais dans les Indes. Il se montra inexorable envers les juges prévaricateurs : il purgea ses Etats des brigands qui l'infestoient, et troubloient les communications et le commerce. Pour en délivrer l'empire, il avoit rendu les officiers de justice responsables de tous les délits, de tous les vols qui se commettroient dans leurs districts. C'est ainsi qu'il obligea le gouverneur de Surate de restituer aux Hollandais la valeur des marchandises qu'on leur avoit pillées de nuit dans leurs magasins.

Ce respect pour la justice suspendit un peu le mépris qu'inspiroit naturellement un prince d'ailleurs si indolent, si voluptueux, d'un accès trop facile, trop indulgent peut-être, trop prompt à pardonner, et qui relâchoit insensiblement tous les ressorts d'un gouvernement absolu par son essence même. Les omrahs et

les rajahs s'en prévalurent, et les plus puissans parmi ces princes indiens tributaires, refusèrent de payer tribut.

Les passions qui changent d'objet avec l'âge, transformèrent la prodigalité de Chah-Djéhan en une avarice insatiable. Quand ses principaux officiers s'étoient enrichis par des exactions, il les dépouilloit de leurs trésors injustement acquis, pour s'en enrichir lui-même. Accumulant trésors sur trésors, et ne songeant qu'à les conserver avec sûreté, il fit construire dans les fondations de son palais deux caveaux profonds, soutenus par des pilliers de marbre : l'un renfermoit l'or, et l'autre l'argent ; et, afin que ces trésors fussent d'un transport plus difficile, il en avoit fait fabriquer des pièces d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles ne pouvoient servir dans le commerce, ni dans les échanges. L'empereur mogol passoit une grande partie du jour dans ces riches caveaux, sous prétexte d'y prendre le frais, mais plus encore pour repaître ses yeux de tout cet amas d'or et d'argent. Poussé par son avarice, et voulant éviter d'entretenir à ses frais ses quatre fils d'une manière convenable à leur rang, il distribua à chacun d'eux des provinces, sans autre traitement que ce qu'ils pourroient tirer

des peuples. Par là, il agit contre la saine politique, et commit la même faute que son père, Djéhanguyr, qui, après avoir donné de son vivant de vastes domaines à ses fils, s'étoit vu dans la dure nécessité de les combattre et de punir leur révolte.

Mais, est-ce bien le sentiment de l'avarice qui aveugla Chah-Djéhan au point de lui faire perdre de vue le malheureux exemple de son père? Selon le voyageur Bernier, ce fut malgré lui qu'il distribua des gouvernemens à ses fils, qu'il les éloigna de Delhy, où ils faisoient des brigues secrètes pour s'assurer la couronne; il craignit qu'en les retenant à la cour, ils ne vinssent à s'égorger sous ses yeux mêmes. Soudjah eut le Bengale; Morad, le Guzarate; Aureng-Zeb, les frontières du Décan; Dara, le Multan et Caboul. Mais ce dernier prince, comme l'aîné, destiné à la couronne, ne s'éloigna point de Delhy, et gouverna, conjointement avec son père; de sorte qu'il y eut, pour ainsi, deux souverains en même temps.

Il étoit facile de prévoir que l'empire mogol seroit bientôt disputé les armes à la main, par quatre jeunes princes ambitieux, qui aspiroient au suprême pouvoir.

Toujours plongé dans les plaisirs sensuels; mais, déjà glacé par l'âge, Chah-Djéhan prit imprudemment des aphrodisiaques pour ranimer ses forces épuisées. Victime de l'emploi d'un moyen pernicieux qui ne procure qu'une vigueur factice et éphémère, il tomba dangereusement malade; et son fils aîné, Dara, qu'il avoit désigné publiquement pour lui succéder, s'empressa de saisir les rênes du gouvernement, et de se prémunir, par des actes d'autorité, contre les projets ambitieux de ses trois frères.

Soudjah se déclare le premier contre les prétentions de son frère aîné Dara; il l'accuse d'avoir empoisonné l'empereur, et il arme sous prétexte de venger ce parricide. Ses deux autres frères, Mourad et Aureng-Zeb, lèvent aussi l'étendard de la révolte, sous prétexte également d'opposer une barrière à la tyrannie de Dara. Il étoit évident que celui qui triompheroit sacrifieroit ses frères rivaux, comme avoit fait autrefois Chah-Djéhan lui-même.

Ce fut dans cette crise décisive que le jeune Aureng-Zeb développa la politique raffinée, ou plutôt la dissimulation profonde à laquelle il dut le trône et l'un des règnes les plus longs

dont puisse s'enorgueillir le despotisme asiatique.

Avant de mettre en scène ce prince fameux, qui, tout en affectant la dévotion d'un faquir, le mépris des richesses et du trône, nourrissoit une ambition démesurée, faisons connoître son caractère et ses premiers exploits.

Né en 1619, lorsque son aïeul Djéhanguyr, fils d'Alébar, occupoit encore le trône, il reçut de ce prince, ravi de voir se multiplier les rejetons de sa famille, le nom d'Aureng-Zeb, ornement du trône. Comme tous les princes asiatiques, il ne reçut au fond du harem qu'une éducation superficielle et imparfaite, à laquelle pourtant il suppléa lui-même par une application assidue et par la vigueur de son génie. Il venoit d'atteindre sa neuvième année, lorsque le sceptre de l'empire mogol passa dans les mains de son père, Chah-Djéhan. Dès lors, son maintien composé, son goût pour la solitude, ses fréquentes prières, servirent de voile à son ambition précoce. On le vit s'inscrire parmi les faquirs, faire parade de leurs costumes, ne marcher que le Coran à la main, annoncer l'intention de se retirer à Médine pour y adorer le tombeau du prophète. Mais, s'il affecta les inclinations

d'un faquir, il montra aussi l'âme d'un prince et les talens d'un capitaine habile.

Nommé, à l'âge de vingt ans, commandant
1629 du Dékehan, et d'un corps de quinze mille hommes, il fit une invasion heureuse dans le pays de Baglana, et réduisit les princes indiens à payer tribut à son père. Il vint un moment à la cour : mais, ayant reçu l'ordre de retourner dans son gouvernement, il y reprit sa vie austère, s'occupa de construire des mosquées, et vécut préférablement avec les faquirs qui montroient le plus de zèle pour l'islamisme.

1635 A vingt-six ans, il passa au gouvernement du Guzarate, et fixa sa résidence à Ahmed-Abad, sans changer de manière de vivre. Là, il se livra plus que jamais à la dévotion et aux méditations religieuses. Sérieux et mélancolique, mais plein d'artifice et de pénétration, il cachoit sous les dehors d'une excessive piété l'ambition qui dévoroit son cœur, affectant toujours les sentimens d'un faquir plutôt que les vues élevées d'un prince, afin d'ôter tout soupçon qu'il prétendît à la couronne. Son frère aîné, Dara, fut le seul qui devinât son ambition. « De tous mes frères, dit-il, » je n'appréhende que ce nemosi, » c'est-à-dire ce bigot, ce faiseur d'oraisons.

En effet, Aureng-Zeb n'attendoit plus que des circonstances favorables pour donner l'essor à son esprit dominateur, lorsque la maladie subite de son père, et la conduite hautaine de son frère Dara, vinrent lui offrir l'occasion qu'il épioit depuis si long-temps.

Son frère Mourad annonçoit ouvertement ses prétentions à l'empire; il étoit secondé par l'émir Djemlah, qui, après avoir occupé le poste de principal visir, venoit d'être disgracié par Dara. Le prince et l'émir trouvèrent un puissant appui dans Aureng-Zeb, qui les entraîna l'un et l'autre dans son parti, tout en feignant de ne vouloir que les soutenir eux-mêmes. Ce fut alors, surtout, qu'il eut recours à toutes les ruses de la dissimulation pour cacher ses véritables intentions, feignant de se livrer avec plus d'ardeur aux exercices de piété, affectant de ne se mêler des affaires mondaines que pour seconder les justes prétentions d'un frère chéri dont la haine contre Dara lui étoit si favorable, et excitant avec adresse son ambition et son ressentiment.

Après qu'il eût opéré sa jonction avec Mourad, les deux princes marchèrent de concert vers Agra, avec une armée de quarante mille hommes. Pendant cette marche, Aureng-Zeb

traitoit son frère avec les plus grands égards, soit en particulier, soit en public, ne lui donnant jamais d'autre titre que celui d'Hozaret, c'est-à-dire, roi ou majesté.

Cependant, le malheureux Chah-Djéhan, rétabli de sa maladie, voyant trois de ses fils armés pour lui ravir la couronne, veut aller lui-même les combattre. Dara le détourne de ce projet. N'est-il pas l'appui, le bouclier de l'Etat et de son père? Il arrache à ce foible monarque l'ordre formel à tous les généraux de l'empire de n'obéir qu'à lui Dara, exclusivement. Il marche d'abord contre Soudjah, qui, le premier, avoit arboré l'étendard de la révolte; il le défait et le met en fuite : puis, à la tête de l'armée impériale, forte de cent mille chevaux, de cinquante mille fantassins et de quatre-vingt pièces de canon, il se met en campagne pour aller combattre l'armée confédérée de Mourad et d'Aureng-Zeb, si inférieure en nombre.

Après plusieurs marches et contre-marches, les deux armées se rencontrent dans les plaines de Semouque près d'Agra; et, le 6 juin 1658, elles en viennent à une bataille décisive.

Mais déjà Aureng-Zeb avoit soufflé adroitement la division parmi les généraux de l'ar-

1658

mée de Dara; il avoit employé la corruption et la séduction, de sorte que plusieurs d'entre eux restèrent immobiles pendant l'action, ou abandonnèrent le champ de bataille. Mais, sur plusieurs points, le choc et la mêlée furent terribles. Enfin, Dara fut vaincu, et sa nombreuse armée dispersée ou détruite.

L'artificieux Aureng-Zeb, qui avoit fait lui-même des prodiges de valeur, s'empressa de faire honneur de cette brillante journée à son frère Mourad. Après quelques heures de prières et de méditations, il vint au-devant de lui, le Coran à la main, pour lui adresser ses félicitations, en lui prodiguant le titre d'empereur. Mais, en même temps, il entretenoit une correspondance active avec les vice-rois ou gouverneurs de provinces, et il donnoit à celui qu'il proclamoit comme le nouveau monarque, un visir chargé de veiller sur toutes ses actions.

Instruit de la défaite de Dara et de l'approche de l'armée victorieuse, Chah-Djéhan se retrancha dans le palais d'Agra, ayant encore ses gardes et une forte garnison pour sa défense, espérant d'ailleurs rassembler autour de lui les débris de l'armée impériale. Mais Aureng-Zeb se hâta d'entamer une négocia-

tion avec le vieux monarque ; il la conduisit si adroitement, que ce malheureux prince renvoya ses gardes, et se mit ainsi à la discrétion de ses fils rebelles, qui, portant leurs mains parricides sur leur père et leur légitime souverain, le confinèrent aussitôt dans l'intérieur du harem, à la garde d'officiers qui leur étoient dévoués.

Ils résolurent ensuite de marcher sur Delhy, où Dara venoit de rassembler de nouvelles forces.

Mais à peine l'armée est-elle en marche, qu'elle se soulève, en demandant à grands cris la solde arriérée de plusieurs mois; Mourad a recours vainement aux banquiers d'Agra; nul n'ouvre sa bourse et ne vient à son secours pour apaiser la sédition. Poussé à bout, il alloit user de violence envers les banquiers et les principaux habitans de cette capitale, lorsque Aureng-Zeb lui offrit lui-même d'ouvrir son propre trésor pour satisfaire aux justes réclamations de l'armée. L'imprudent Mourad accepta un service qui, en assurant à son frère l'affection et la reconnoissance de la soldatesque et de la capitale, lui permet enfin de jeter le masque et de porter le coup décisif. A la suite d'un festin où Mourad, ivre, venoit

de transgresser les lois du prophète, Aureng-Zeb le fait arrêter au milieu même de son camp, l'envoie prisonnier à Agra, et se trouve, par la défection des troupes qu'il avoit lui-même fomentée, le chef suprême de toutes les armées, et le seul possesseur de l'empire. Il se rend aussitôt à Delhy, où il exerce seul l'autorité souveraine. Mais bientôt son frère Soudjah, qui aspiroit aussi à l'empire, et qui, après sa défaite, étoit parvenu à rassembler une nombreuse armée, vient à son tour lui disputer la couronne.

Les deux frères marchent l'un contre l'autre, impatiens d'en venir à une action générale. La mêlée s'engage : de part et d'autre on fait des prodiges de valeur. Tout annonçoit déjà que cette seconde bataille, malgré l'intrépidité et les habiles dispositions d'Aureng-Zeb, étoit perdue pour lui, lorsqu'une de ces vicissitudes inattendues qui semblent se jouer de tous les calculs et de tous les efforts humains, prive Soudjah de la victoire, et place Aureng-Zeb au plus haut degré de la fortune. Ce prince n'avoit pas voulu descendre de son éléphant de guerre pour monter à cheval, et se soustraire par la fuite au danger qui le menaçoit; au contraire, Soudjah venoit de céder à un conseil

semblable ; il étoit passé de son éléphant sur un cheval, afin de mieux poursuivre les soldats d'Aureng-Zeb, qu'il croyoit vaincus. C'est ce conseil perfide qui, le dérobant à la vue de ses propres soldats, leur fit croire que Soudjah avoit péri dans l'action, et qu'il ne leur restoit plus d'autre ressource qu'une fuite précipitée.

Telles furent les causes qui donnèrent la victoire à Aureng-Zeb. Ce prince monta sur le trône, avec toutes les cérémonies d'usage ; et son nom, changé en celui d'*Alemguir*, ou conquérant de l'univers, fut proclamé dans tout l'Indostan.

Ici finit en quelque sorte le règne de Chah-Djéhan, enfermé et gardé soigneusement dans la forteresse d'Agra, par les ordres du vainqueur. Sous le gouvernement de ce prince, à la fin, si agité et si malheureux, l'empire mogol ne comprenoit pas moins de vingt-cinq provinces, dont cinq y avoient été annexées par Chah-Djéhan lui-même. C'étoient celles de Balkh, Kandahar, Biddukshan, Tellengana et Baglana ; provinces qui, à elles seules, donnoient un revenu de vingt-cinq millions à l'empire mogol ; empire qui, à cette époque (1647) auroit pu mettre sur pied environ un million de soldats, tant cavalerie qu'infanterie.

CHAPITRE XII.

Règne d'Aureng-Zeb. — Particularités sur le caractère et sur la vie de ce prince. — Fondation de l'empire maratte par Savagé. — Etat de l'empire Mogol à la mort d'Aureng-Zeb.

1647

C'ÉTOIT sur la ruine de sa famille qu'Aureng-Zeb venoit de pourvoir à sa sûreté, et de fonder sa puissance; il avoit combattu deux de ses frères, et les avoit mis en fuite; il tenoit en captivité son père et celui de ses frères pour qui lui-même avoit pris les armes au commencement de la guerre. Mais, de tous ses compétiteurs, Dara étoit le seul qui lui inspirât de l'inquiétude; il erroit encore dans le nord de l'Inde, où se tenoient ses partisans et ses soldats dispersés. Un traître le livra;

on lui coupa la tête, et on vint la présenter à Aureng-Zeb, tandis qu'il méditoit le Coran. Il ferme aussitôt le livre sacré, demande de l'eau, fait laver le visage de Dara, couvert de sang, afin de mieux le reconnoître, lui ouvre lui-même les yeux; et découvrant une taie qui dissipe ses doutes, il fond en larmes, et s'écrie : « L'infortuné! » Puis faisant embaumer cette tête, il l'envoie, dans une boîte, à son malheureux père, qui reconnoît les traits de Dara son fils chéri, et perd ainsi tout espoir de ressaisir le pouvoir suprême.

Mourad cependant, quoiqu'il fût étroitement gardé, étoit encore l'objet de l'intérêt et de l'espérance des mécontens. Sa mort fut résolue; mais, selon Manucci, on emprunta le masque de la justice pour couvrir cette nouvelle iniquité. On suscita au jeune prince prisonnier une fausse accusation, appuyée par de faux témoins, secondés par des astrologues. Aureng-Zeb, revêtu par le chef de la loi d'une sorte de consécration qu'on regardoit, parmi les Mogols, comme le sceau de la juridiction impériale, feignit de céder comme à regret, et ordonna, les yeux mouillés de larmes, ce dernier fratricide qui lui assuroit la paisible possession de la couronne. Telles

1648

furent les voies odieuses et violentes par lesquelles ce prince parvint à l'empire; mais si l'on considère que la succession au trône étoit indécise faute de bonnes lois en faveur des aînés; que l'empire par là se trouvoit exposé à devenir la conquête du plus habile ou du plus fort; si l'on examine que tous les princes de la famille impériale se trouvoient dans la cruelle nécessité, ou de régner en faisant périr, pour leur propre sûreté, les prétendans au trône, ou de périr eux-mêmes pour assurer la couronne à leurs rivaux, on ne sera peut-être pas si étonné de voir des écrivains et des voyageurs éclairés et recommandables qualifier Aureng-Zeb de grand monarque, de rare génie, de politique profond.

En effet, devenu maître paisible de l'empire, il développa autant de talens pour l'administration qu'il en avoit montré pour la guerre et pour les combinaisons politiques. Il simplifia la marche trop lente de la justice, surveilla les décisions des tribunaux, destitua et punit les magistrats prévaricateurs, établit une garantie jusqu'alors inconnue pour les propriétés territoriales, encouragea l'agriculture, le commerce et l'industrie; il arrêta, par une mesure sage et politique, l'aliénation des do-

maines de la couronne, qui avoit fini par appauvrir l'Etat, et donna une attention sérieuse au maintien de la religion et à la réforme des mœurs. Il défendit sévèrement l'usage du vin, selon le précepte du Coran, et força les danseuses et les musiciennes, qui s'étoient si fort multipliées sous le règne du voluptueux Chah-Djéhan, d'abandonner leur profession scandaleuse, ou de l'exercer avec plus de décence ou de retenue.

Son élévation, ses exploits, son administration éclairée excitèrent l'attention de plusieurs monarques; et l'on vit successivement arriver à Delhy, pour le féliciter sur son avènement à l'empire, des ambassadeurs du roi d'Ethiopie, du chérif de la Mecque, du schah de Perse, du prince des Ousbecks, qui régnoit dans la grande Bucharie, et plus tard, une ambassade hollandaise.

Mais tant de prospérités ne furent pas sans mélange ni sans amertume. Une puissance rivale et redoutable se formoit au sein même de l'Inde, c'étoit celle des Marattes, peuples aborigènes, ennemis naturels des Musulmans, envahisseurs étrangers. Le premier conquérant qui ait donné une existence politique aux Marattes, se nommoit Savadjy, ou Sevage.

Il naquit en 1628, dans le pays de Radjepoutana, contrée fortifiée par la nature, et hérissée de montagnes, et qui étoit restée indépendante même après l'invasion des Mogols. Le Rajepoutana est à l'Indostan ce que la Suisse est à l'Europe, plus peuplée toutefois et plus étendue. La mère de Sevage étoit d'une naissance obscure, et se nommoit Bonsola. Son grand-père étoit fils naturel du raja d'Oodipour, prince Radjepout. Mécontent de ses frères, qui lui reprochoient sa naissance, il entra au service du raja de Visiapour, se distingua, et laissa, en mourant, à son petit-fils Sevage, l'emploi militaire et la réputation que lui avoient acquis ses talens. Le jeune Sevage, dédaignant la condition de sujet, profita habilement des divisions intestines dont le Visiapour étoit agité pour s'emparer de ce royaume. Ses conquêtes et ses progrès furent d'autant plus rapides, que les Indous le considéroient comme leur appui, et l'ennemi naturel des Musulmans. Sa domination s'étendit non-seulement sur le Visiapour, mais sur le Carnate, sur la partie septentrionale du Baglana, le long de la côte jusqu'à Goa, et dans l'intérieur de la péninsule jusqu'aux Gattes. Le nom de Marattes, donné à l'empire et aux

+ The Marattas

sujets de Sevage vient d'une partie centrale de l'Inde, appelée *Maharat.* Cet empire eut bientôt près de cinq cents lieues d'étendue, et un revenu qui passoit sept cent quarante millions. Il devint redoutable à Aureng-Zeb, qui ambitionnoit la domination universelle de l'Inde. Sevage faisoit déjà des incursions dans différentes provinces de l'empire mogol sans être arrêté par les armes victorieuses de l'empereur, et au même moment où deux de ses fils, marchant sur les traces de leur père, essayoient de se faire un parti dans l'Etat; mais quelle différence entre le sévère Aureng-Zeb et le foible Chah-Djéhan, qui s'étoit laissé ravir la couronne! Aureng-Zeb fit enfermer ses fils coupables dans la citadelle de Gwlior, et s'en défit avec un poison lent fait avec du jus de pavot, appelé *poust*, qui affoiblit les organes, conduit à un état de langueur, de stupidité, et donne enfin la mort.

Mais la santé d'Aureng-Zeb étoit elle-même altérée par les soins pénibles de l'administration, par les inquiétudes qu'inspire une conscience rongée de remords, et par le régime austère qu'il s'étoit imposé, régime aussi rigoureux que celui d'un anachorète. Depuis son avènement au trône, il ne mangeoit ni

1661

pain de froment, ni viande, ni poisson, et ne se nourrissoit plus que de pain d'orge, d'herbages, de confitures. Jamais il ne couchoit dans un lit, mais par terre, couvert d'une peau de tigre; pénitence qu'il s'étoit imposée, selon quelques écrivains, en expiation de ses crimes. Prêt à succomber, il ne dut sa guérison qu'à la vigueur de son tempérament. Telle étoit la terreur profonde qu'inspiroit déjà son nom, que, pendant sa maladie, aucune tentative ne troubla la tranquillité de l'empire.

Cependant la convalescence de l'empereur fut longue, et ses médecins lui conseillèrent, pour se rétablir, d'aller respirer l'air pur et salubre de la belle vallée de Cachemire. Aureng-Zeb se mit en marche le 6 décembre 1661, avec toute sa cour, escorté par dix mille fantassins et trente-cinq mille hommes de cavalerie traînant du canon de tout calibre. La plus grande partie de ce nombreux cortége resta dans le Lahor; et l'empereur ne conserva autour de lui que ses principaux omrahs, sa sœur, la belle Rauchen-Ara, qu'il aimoit tendrement, et un petit nombre de soldats pour sa garde. Ni les distractions d'un tel voyage, ni les plaisirs de la chasse n'interrompirent le

cours des affaires. Aureng-Zeb les expédioit tout aussi promptement qu'à Delhy même.

Son retour du Cachemire fut marqué par l'arrestation de Sevage, ce premier chef maratte, qui, arrivant prisonnier à Delhy en même-temps qu'Aureng-Zeb, y faisoit sa rentrée, fut confiné aussitôt dans une prison.

Mais de nouveaux troubles venoient d'éclater dans le Guzarate. Les Radjepoutes, toujours indomptables, étoient sortis en armes de leurs montagnes pour fondre sur les soldats d'Aureng-Zeb; ils furent repoussés, il est vrai, après plusieurs combats sanglans, et quelques uns de leurs princes ou rajahs perdirent leurs juridictions héréditaires; la nation même fut soumise à des gouverneurs mogols.

Du côté du Bengale, les armes d'Aureng-Zeb n'obtinrent pas des succès aussi décisifs. Il avoit envoyé, en qualité de gouverneur de cette province, l'émir Djemlah, qui l'avoit entièrement conquise. C'étoit sa créature, son favori, son meilleur général; mais Aureng-Zeb, redoutant peut-être son ambition ou son trop grand pouvoir, lui prescrivit de faire la conquête du royaume d'Asam, au nord de Dakka, sur le golfe du Bengale, où mille obstacles ne manqueroient pas de mettre un

1666

terme à sa gloire. En effet, après quelques avantages, cet habile général fut arrêté par les difficultés locales, et chassé enfin par la saison des pluies.

Vers la même époque, c'est-à-dire, en février 1666, mourut accablé de chagrin, d'ennui et de vieillesse, l'empereur Chah-Djéhan, toujours prisonnier dans la citadelle d'Agra, mais dont la détention avoit été adoucie par beaucoup d'égards et de soins. Ce prince foible, avare et négligent, n'emporta dans la tombe ni regrets ni larmes.

La même année vit rompre la bonne intelligence qui régnoit entre Aureng-Zeb et Schah-Abbas II, roi de Perse. Le monarque mogol se mit lui-même à la tête de l'armée impériale; mais à son arrivée près de Lahor, ayant appris la mort de Schah-Abbas, il rentra dans sa capitale sans rien entreprendre contre la Perse, soit que ses enfans et ses gouverneurs de province lui inspirassent déjà de l'ombrage; soit qu'il vît de près les grandes difficultés qu'offrent les barrières naturelles qui séparent l'Inde de la Perse, et qui en font deux pays séparés et distincts.

Les loisirs de la paix donnant plus d'essor au zèle outré d'Aureng-Zeb pour l'islamisme, il

devint intolérant et persécuteur à l'égard des Indiens. Non content de les assujétir à une double capitation, il s'occupa de l'extirpation de la religion de Brahma dont le culte public étoit défendu, et de la destruction des pagodes, ordonnant d'élever des mosquées sur leurs ruines, et de mettre en pièces leurs idoles. Les Indous se retirèrent dans les bois et dans les cavernes pour pratiquer librement leur culte. De là, une foule de mécontens et de nouveaux ennemis, dont se prévalut Chah-Aulum, l'un des fils d'Aureng-Zeb à qui ce prince avoit confié le gouvernement du Guzarate. Il essaya vainement de se rendre indépendant; l'empereur rassembla aussitôt une armée, et prit la route d'Agra. Le jeune prince intimidé rentra sur-le-champ dans l'ordre, et obtint son pardon.

Mais l'empereur mogol ne put arrêter avec la même facilité les soulèvemens des Marattes et des Radjepoutes. Le fameux Sevage, s'étant évadé des prisons de la capitale, retrouva dans les montagnes des Gattes un refuge assuré et d'intrépides défenseurs qui repoussèrent les troupes mogoles. Peut-être même eût-il ébranlé le trône d'Aureng-Zeb, si la mort ne l'eût surpris en 1680, au milieu de ses vastes projets de vengeance. Elle ne mit pas un terme

1681 MDCLXXXI

aux inquiétudes qu'inspiroient les Marattes. Sambadjée, son fils et son successeur, continua contre les Mogols la guerre active qu'avoit commencée son père; mais il montra bientôt qu'il n'avoit que son courage, et non sa prudence et ses talens.

Ces deux guerres opiniâtres, et l'ardent désir de s'assurer le trône, portèrent à la révolte Akbar, fils chéri d'Aureng-Zeb, à qui ce prince destinoit, dit-on, la couronne. Il joignit le chef maratte Sambadjée, et fut bientôt à la tête d'une armée de soixante-dix mille Indiens, dont il avoit su depuis quelque temps captiver l'affection; mais un tel appui étoit peu capable de le porter sur le trône de l'Indostan. D'ailleurs Aureng-Zeb sema adroitement la zizanie entre son fils rebelle et les chefs indiens qui le secondoient; il mit en usage toute son habileté, toute sa politique, pour étouffer, dans son origine, cette guerre dangereuse. Akbar fut vaincu en 1681, dans une bataille, par un de ses frères; n'ayant plus ni ressources ni espoir, il se retira à Goa, et de là en Perse, où Schah-Soleiman lui accorda un asile. Sa retraite ralentit les hostilités, et amena ensuite une trève entre l'empereur mogol et le chef maratte Sambadjée. L'empereur

fut encore plus heureux du côté du Thibet, dont une partie fut conquise par le gouverneur du Cachemire.

Il méditoit une conquête plus importante, celle des royaumes de Golconde et de Visiapour, qu'il avoit tentée plusieurs fois sans succès. Les richesses de ces deux royaumes excitoient tellement sa cupidité, qu'il résolut d'en entreprendre la conquête en personne, quoiqu'il eût alors soixante-huit ans ; mais l'âge n'avoit rien diminué de son activité ni de son ambition. Il entra en campagne avec toute l'ardeur d'un jeune guerrier, et, dès 1687, s'empara d'abord du Visiapour, gouverné par un prince de quatorze ans qui fut fait prisonnier. La campagne suivante fut marquée par la conquête de Golconde, dont la capitale ouvrit ses portes à l'empereur mogol, le 2 février 1688. C'est ainsi que l'habile Aureng-Zeb consomma les desseins qu'il avoit formés contre les rajahs indépendans de la côte de Coromandel, vaste contrée de l'Inde qu'il rangea sous sa domination depuis Ganjam jusqu'à la rivière de Colram, c'est-à-dire, depuis le onzième degré quarante minutes de latitude méridionale jusqu'au dix-neuvième degré trente minutes de latitude septentrionale.

S'il eût pu envahir la côte opposée, ou l'autre promontoire, toute la péninsule de l'Inde seroit peut-être tombée en son pouvoir, et alors l'Inde entière eût appartenu à un seul monarque; mais tous les pays situés depuis les frontières du Guzarate jusqu'au cap Comorin appartenoient à différens souverains indépendans, dont le plus puissant étoit celui de Sattarah.

Ce fut à ces princes, libres encore du joug des Mogols, que les rajahs de Coromandel, dépouillés par Aureng-Zeb, s'adressèrent pour en obtenir du secours. Tous, alarmés des progrès rapides que faisoient les armes du Mogol, formèrent une espèce de confédération sous les drapeaux du rajah de Sattarah et de Sambadjée, qui avoit rompu la trêve, excité aussi par les mécontens de Golconde et de Visiapour. Ce furent ces princes et ces peuples ainsi unis et confédéres contre la puissance de l'empereur mogol qu'on appela Marathor, ou Marattes, mot composé de Rattor, nom d'une tribu particulière des Radjepoutes, et de Maahale, qui signifie grand. Cette guerre prit dès lors un caractère opiniâtre et cruel qui la rendit redoutable aux deux partis; mais elle finit, après bien des vicissitudes, par opposer une

barrière aux usurpations des empereurs mogols. Cependant, après une longue résistance, le prince maratte Sambadjée, trahi par un de ses officiers, fut livré à Aureng-Zeb, qui, portant d'abord sa rigoureuse justice sur le traître qui avoit livré son prince, lui fit arracher la langue; puis il offrit la vie à Sambadjée, s'il consentoit à abandonner sa religion pour embrasser l'islamisme. Sambadjée refusa courageusement; et le cruel Aureng-Zeb, après lui avoir fait ouvrir le sein et arracher le cœur, ordonna que son corps fût coupé en plusieurs morceaux et livré aux chiens, assistant lui-même à cette horrible exécution.

Elle répandit la consternation parmi les Marattes, mais sans les décourager; rien ne put rompre leur puissante confédération. En vain les Mogols leur enlevèrent leurs villes principales, telles que Poonah et Sattarah, et un grand nombre de forteresses du Mayssour et du Décan; les princes alliés firent de si vigoureux efforts pour regagner ce qu'ils avoient perdu, qu'Aureng-Zeb se vit forcé d'entretenir sur pied une armée dont la dépense excédoit les revenus qu'il tiroit de ses nouvelles conquêtes. Cependant la gloire qu'il trouvoit à étendre les limites de son empire

beaucoup plus loin que ne l'avoient fait aucuns de ses prédécesseurs, le détermina à ne point les abandonner; mais, pour les conserver, il eut la sagesse de mettre lui-même des bornes à son ambition, et d'en venir à un système d'accommodement praticable. Il y fut déterminé surtout par les différentes excursions que les Marattes avoient faites dans son empire; ils venoient de porter le fer et le feu dans la province de Dowlatabad; ils avoient attaqué la capitale, Aurengabad; ils avoient pénétré du côté de Sattarah, jusques dans la province du Guzarate; enfin ils avoient souvent répandu la terreur jusqu'aux portes même de Delhy.

Aureng-Zeb, voyant qu'il lui étoit impossible de réduire ces peuples intrépides, ne chercha plus qu'à s'assurer la possession de ses conquêtes; et, entrant en négociation avec les rajahs confédérés, il sut si bien ménager Saojée-Rajah, roi de Sattarah, que la paix fut conclue aux conditions suivantes: « Qu'Aureng-Zeb conserveroit les conquêtes » qu'il avoit faites au midi, jusqu'à la rivière de » Colram, et le port de Surate, moyennant » le *chout*, c'est-à-dire, le quart du revenu » du Décan, qu'il s'obligeoit de payer aux Ma» rattes. » En vertu de ce traité, l'empereur

1705

annexa au Décan les provinces qu'il avoit conquises au midi; et tant qu'il vécut, il paya exactement le chout aux Marattes.

C'est ainsi que finit une guerre qui avoit occupé Aureng-Zeb pendant les deux tiers de son règne. Quant au traité, qui paroît remonter en 1692, il fut si avantageux à ce prince, que si les provinces conquises eussent été bien gouvernées, elles seroient devenues une source intarissable de richesses pour ses successeurs.

Aureng-Zeb n'avoit plus d'ennemis; mais, redoutant l'ambition de ses fils, il resta armé et en campagne pendant les quinze dernières années qu'il vécut encore. En 1705, il tomba dangereusement malade, et montra une résignation admirable, répétant au milieu de sa cour ces vers philosophiques d'un poëte persan;

« Lorsqu'on avance vers la centaine,
» C'est la mort qui prend alors la forme de la vie. »

Il guérit pourtant, grâces à sa sobriété et à son tempérament vigoureux; mais il ne traîna plus, jusqu'à sa mort, qu'une foible et caduque existence qu'il prolongea jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Il descendit au tombeau le 21 février 1707, à Ahmedmagar, dans la province de Dowlatabad, après avoir passé un demi-siècle entier sur le trône de l'un des plus puissans empires de l'Univers. Cet empire s'étendoit du dixième au trente-cinquième degré de latitude, et occupoit à peu près le même espace en longitude; sa population s'élevoit à soixante-quatre millions d'habitans, et ses revenus à huit cents millions de livres tournois; il étoit si heureusement situé, que les productions de la terre sont encore aujourd'hui au plus bas prix sur le même sol.

Aureng-Zeb avoit ordonné qu'on lui élevât un tombeau pareil à ceux des derviches qui sont simples et sans ornement; et il étoit mort sans désigner précisément celui qui devoit lui succéder. Il avoit eu cinq fils; mais trois avoient comploté ouvertement contre ses jours. L'aîné, qui s'étoit révolté le premier, étoit mort de poison par ordre de son père; le cadet avoit eu le même sort; et Akbar, le quatrième, après avoir tenté de le détrôner, s'étoit vu forcé de s'expatrier, et de chercher un refuge en Perse.

Avant de terminer le tableau de ce règne fameux, convenons qu'un monarque asiatique

si puissant, qui, dans sa vie privée, se condamna lui-même à vivre comme un simple anachorète, offre une sorte de phénomène à l'histoire.

Ennemi de tout plaisir sensuel, Aureng-Zeb fut tellement sobre, qu'il ne dépensoit rien du revenu de son empire pour l'entretien de sa table, affectant de dire : « Que la nourriture qui provient du travail des autres n'est » pas profitable, et que nul ne doit se nourrir » que du fruit de ses propres travaux. » Joignant l'exemple au précepte, il faisoit lui-même des bonnets, et les envoyoit en présens aux grands de sa cour et aux gouverneurs de ses provinces, qui payoient cet honneur de plusieurs milliers de roupies. Ses habillemens étoient aussi simples et aussi modestes que sa table étoit frugale.

Comme s'il eût voulu se faire regretter, il cessa, vers la fin de son règne, d'être sanguinaire; il dissimula même les fautes de ses ministres, soit pour se les attacher, soit pour les empêcher de désirer un changement dans l'Etat; enfin il affecta tellement d'être bon, que le peuple en général le regarda comme un saint. Sa vie offre un trait remarquable, qui, depuis, a été imité en Europe par un mo-

1707

narque non moins célèbre (1), et qui achèvera de donner une idée des étranges contrastes de vices et de vertus qui caractérisent ce fameux empereur de l'Indostan. Un jour, étant campé dans le Décan, ses soldats détournèrent un ruisseau qui faisoit aller un moulin, seule ressource d'une pauvre femme. Aureng-Zeb en est averti; non-seulement il fait rendre au ruisseau son cours ordinaire, mais il envoie cinq roupies d'or à la villageoise, la priant de lui pardonner le tort qu'on lui avoit fait à son insu; il fait plus, il comble de bienfaits son mari et ses quatre enfans; il leur donne en propriété le village qu'ils habitoient, et va leur rendre visite, environné de toute sa cour et de la splendeur du trône.

Tel fut Aureng-Zeb, ou plutôt, tel fut ce tyran fameux qui empoisonna son père, qui massacra ses frères et ses neveux, qui empoisonna deux de ses enfans; qui, avant même de faire aucune conquête, prit le titre fastueux d'Alemguyr, ou de conquérant de l'Univers, et qui ne posséda rien que par le meurtre et la trahison.

Mais ce tyran, souillé de crimes, gouverna

(1) Frédéric II, roi de Prusse.

son vaste empire avec une habileté singulière ; et ses sujets avec une rare équité ; il porta l'Indostan au plus haut point de puissance et de gloire, et se montra si ennemi de la flatterie, qu'il défendit d'écrire, de son vivant, l'histoire de son règne et de ses exploits, ne voulant être jugé que par la postérité.

CHAPITRE XIII.

Etat de l'empire Mogol après la mort d'Aureng-Zeb. — Son étendue. — Ses trois capitales. — Ses habitans. — Ses ressources. — Ses forces. — Nature de son gouvernement.

Élevé au plus haut point de gloire et de puissance sous Aureng-Zeb, l'empire mogol tomba, après la mort de ce prince, dans des mains foibles et débiles, peu capables de porter un sceptre si lourd : aussi, dans l'espace d'un demi-siècle, ce vaste empire, tombé en décrépitude, fut réduit à n'être plus qu'une ombre, une monarchie purement nominale. Avant de retracer les événemens qui amenèrent sa chute rapide, nous ferons connoître

son étendue, ses ressources, ses forces, les différentes nations qui l'habitoient, et nous donnerons une idée de la nature de son gouvernement à l'époque de sa prospérité et de sa splendeur.

Ce furent les Arabes et les Musulmans qui donnèrent à l'empire qu'ils fondèrent dans l'Inde, le nom d'*Hindoustan*, de *Hind*, à raison du fleuve Indus, et de *tan* ou *stan*, ce qui signifie contrée ; mais ce ne fut qu'au dix-septième siècle qu'on désigna l'Hindoustan sous le nom d'empire du Grand-Mogol : toutefois le nom d'Hindoustan a prévalu depuis parmi les géographes et les orientalistes modernes.

Nous ne suivrons pas ici toutes les divisions qu'il a subies depuis l'irruption des Musulmans jusqu'à sa dégénération rapide ; nous le considérerons seulement tel qu'il étoit sous les empereurs mogols, les plus puissans et les plus respectés.

L'Indostan étoit borné à l'occident par la Perse, au nord par le grand et le petit Thibet, et par la presqu'île au-delà du Gange ; au midi par la presqu'île en deçà de ce fleuve, et par le golfe du Bengale.

Il fut divisé en seize gouvernemens sous

Akbar, et en vingt-un sous Aureng-Zeb. Ses provinces septentrionales étoient montagneuses, sablonneuses et stériles, à l'exception du Cachemire; mais ses provinces méridionales offroient des plaines fertiles arrosées par de belles rivières. Une grande chaîne de montagnes, sorte de barrière naturelle, séparoit l'empire du Mogol de la monarchie des Perses modernes.

Les Indiens ou naturels, les Patans ou Afghans, les Baluchis, autres montagnards du nord de l'Inde, les Guèbres ou Parsis, les Mogols ou Tartares, telles étoient les différentes nations qui habitoient alors l'Indostan, sans compter un grand nombre de juifs, de chrétiens et d'Arabes de diverses sectes.

Quoiqu'assujétis aux Mogols, les Indiens ou Indous conservoient la supériorité numérique. Depuis la conquête ils étoient, à l'égard de leurs vainqueurs mahométans, dans un état de soumission, et leur propre religion n'étoit seulement que tolérée. La magnificence, la splendeur et l'autorité des empereurs mogols inspiroient au peuple indou une haute idée de la supériorité d'un Musulman, préjugé qui s'est conservé depuis.

Les Parsis ou Guèbres, adorateurs du feu,

venus en foule aux Indes pour se dérober aux persécutions des Mahométans conquérans de la Perse, s'étoient établis dans la presqu'île occidentale, surtout aux environs de Surate.

Les Patans ou Afghans, sur qui les Mogols avoient fait la conquête de l'Indostan, étoient encore en grand nombre, surtout à l'ouest dans les parties septentrionales vers Kaboul, Gazna et Kandahar; ils haïssoient mortellement les Mogols qu'ils considéroient comme usurpateurs et oppresseurs de l'Inde.

Les Baluchis, montagnards barbares adonnés au pillage, habitoient les chaînes de montagnes à l'occident de l'Indus.

Maîtres de l'Indostan, les Mogols ou Tartares commandoient à tous ces peuples d'une manière despotique et absolue.

On doit encore comprendre parmi les habitans de l'Indostan à cette époque, les Européens, tels que Portugais, Espagnols, Anglais, Français, Hollandais et Danois, qui s'y établirent pendant la domination des Mogols.

Les Indiens et les Parsis, désignés sous la dénomination commune de Gentils, à cause de leur religion, étoient les plus nombreux, et l'emportoient en douceur et en tolérance sur tous les autres habitans de l'Inde.

Cependant toutes les religions y étoient admises indistinctement ; et si le bramahnisme éprouva quelques persécutions passagères, il faut les attribuer à des motifs politiques, ou au caractère particulier des souverains, qu'aveugla un instant leur zèle outré pour l'islamisme.

Le Mogol, de même que le Turc, étoit mahométan de la secte des Sunnites, tenant Abubekar comme légitime successeur de Mahomet ; mais ils n'avoient pas la même aversion que les Ottomans pour les Shiites ou Persans de la secte d'Ali. Ils étoient en majorité à la cour du Grand-Mogol. Quoique l'islamisme fût en quelque sorte la religion dominante, on trouvoit dans l'empire mogol cent Gentils pour un Mahométan.

Le persan étoit aussi la langue usitée à la cour, et l'arabe étoit la langue savante. En général le savoir des Mogols se bornoit à pouvoir lire et écrire correctement ; ils n'avoient d'autre logique que la raison naturelle. Cependant quelques-uns d'entr'eux, plus particulièrement adonnés aux lettres, composoient des poésies, et s'essayoient dans le genre de l'histoire en retraçant les événemens publics de leur pays.

+ Lahor is on the river Ravi

L'empire mogol avoit trois capitales, Lahor, Delhy et Agra. L'ancienne ville de Lahor, connue sous le nom de Souloué, jusqu'après l'invasion d'Alexandre, fut bâtie par la reine Kéke, qui lui donna le nom de son époux. Après bien des vicissitudes, Lahor devint la première résidence impériale des empereurs tartares de la race des Gaznevides. Aperçue de l'extrémité de la superbe vallée de Gamazia, et à la distance de six lieues environ, elle présente la forme d'un croissant. Sa plus grande étendue est d'environ quatorze cents toises sur le penchant de deux collines placées à côté l'une de l'autre; elle est arrosée par la x rivière de Sonnal-Abe. Son exposition est du midi au nord, et elle est circonscrite dans une ellipse; les murs qui forment son enceinte sont de briques, et flanqués de tours rondes. Ses maisons, rangées en amphithéâtre, sont toutes ornées de jardins formés sur leurs toits en terrasses, et offrant de loin le plus agréable coup d'œil; toutes ses rues régulières et alignées sont plantées de deux allées d'arbres qui, avec les parterres en terrasses, surmontant les maisons, font un effet admirable.

C'est dans la citadelle, tout aussi mal fortifiée que la ville, qu'a été élevé par le troi-

sième empereur tartare, de la race des Gaznevides, le fameux palais impérial de Ferokchir qui a conservé le nom de son fondateur. Ce palais, de construction persane, l'un des plus beaux de l'univers, est tout en granit rouge, et surpasse le marbre en solidité et en beauté; toutes les parties sont régulières et d'une élégante ordonnance. Ce palais domine sur le Sonnal-Abe, et présente un parallélogramme qui, aperçu avec ses jardins élevés sur le toit, offre un aspect enchanteur. On le prendroit pour le palais de Sémiramis, ou plutôt pour le séjour des Fées. Il est orné de deux jardins à l'est et à l'ouest, dont l'un appartient au harem, et l'autre aux salles du divan.

Mais rien n'égale la richesse et la magnificence de sa célèbre galerie, dont les décors et les ornemens surpassent t out ceque la brillante imagination des poëtes orientaux a pu concevoir en ce genre. Les murs et les plafonds sont recouverts de glaces en cristal de roche, si artistement jointes qu'on les croiroit d'un seul jet. Un treillis de filigrane d'or, qui part de six ceps en or massif, se développe et garnit les murs et le plafond, travail admirable par son fini, par la richesse du métal, par l'immense quantité de perles et de pierres

précieuses qu'on y a employées, tels qu'agates, émeraudes, rubis, saphirs, formant des grappes de raisin et d'autres pierres fines qui figurent des mouches, des abeilles et toutes les espèces d'insectes qui se nourrissent du fruit et de la sève de la vigne. Ce superbe ouvrage est rangé avec un art parfait, et l'éclat de tant de pierreries, dont le jeu est encore augmenté par leur reflet, ne fatigue, n'éblouit, ni ne choque la vue ; les autres pièces particulières, tant le harem que les salons du palais, correspondent à la magnificence de la galerie, laquelle renferme aussi des peintures à fresque, représentant les exploits des Grands-Mogols. Tous les murs des pièces particulières brillent de l'éclat du lapis lazuli dont ils sont incrustés.

Mais ce palais offre encore d'autres merveilles ; la salle du trône, le trône et la baignoire du harem, baignoire d'agates orientales serties avec des lames d'or ; sa forme est celle d'un de ces bateaux de plaisance, connu dans le Bengale sous le nom de bazara, dans lesquels on se promène sur le Gange : telle est sa capacité qu'elle contient environ huit muids d'eau de rose, eau si recherchée parmi les Indous.

La salle du trône a pour décoration particulière un péristyle à double rang de colonnes d'un style pur et majestueux, et dont les fûts sont de porphyre et de mica blanc de lait argenté. Le trône, si riche et si fameux, est de forme ovale, posé sous un palmier qui l'ombrage de ses feuilles. Un paon, perché sur une des dernières palmes, étend ses ailes comme s'il vouloit en couvrir le monarque qui siége sur ce trône magnifique. Le palmier et le paon sont d'or; le travail des ailes et des palmes est d'une telle légèreté, que l'on s'imagineroit les voir céder au souffle des zéphirs. La queue et les ailes du paon, qui sont étendues, étalent les plus superbes émeraudes pour figurer, jusqu'à l'illusion la plus parfaite, les yeux multiples de l'oiseau céleste de Junon. Les fruits et les grappes du palmier sont figurés avec les plus beaux diamans des mines de Golconde. L'art du lapidaire, porté dans l'Indostan à toute sa perfection, ne sauroit rien établir de plus parfait et de mieux fini dans l'exécution de ces deux merveilles, dont la valeur s'élève à plus de sept cents millions de francs.

Ce trône si riche, transporté à Delhy après l'invasion de Thamas-Kouli-Kan, et l'ordon-

nance, la régularité de la salle circulaire où il étoit renfermé, formoient un ensemble et une masse d'ornemens dignes de la majesté des monarques qui prenoient le titre de rois de l'univers.

Ce fut l'empereur Homaïum qui orna, avec le plus de soin et de goût, le palais de Lahor, dont il avoit fait sa résidence royale. Cette ville, la plus septentrionale des trois capitales du Mogol, est située à cent lieues de Delhy, et à cent cinquante d'Agra; mais ce qui frappe le plus les voyageurs, c'est la voie impériale qui conduit d'Agra à Delhy, et de Delhy à Lahor, route de cent cinquante lieues que l'empereur Djéhanguyr fit planter d'arbres de haute futaie; c'est sans contredit la plus magnifique avenue de l'univers. On s'y trouve partout sous l'ombrage délicieux de beaux platanes qui ont plus de deux siècles d'existence. De demi-lieue en demi-lieue on y trouvoit des caravenserails pour recevoir les voyageurs. C'est dans les monumens d'utilité publique qu'il faut chercher les signes les plus certains de grandeur et de véritable prospérité.

Delhy, qui l'emporte maintenant sur les autres capitales de l'empire mogol, étoit une

(519)

très-grande ville plusieurs siècles avant l'invasion des Tartares. Selon les savans de l'Inde, il y a eu trois Delhy : d'abord la ville capitale de la monarchie de Porus. Cette première Delhy avoit, dit-on, cinquante-deux portes; puis la Delhy du moyen âge, où le sultan Alavadin, le premier empereur Patan, établit sa résidence en 1085 : elle fut ornée de tombeaux magnifiques des rois Patans, et d'autres monumens remarquables. La postérité d'Alavadin y régna jusqu'en 1519, époque à laquelle Baber, fondateur de la monarchie mogôle, s'en rendit maître. Chah-Djéhan la fit abattre pour élever à sa place Djéhanabad, ou la ville de Chah-Djéhan. C'est la troisième Delhy, celle qui existe encore, située presqu'à la source de la Jemnah, dans une plaine vaste et fertile. Cette capitale immense a près de cinq lieues de longueur sur deux de large; elle a été formée de la réunion de sept villages qui, avec le temps, ont fait, en s'agrandissant, une seule cité. Elle est divisée en deux villes, dont l'une au levant, nommée *Indonanié*, n'est habitée que par les naturels, et l'autre *Mogolanié*, ne l'est que par les Mahométans. Celle-ci est la plus régulièrement bâtie, et offre des édifices remarquables, tels

que des mosquées, des caravenserails, les palais, les hôtels des omrahs, des seigneurs de la cour et des grands vassaux Les rues de Delhy sont en général tortueuses et étroites; celle de Baber-Scha, qui coupe la ville dans toute sa longueur du nord au sud, est la plus spacieuse; elle aboutit à deux points opposés, la porte de Lahor et la porte Rouge. Un canal, revêtu et pavé en pierres, en occupe le milieu: ses quais garnis de magasins et de riches boutiques offrent un tableau mouvant et varié dont l'effet est augmenté la nuit par l'illumination des rues et des boutiques; deux mosquées, celles de Secandara et d'Homaïum méritent surtout d'attirer l'attention des voyageurs, ainsi que cinq grandes places destinées spécialement à servir de marché pour l'immense population de cette capitale, population qui s'élève à plus de dix-sept cent mille personnes, sans compter les étrangers que son riche commerce y attire de toutes les parties de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse.

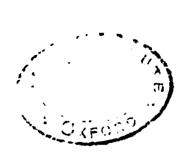
La boucherie, lieu ordinairement infect dans presque toutes les capitales, forme à Delhy un établissement superbe que les voyageurs visitent avec empressement : elle est située près de la Jemnah, et la vue du sang des

animaux n'y révolte pas les regards de l'homme paisible. C'est une sorte d'hommage que les conquérans ont voulu rendre sans doute aux mœurs du peuple qu'ils ont subjugué, et qui ne se souille jamais, pour satisfaire son appétit, du sang d'aucun animal vivant. Non loin de cet établissement remarquable, on voit sur la Jemnah un pont de douze arches, d'une construction hardie et majestueuse; et à peu de distance de ce beau pont, s'élève le *dauriserai*, ou palais impérial, qui occupe un espace de plus d'une lieue. Sept corps de bâtimens en granit rouge, d'une grande proportion et d'une belle ordonnance, et trois vastes jardins couvrent cet immense emplacement renfermé sur trois de ses côtés par un mur de vingt pieds de hauteur, ouvert seulement sur le quai de la Jemnah. L'or et l'azur brillent dans tous les appartemens et dans toutes les salles, distribuées avec somptuosité, mais qui fatiguent l'œil par une trop grande surcharge de décorations. Les jardins sont dignes de la magnificence des bâtimens. Les écuries mêmes sont des pièces superbes et si vastes qu'elles contiennent aisément dix mille chevaux. Les cuisines surtout sont incomparables par le soin et la propreté qui y règnent,

et par leurs ornemens; tous les vases, toutes les casseroles sont d'argent, et rangés dans le plus bel ordre.

Au sud et près du Dauriserai, s'élève le palais Scilemserai, ainsi nommé parce qu'il sert de demeure, ou plutôt de prison aux frères et aux proches parens de l'empereur.

Outre ces palais, on voit encore, hors des faubourgs de Delhy, trois édifices somptueux qui sont autant de maisons impériales que l'empereur habite successivement pendant un mois ou six semaines de l'année. C'est dans un de ces palais, nommé Godaïé-Cotlar, et dans le grand salon, dit des Ambassadeurs, et dont les murs sont revêtus de glaces de cristal, qu'est suspendu un lustre en cristal noir portant cent bougies, qui se multiplie indéfiniment par le reflet de toutes les facettes et des glaces qui revêtent les murs; lustre d'un travail, d'un prix et d'une matière admirables. C'est encore dans cette même salle, la plus belle qui soit au monde, et qu'on peut justement considérer comme une merveille, qu'a été transporté depuis de Lahor même, après l'invasion et la retraite de Kouli-Kan, le trône magnifique dont nous avons donné la description; ornement auquel n'est pas inférieur,



dans son genre, le lustre de Delhy, tout aussi précieux pour la richesse des pierreries et pour le fini du travail.

On voit encore, à Delhy, un monument très-curieux par son antiquité et par sa destination, c'est l'observatoire, situé au sud-ouest de cette capitale; il est de forme sphérique, et fut construit par le rajah Chetsing de la caste des Radjepoutes, descendant du célèbre Parous que les historiens grecs ont nommé Porus, prince qui gouvernoit cette partie de l'Inde lors de l'invasion d'Alexandre. On suivoit, dit-on, dans cet observatoire célèbre, le système céleste de Copernic, bien avant que ce savant astronome existât en Europe.

L'ancienne Agra, située sur la Jemnah, l'une des rivières les plus considérables de l'Indostan septentrional, fut fondée par Fétilouée, de la dynastie de Baar, et appelée d'abord *Fetipour*, du nom de son fondateur. Située dans une province extraordinairement fertile, et assise sur une immense plaine, elle fut regardée de bonne heure comme une des plus grandes villes du monde; mais détruite plusieurs fois par les conquérans qui envahirent successivement le nord de l'Inde, elle n'offroit plus qu'un bourg avec une petite forteresse de

terre, lorsque l'empereur Akbar, frappé de son heureuse situation, y jeta les fondemens d'un superbe palais, autour duquel les grands de l'empire et les principaux officiers de la couronne élevèrent leurs hôtels le long de la Jemnah. Ainsi relevée et restaurée, Agra fut appelée Akbarabad, du nom de son fondateur, et devint la capitale de tout l'empire mogol. Elle s'accrut rapidement. On y comptoit jusqu'à soixante caravenserail ou hôtelleries orientales, huit cents bains publics, un grand nombre de mosquées et de superbes tombeaux. Sa population s'éleva jusqu'à huit cent mille âmes; du reste, elle n'étoit très-peuplée que lorsque la cour y faisoit sa résidence. Sa position, étant plus méridionale que celle des deux autres capitales de l'empire, favorisoit davantage les conquêtes des empereurs mogols vers la péninsule de l'Inde.

Cette ville immense se divise en deux parties qui s'étendent sur la Jemnah en forme de croissant, et laissent sur la grève un grand espace; cet espace forme le port où abordent des milliers de bateaux de plaisance ou chargés de marchandises, et une foule prodigieuse d'étrangers attirés par le commerce et par la commodité des caravenserails ou hôtels des-

tinés aux voyageurs. Aussi Agra est-elle une des villes les plus opulentes de l'Indostan, non-seulement par la richesse de son territoire et par l'étendue de son commerce, mais encore par la fabrication de l'indigo, l'une des productions de son sol les plus belles et les plus recherchées.

Cette ville a trois lieues de long sur une largeur médiocre, y compris la partie habitée par les Indous, et qui est située de l'autre côté de la Jemnah. La belle rue de Sander la traverse dans toute sa longueur, et correspond, par ses extrémités, aux deux portes principales.

Le palais impérial construit sur la Jemnah, et assis sur une petite dune qui forme la berge de la rivière, est placé sur une éminence, et domine la ville de tous côtés. C'est un des plus beaux édifices du monde, d'un bel ordre d'architecture et d'une proportion imposante, décoré avec toute la magnificence qui caractérisoit le grand prince, son fondateur; prince qui réunissoit à un grand pouvoir le goût et le génie des grandes choses. Ce palais est ceint de murs en terrasses qui forment une espèce de citadelle, ou, pour mieux dire, la seule fortification d'Agra. Elevés de quarante-deux pieds, tous les murs de ce bel édifice sont de

granit rouge, la plus belle de toutes les espèces de pierres de taille; la maçonnerie en est incomparable. Du côté de la rivière, le palais offre le plus bel aspect. Les croisées et les balcons, disposés avec symétrie, ont l'agrément particulier de laisser apercevoir la partie de la ville qui est située sur l'autre rive de la Jemnah. Ce palais renferme une salle du divan d'une vaste et belle proportion; et toutes les autres pièces répondent, par leur beauté, à la magnificence de l'édifice.

La grande place du palais, connue sous le nom d'Eckbar-Magdane-Chaudé, qui signifie marché impérial, est la plus vaste peut-être qui existe dans les quatre parties du monde. Elle sert de marché pendant trois jours de la semaine, sans que jamais elle soit encombrée, malgré le grand nombre de marchands et le prodigieux concours d'acheteurs qui s'y rendent de toutes parts, comme en un jour de foire. Elle est ornée de plusieurs belles allées de platanes très-hauts, qui donnent un ombrage charmant, sans gêner en rien la libre circulation. Le pourtour forme une file d'arceaux ayant en arrière une large galerie élevée de cinquante-six pieds, et couverte en voûte plate, de même que les magasins qui lui sont adossés.

Six arcs de triomphe servent de portes à six rues qui séparent les masses de boutiques. Du côté de l'est, la file d'arceaux laisse voir en perspective le palais impérial et la superbe grille qui ferme son avant-cour. Au milieu, s'élève la statue d'un éléphant qui jette de l'eau par sa trompe ; fontaine d'un genre particulier, du plus admirable effet, et qui accompagne parfaitement toutes les parties de cette place magnifique. Trois arcs de triomphe ont été élevés entre la place et le palais impérial.

Agra renferme aussi la superbe mosquée d'Ackbar, l'un des plus beaux monumens de ce genre, et qui offre l'aspect le plus imposant et le plus majestueux. Les murs sont de granit rouge, incrustés de lames d'or. L'éclat de ce métal, relevé par le rouge et par le poli de la pierre, fait apercevoir l'édifice à une très-grande distance, et produit le plus bel effet.

Serinagur, la capitale du Cachemire, et l'une des résidences impériales des princes mogols, doit être plutôt considéré comme un château de plaisance que comme un palais destiné à une demeure habituelle. C'est dans cette résidence que les empereurs venoient passer l'été, pour jouir de la fraîcheur et de la pureté de l'air, bien moins chaud dans cette province

que dans celles de Delhy et d'Agra. Là, ils trouvoient un ciel pur, un air sain et frais, des campagnes couvertes de fleurs, et produisant deux ou trois récoltes de grains et de fruits exquis. Une route semblable à celle qui conduit de Lahor à Delhy, aboutissoit aussi au Cachemire, en traversant une enceinte de montagnes qui entourent cette belle vallée, que les Mogols distinguent sous le nom de *Jardin des Jardins*, paradis terrestre. On n'y pénètre en effet qu'après avoir franchi la chaîne des monts qui la ceignent, et qu'on a coupée en un seul endroit pour ouvrir un passage à la route. La coupure et le défilé qu'elle forme s'appellent Porte Cachemirienne, parce qu'il faut nécessairement franchir ce passage pour entrer dans cette charmante et fertile contrée, et que c'est d'ailleurs la seule route qui conduise de Lahor à Serinagur. Cette ville présente un aspect enchanteur par les jardins en terrasses, par les canaux qui la traversent, par les allées qui ornent ses rues, enfin par les points de perspective qui se développent sur toute l'étendue de la vallée. Un lac, situé à une lieue environ de la ville, reste de ceux qui inondoient toute la vallée, donne naissance au Seddège, rivière qui traverse

Serinagur dans toute sa longueur, ainsi que les rivières de Behul, de Mar et de Lutchemel.

Le palais impérial est bâti dans un site charmant, à trois quarts de lieue au nord-ouest de la ville. On y arrive par un superbe canal qui vient se terminer devant une des grilles de la cour. Les jardins sont magnifiques, et se développent au couchant jusqu'au pied de la chaîne de la montagne; ce qui en fait ainsi un parc fermé par la nature. Une vaste terrasse de sept pieds d'élévation règne sur toute la longueur du palais, qui est aperçu d'une très-grande distance par la blancheur de ses murs revêtus d'une espèce de stuc lisse et brillant. Telle étoit la résidence impériale des Grands-Mogols dans la province du Cachemire, l'une des plus opulentes de tout l'empire par ses riches moissons et par les belles laines des nombreux troupeaux qu'elle nourrit, et celle unique avec lesquelles se fabriquent les schals. Une espèce de chèvre du Thibet la fournit; elle est sous le ventre de l'animal; on enlève le poil extérieur, et c'est avec le duvet que se font ces beaux schals si recherchés dans tous les pays du monde. En 1560, sous le règne d'Ackbar, le Cachemire avoit quarante mille métiers de schals, et en 1804, il n'en existoit plus que

seize mille. Suivant M. Forster, les plus beaux schals coûtent cent francs au Cachemire, tandis que les plus communs coûtent aujourd'hui quatre-vingts francs à Calcutta.

Les Musulmans s'établirent dans le Cachemire en 1341. La veuve du rajah Adendco, au mépris des principes indiens, se maria avec son visirShah-Meer. Ce fut lui qui établit la dynastie musulmane; elle dura deux cent quatre-vingt-deux ans sous trente-deux rois ou sultans; elle avoit été précédée par celle d'une horde de tartares, sous cent cinquante-neuf chefs successifs, pendant trois mille huit cent vingt-sept ans. En 1754, le Cachemire fut conquis sur les Mogols par les Aphgans, connus plus généralement sous le nom de Patans; et dès lors il fut séparé de l'Indostan. Cette vallée de prédilection payoit à l'empereur sept cent quatre-vingt-dix mille francs, lorsqu'en 1796, Hemen-Shah s'en empara sur les Sceiks, qui l'avoient prise sur les Patans. Cette soubabie étoit taxée à un million huit cent mille francs, et entretenoit en outre une armée de trente-cinq mille hommes de cavalerie.

Le Cachemire a été et est encore un lieu de superstition. Elle y a été poussée à son plus haut période. Tout le pays est réputé sacré:

les montagnes et les rivières y ont fait des miracles. La religion des Cachemiriens, quoique la même que celle des Indous, diffère sur quelques points. Selon leur histoire, le premier peuple qui l'a habité étoit un peuple de brames. Cette vallée est sujette aux tremblemens de terre. Les maisons n'y sont qu'en bois, couvertes d'une legère couche de terre, parsemées de fleurs, ce qui forme le plus beau coup d'œil possible. Les habitans font un grand commerce en toile, en papier, en huile ou essence de roses, et en vin qui, en vieillissant, acquiert le goût de celui de Madère.

Les Cachemiriens ont une langue et des caractères qui leur sont propres, et qui dérivent du sanscrit. Leurs anciens manuscrits sont écrits sur de l'écorce d'arbre avec un mordant si fort, que rien ne peut l'effacer.

Les mœurs, dans cette vallée de délices, sont extrêmement corrompues. Le Cachemirien est d'un caractère foible, vil et vénal; il abuse de son pouvoir, et ne dédaigne aucun moyen pour amasser des richesses. Tel est le portrait qu'en fait M. Forster. Ce pays est ruiné de jour en jour par les exactions des personnes en place, qui ne songent qu'à profiter du moment de faveur où elles se trouvent, connoissant, par

une expérience suivie, que cette faveur ne peut être de longue durée.

Le service du palais et du harem, dans tout l'empire mogol, étoit tout oriental. Les femmes et les eunuques s'y trouvoient en grand nombre, ainsi que les musiciennes et les danseuses. Cinquante mille hommes de cavalerie formoient la garde de l'empereur, et deux cent mille hommesét oient presque toujours cantonnés au centre de l'empire, afin de pouvoir être rassemblés au premier signal. La cavalerie étoit l'arme principale des armées mogoles, et l'empereur nourrissoit, dans ses écuries, jusqu'à cinq cents éléphans de guerre. Il avoit aussi une nombreuse artillerie et des pièces de canon de tout calibre, plus anciennes qu'aucune de celles qui existoient alors en Europe. Selon Manouchi, l'artillerie et la poudre à canon étoient connues à Delhy avant l'invasion de Tamerlan; les Chinois y avoient déjà fondu plusieurs pièces de bronze. Les troupes indiennes que les rajahs ou vassaux de l'empire étoient obligés de fournir n'étoient admises que comme auxiliaires.

Indépendamment de trente rajahs inférieurs qui étoient tenus de marcher au premier signal, on comptoit jusqu'à vingt-quatre rajahs ou

princes indiens vassaux de l'empire qui conservoient encore une sorte de juridiction souveraine dans les pays soumis anciennement à leur domination. Ils possédoient, en toute propriété, des terres qu'ils pouvoient transmettre en héritage à leurs enfans ; avantage ou faveur dont ne jouissoient pas les omrahs mahométans ou grands de l'empire mogol, dont la grandeur s'éteignoit avec eux.

L'empereur qui portoit le titre de Shah, étoit le seul propriétaire de sa nation ; car, parmi les Mogols, la naissance ne donnoit ni terres, ni rangs, ni prérogatives ; la faveur du prince, ou le mérite, telles étoient les seules voies ouvertes à la fortune : elle n'étoit que viagère parmi les Mogols. Ils ne reconnoissoient d'autre noblesse que celle des descendans de Mahomet, et cependant on trouve le principe de la féodalité dans la formation de ce singulier gouvernement. L'empereur concédoit à volonté des terres plus ou moins considérables, pour la vie ou à perpétuité, moyennant une redevance annuelle. Ces dons étoient nommés *jaguires*, et les donataires ne pouvoient les vendre ni les léguer par testament, qu'après avoir acquitté le droit de mutation. Les terres étoient exploitées à ferme ou à loca-

tion; et chaque année, ou à des termes plus ou moins éloignés, on déterminoit les droits que les fermiers étoient tenus de payer aux jamdars; ceux qui ne possédoient qu'à titre de location étoient dans l'obligation de passer un nouveau bail avec l'amaldar du prince, ou le collecteur du jamdar.

Les jaguires n'étoient accordés ou conférés qu'en vertu de quelque titre ou d'une pension ou redevance que le donataire étoit tenu d'acquitter.

Toutes les acquisitions de terres faites par les omrahs, les officiers de la couronne, et par les généraux mogols, étoient sujettes à l'inspection et au contrôle de l'empereur; et si quelque grand ou quelque particulier tentoit de se rendre propriétaire de vastes domaines, non-seulement on lui refusoit de sanctionner son acquisition, mais encore il devenoit suspect et étoit signalé comme un ambitieux qui cherchoit à accumuler de grandes richesses et de vastes domaines, et qu'il falloit sacrifier à la sûreté de l'Etat.

De plus, les feudataires, soit perpétuels, soit amovibles, étoient tenus de reconnoître l'empereur comme leur seul et légitime héritier. Personne, depuis le prince des omrahs jus-

qu'au moindre officier militaire ou civil, ne pouvoit posséder même aucune place sans reconnoître l'empereur comme héritier.

Ainsi, à la mort d'un jamdar, particulièrement d'un feudataire temporaire, tout ce que l'on pouvoit saisir de ses immeubles l'étoit au profit du prince, et le prince rendoit à la famille, à titre de donation, ce qu'il jugeoit à propos de ne pas garder. Toutefois les biens de ceux qui n'étoient pas feudataires amovibles ou officiers de la couronne passoient de droit à leurs héritiers. Les jaguires perpétuels, toujours en très-petit nombre, passoient également aux héritiers; mais alors les biens mobiliers étoient saisis au profit du souverain, pour peu qu'ils fussent considérables.

Telles etoient les barrières que la politique mogole avoit cru nécessaire d'opposer à l'agrandissement des familles particulières. Ces barrières étoient indispensables dans un gouvernement despotique et militaire, le seul peut-être qui pût tenir en bride un peuple ignorant et vindicatif, léger dans ses affections, sans caractère, et presque sans moralité, tel enfin qu'on nous représente les conquérans tartares. Il étoit essentiel pour le despote que ses premiers sujets ne pussent

réunir dans leurs mains de trop grandes fortunes avec le caractère de propriétés inamovibles ; ce qui les auroit mis en mesure de profiter de la première circonstance que le hasard ou bien l'intrigue auroit fait naître, pour troubler l'Etat, pour attaquer le prince, et pour le renverser de son trône.

Toutes ces précautions étoient regardées comme inutiles à l'égard des Indous proprement dits, dont les mœurs douces et le caractère pacifique offroient une sorte de garantie à la defiance des empereurs mogols.

Nul n'arrivoit aux premières dignités que par la voie des armes. Le mansbdar, ou homme d'armes, devenoit général ; et le général parvenoit à la dignité d'omrah, qui répondoit à celle de prince et de grand de l'empire. Celui de zing correspond à celui de comte, et le titre de kan équivaut à celui de chevalier, que les Musulmans seuls portent. La première de toutes cesdignité s étoit celle de prince des omrahs, ou prince des princes.

L'empire fut divisé originairement en soubabies, en nababies et en amaldaries. Le souba, titre qui correspondoit à celui de vice-roi, avoit la suprématie sur les nababs, ou gouverneurs particuliers, et ceux-ci sur les amaldârs,

qui n'étoient que des receveurs généraux des cantons plus ou moins étendus.

Les soubabies étoient conférées aux omrahs, et les nababies aux officiers de la couronné et aux généraux de cavalerie.

Rien de plus simple d'ailleurs que les ressorts qui remuoient ce vaste empire. Les affaires de l'Etat étoient toutes entre les mains de trois ou quatre des premiers omrahs de la cour, qui les régloient d'après la volonté et l'autorité du souverain. L'itmado'ddowlet, ou premier ministre, exerçoit le même pouvoir que le grand visir en Turquie. C'étoit dans le palais impérial même, dans les salles nommées *divan-kana*, que le premier ministre donnoit ses audiences publiques, et tenoit ses conseils en présence de l'empereur, toutes les fois qu'il plaisoit à ce prince d'y assister. Le conseil des finances, présidé par le *cohanadas*, ou grand trésorier ministre des finances, se tenoit dans une autre salle du palais; souvent l'empereur assembloit les principaux omrahs pour discuter avec eux les affaires d'Etat les plus importantes.

C'étoit peut-être le seul gouvernement où le vil métier d'espion (d'hircassah) fût censé honorable. L'empereur et tous les soubas ou

× harkara, vulg. [illegible]

vice-rois des provinces s'attachoient un officier de marque, ou personnage important auquel on donnoit le titre d'espion en chef. Cette espèce de dénonciateur en dignité avoit sous ses ordres un nombre prodigieux d'espions subalternes. Quoiqu'honorés en apparence, ils étoient généralement détestés et en horreur à tout l'empire. Le despotisme absolu, telle étoit l'essence du gouvernement mogol, tout aussi militaire et plus exclusif encore que le gouvernement ottoman balancé par des corps intermédiaires et par l'influence d'une milice inquiète et factieuse; mais ce despotisme singulier, qui n'avoit d'autre contre-poids que la révolte habituelle et successive des fils du monarque régnant, des grands de la cour et des vassaux puissans justement indignés contre les usurpateurs du sol; ce despotisme asiatique, à demi-barbare, offroit un mélange d'arbitraire et d'équité, de civilisation et de violence, digne sans doute de fixer l'attention des hommes d'Etat et des philosophes.

Comment ne pas admirer, par exemple, l'assiduité de l'empereur mogol à rendre la justice à ses sujets. Une vaste salle carrée, soutenue par quarante colonnes de quarante-deux pieds de hauteur, et du marbre le plus

précieux, formoit le magnifique temple de Thémis; c'étoit là que l'empereur assistoit en personne à l'administration de la justice rendue par le divan : rien de plus régulier, de plus imposant et de plus simple en même temps que ces jugemens du souverain, aidé et éclairé par ses deux principaux cadis.

Les vice-rois, les gouverneurs des provinces et des villes faisoient précisément dans leurs départemens ce que faisoit l'empereur à Agra, à Delhy, dans l'aoulet-khanay ou chambre de justice.

En général l'équité présidoit aux jugemens, c'étoit la principale vertu des Mogols.

Examinons maintenant quelles étoient les ressources financières de cet empire qui passoit en Europe pour le plus riche qu'il y eût sur la terre.

Depuis Akbar, réformateur des finances du Mogol, les soubas ou gouverneurs de provinces n'avoient d'autres traitemens que le produit des terres qui leur étoient allouées, et qu'ils faisoient valoir pour leur propre compte; ils étoient tenus, pour le reste des terres de leur gouvernement, de verser au trésor public une somme déterminée, c'est-à-dire le produit de tout l'impôt territorial de

leur arrondissement, de sorte qu'ils n'étoient réellement que les fermiers de l'empire, dont les laboureurs pouvoient être considérés comme les sous-fermiers.

L'impôt territorial se payoit dans presque toutes les provinces en nature, et sa quotité étoit fixée sur le produit plus ou moins avantageux des récoltes, de manière que le maximum n'excédoit jamais la moitié de la moisson dans les récoltes abondantes, et le minimum le vingtième quand elles étoient mauvaises.

Ainsi, dans le système mogol, les revenus de l'Etat augmentoient ou diminuoient selon la proportion de l'amélioration du pays. Ces revenus se composoient de l'impôt territorial ou produits des terres, des tributs, de la capitation sur les Indiens, et des droits de douanes établis à l'entrée et à la sortie des marchandises. Outre le revenu fixe, les dons volontaires, les présens, la saisie des richesses des grands de l'empire disgraciés et des morts, formoient aussi une source abondante qui venoit grossir le trésor du Grand-Mogol.

Mais une grande partie passoit dans les mains de ses sujets, soit de ceux qui vivoient de ses bienfaits, soit de ceux qui étoient à ses gages.

Indépendamment des soldats et des officiers qui recevoient régulièrement la solde, tous les laboureurs qui cultivoient les terres impériales étoient nourris et entretenus aux dépens du souverain, de même que les artisans qui dans les villes travailloient pour le compte du gouvernement et de l'empereur.

Au reste, dès cette époque même, les voyageurs et les commerçans avoient observé que presque tout l'or et l'argent monnoyés du globe alloient aboutir dans l'Indostan par mille voies différentes, et ne trouvoit presqu'aucune issue pour en sortir; que le numéraire néanmoins n'y paroissoit pas abondant, parce qu'il étoit détourné de la circulation et enfoui, à cause des fréquentes révolutions politiques qui agitoient cet empire, et de l'incertitude des propriétés particulières.

Telle est à peu près l'idée qu'on doit se former de l'empire mogol, si l'on rapproche toutes les données et les observations, les différens renseignemens et les traits divers qu'on trouve épars dans les relations des voyageurs et dans les récits des historiens.

Nous avons suivi les progrès de cet empire dominateur de l'Inde, jusqu'au temps de sa plus brillante prospérité; maintenant nous

allons le voir dégénérer avec une rapidité singulière, et tomber presque tout à coup dans une sorte de nullité politique, non-seulement par l'effet de ces grandes révolutions dont l'Inde paroît destinée à être sans cesse le théâtre, mais encore par des causes morales tout aussi funestes aux empires.

La corruption, l'orgueil et la prostitution régnoient à la cour de Delhy, et l'on y voyoit la plus étrange alliance entre la hauteur et la servilité, la bassesse et l'ostentation. Si la nature humaine a jamais été avilie, c'est bien dans les usages et dans le caractère d'un courtisan mogol : tout sentiment de vertu est éteint en lui ; ce n'est qu'une sorte d'automate que met en mouvement un geste ou un regard d'un despote plus vicieux encore, s'il n'est pas plus dégradé.

CHAPITRE XIV.

Guerres civiles entre les fils et les petits-fils d'Aureng-Zeb. — Tyrannie des Seyds, usurpateurs de l'autorité impériale. — Révolutions qui signalent leur administration violente et leur chute. — Règne malheureux de Mohammed-Chah. — Invasion de Kouli-Kan dans l'Inde. — Pillage et massacre de Delhy. — Démembrement et dissolution totale de l'empire mogol.

JAMAIS peut-être aucune histoire n'a offert autant d'exemples des funestes effets de la soif de régner, que celle des successeurs d'Aureng-Zeb au trône de l'Inde. Ce monarque y étoit parvenu par une suite continuelle de fraudes pieuses, de perfidies, de massacres, et ce fut en lettres de sang qu'il confirma en quelque sorte cette vérité déplorable qu'aucun lien, quelque sacré qu'il puisse être, ne résiste à l'ardent désir d'exercer le suprême pouvoir.

AD 1688

Ce prince, en mourant, n'ayant pas désigné son successeur, l'aîné de ses fils, Mahomed Azem-Shah, s'empara de la couronne; mais son second fils, Mohammed-Mauzon, marchant sur les traces de son père, disputa le trône à son aîné. Les deux compétiteurs mirent chacun en campagne une armée de trois cent mille hommes, et décidèrent cette grande contestation en bataille rangée près d'Agra. Azem-Shah fut défait et tué dans l'action, et Mohammed-Mauzon, proclamé aussitôt empereur, prit, entr'autres titres, celui de Bahader-Shah, roi vaillant, et de Shah-Allum, roi du monde, sous lequel il est plus particulièrement connu.

La fortune et la guerre le rendirent possesseur de tous les domaines et de la grande puissance de son père Aureng-Zeb; mais il n'hérita ni de sa réputation ni de sa capacité.

Son règne ne dura que six ans, règne agité et malheureux, pendant la durée duquel la province de Lahor fut attaquée et troublée par les Sceiks, nouvelle secte de religionnaires établis au pied des montagnes, au nord de l'empire.

Shah-Allum, ne les ayant réduits qu'avec peine, fixa sa résidence dans cette même pro-

vince, afin d'être plus à portée de contenir ces nouveaux ennemis; mais il en avoit de plus dangereux encore dans le sein de ses Etats, à sa cour même. C'étoient ses quatre fils qui, tourmentés de la soif de régner, se disputoient déjà le trône de son vivant. Shah-Allum mourut en 1713, consumé par les chagrins domestiques. Ses fils, ayant été pendant quelques années gouverneurs de provinces, se trouvèrent, après sa mort, chacun avec une puissante armée, et en état de soutenir par la force leurs prétentions au trône. Dans cette lutte sanglante trois d'entr'eux périrent à différentes époques; et l'aîné, nommé Mouz-Oudin, s'empara du trône de l'Indostan par la destruction de ses frères, à l'exemple de son père et de son aïeul.

Il fut proclamé empereur sous le titre de Jehander-Shah, le roi qui possède le monde, et il nomma pour son visir l'omrah Zulfecar-Kan, qui l'avoit servi avec beaucoup d'habileté et de zèle; et avoit même déterminé la défection des troupes de ses frères.

Se croyant affermi sur le trône, Jehander, prince foible et voluptueux, se livra entièrement aux plaisirs et aux débauches du harem; il négligea tout-à-fait les affaires de son em-

pire, et finit par être entièrement asservi aux caprices d'une courtisane célèbre, nommée Loll-Kooréé, d'une beauté parfaite, et qui excelloit dans le chant et dans la danse.

L'empereur, enivré de ses charmes, n'eut plus d'autres volontés que celles de sa favorite; il éleva tous ses parens aux premières charges de l'empire, sans avoir égard à la bassesse de leur origine. Cette conduite insensée lui attira un mépris universel; les omrahs et les grands officiers de la couronne s'éloignèrent de la cour sous divers prétextes, en attendant l'occasion favorable de déposer leur indigne souverain.

Parmi les mécontens figuroient deux généraux et omrahs de la cour d'un mérite et d'une autorité distingués; ils étoient frères, de la tribu des Seyds, dont ils portoient le nom, et pour laquelle les Mahométans ont une vénération religieuse.

Les frères Seyds se concertèrent avec les autres omrahs, et résolurent de placer sur le trône Mohammed Ferrukhsir, neveu de l'empereur. Ce jeune prince, qui s'étoit fait adorer dans le Bengale, avoit tout à craindre de son oncle, et il erroit avec un petit corps de ca-

valerie affidé, incertain et irrésolu sur le parti qu'il devoit prendre lorsqu'il rencontra les députés des rebelles qui l'invitèrent à se rendre à Patna dans la province de Bahaar, où il trouveroit un grand nombre de partisans dévoués. Là, en effet, il fut reçu par les principaux omrahs et officiers rebelles qui le proclamèrent empereur de l'Indostan.

Au premier avis de cette révolte, la cour fut saisie d'une terreur panique; mais l'empereur, aveuglé par les caresses de sa favorite, regarda l'entreprise des rebelles comme indigne de son attention. Il se borne à envoyer contre eux son fils Ear Odin, avec un corps de quinze mille hommes; puis il fait partir son visir Zulfekar-Khan et son favori Gokaldan-Khan, pour renforcer le prince.

Yār uddin

Déjà Ferrukhsir, et les omrahs révoltés, s'avançoient à marches forcées vers Agra avec l'armée des mécontens; ils étoient pleins d'ardeur et de courage, et tout annonçoit une bataille générale et décisive : elle fut livrée près d'Agra. L'armée impériale, par suite de la jalousie et de la mésintelligence qui régnoit entre le visir et le favori de l'empereur, fut enfoncée de toutes parts. Le favori fut tué dans l'action, et le fils de l'empereur, couvert lui-

même de blessures, gagna Delhy avec peine, et alla mourir de ses blessures sous les yeux de son père, comme pour lui annoncer la destinée qui lui étoit réservée à lui-même.

Ferrukhsir eut la prudence de défendre qu'on poursuivît les fuyards. Cet acte de clémence et l'adresse de ses émissaires déterminèrent la défection des troupes en sa faveur. Les soldats vaincus abandonnèrent les drapeaux de l'empereur, et vinrent grossir l'armée des rebelles.

Jehander lève quelques soldats à la hâte; et sort de son assoupissement, mais trop tard; en vain met-il sa capitale en état de défense; l'arrivée subite de son neveu Ferrukhsir fait bientôt évanouir toutes les espérances qu'il avoit pu concevoir. Ferrukhsir le fait arrêter, lui fait couper la tête, et fait promener son tronc sur un éléphant, dans tous les quartiers de la ville; puis, ordonnant qu'on attache le visir Zulfecar par les pieds, à la queue du même éléphant, il le fait traîner ainsi jusqu'à ce qu'il expire; mort cruelle, et la plus déshonorante qu'on puisse infliger dans l'Inde à un criminel, mais que méritoit sans doute un ministre qui avoit sacrifié les intérêts et la cause de son maître à son ressentiment personnel.

Jehander-Shah étant ainsi devenu la victime de son indolence et de sa passion honteuse pour une courtisane, Mohammed Ferrukhsir fut proclamé à son tour empereur de l'Indostan, sans la moindre opposition.

Il se hâta de récompenser les omrahs qui l'avoient placé sur le trône, et surtout les deux frères Seyds, dont l'un fut fait grand-visir, et l'autre trésorier-général et gouverneur du Décan, avec le titre d'émir al-omrah, ou prince des princes.

Il sembloit que la paix dût régner désormais dans l'empire des Indes; mais il ne devoit plus y avoir de jours sereins et tranquilles pour les empereurs mogols.

A peine Ferrukhsir fut monté sur le trône, que le pouvoir des seyds devint si énorme, qu'ils ne laissèrent à l'empereur que le nom et les ornemens de la royauté. Ils disposèrent de toutes les places; ils amassèrent des richesses immenses; ils s'approprièrent les revenus publics, et surent si bien corrompre les principaux officiers de la couronne, qu'il n'y en eut presque aucun qui ne fût entièrement dévoué à leurs intérêts.

Ce fut sous le règne nominal de cet empereur asservi, que la compagnie anglaise des

Indes orientales obtint le firman ou patente impériale, par laquelle toutes les marchandises d'importation et d'exportation furent exemptes de tous droits dans les États du Grand-Mogol. Voilà quel fut le premier pas, ou plutôt le premier succès d'une nation marchande qui, en moins d'un demi-siècle, devoit dominer dans cette même contrée, où elle n'obtenoit alors, par ses intrigues, qu'une faveur mercantile.

Cependant, Ferrukhsir ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'étoit que l'esclave de deux ambitieux, dont la puissance étoit devenue plus grande en peu de temps qu'il ne convenoit à sa sûreté et à son honneur; mais il se ressouvenoit aussi que c'étoit au courage et à la résolution des Seyds qu'il devoit la couronne.

Il fut donc long-temps incertain sur le parti qu'il devoit prendre. Mais, lassé enfin de cette dépendance humiliante, il résolut de faire tuer les Seyds pour briser les liens qui le tenoient enchaîné. Il étoit difficile qu'un projet si téméraire, et dont l'exécution auroit exigé le concours de plusieurs volontés, ne parvînt pas à la connoissance des deux favoris. Avertis à temps du dessein formé contre leurs jours,

ils décidèrent d'en prévenir l'effet en détrônant l'empereur. Ils se saisirent de ce prince, lui reprochèrent sa perfidie, son ingratitude, et d'avoir violé le serment qu'il avoit fait à son avènement au trône, en imposant le jescrah, ou la capitation sur les Indiens; puis, lui ôtant son épée et les ornemens de la royauté, ils le confinèrent dans la tour située au-dessus de la principale porte de la citadelle de Delhy. Le lendemain, on lui creva les yeux avec un fer rouge. Ce malheureux prince, pour mettre fin à ses tourmens, avala une dose de poison, mais elle ne fut pas assez forte pour le délivrer de la vie, et les Seyds envoyèrent des bourreaux pour l'étrangler; il ne sentit pas plus tôt le fatal cordon autour de son cou, qu'il le saisit et le cassa, prolongeant ainsi sa malheureuse existence jusqu'au lendemain 24 février 1719, qu'il ne put échapper aux bourreaux après un règne d'un peu plus de quatre ans.

Les Seyds ayant consolidé leur tyrannie par le meurtre de l'empereur, élevèrent à l'empire Raffœil-al-Dirjaat, troisième fils de Bahader-Shah. Ce jeune prince n'ayant pas rempli leur attente, ils le firent empoisonner trois mois après l'avoir mis sur le trône, et proclamèrent

à sa place son frère aîné, qui prit le titre de Shah-Djéhan, roi du monde.

Enivrés de leur autorité, ils ne gardèrent plus de ménagemens, commirent des vexations et des meurtres, et s'attirèrent une haine universelle. Bientôt les principaux rajahs et omrahs, jaloux de les voir en possession d'un si énorme pouvoir, qu'ils auroient voulu partager, formèrent contre les Seyds, un parti nombreux et puissant.

Les confédérés se rassemblèrent dans les environs d'Agra, levèrent une armée, et proclamèrent empereur Nicosir, prince du sang royal, qui étoit détenu prisonnier depuis quarante ans.

Au premier avis de cette élection, les Seyds se mirent en campagne avec une nombreuse armée, et décidèrent la querelle dans deux batailles. D'abord ils éprouvèrent un échec, puis ils furent victorieux, dans la plaine de Fatteabad, vers la mi-juin 1719. Cette journée fut décisive, et assura à Shah-Djéhan II la possession paisible de la couronne, et aux Seyds toute leur autorité.

Nicosir, fait prisonnier dans l'action, eut l'alternative de mourir ou d'avoir les yeux crevés; il préféra la perte de la vue à la perte de la

vie; et, après qu'il eut subi cette cruelle opération sur le champ de bataille même, on le confina dans la prison d'Agra.

Shah-Djéhan II ne jouit pas long-temps de sa dignité nominale; il mourut à Delhy, vers la fin de 1719, d'une mort naturelle, avantage qu'il eut sur ses prédécesseurs, parce qu'il n'avoit témoigné aucun désir de régner par lui-même.

Les Seyds eurent l'adresse de cacher son décès pendant plusieurs jours, afin de pouvoir tout disposer pour refaire un nouvel empereur sans éprouver d'opposition; ils proclamèrent Mohammad-Chah, le deuxième fils de Shah-Allum.

Ce prince, après avoir reçu les hommages de tous les grands de l'empire, qu'il confirma dans leurs dignités, fut bientôt convaincu par lui-même, qu'il n'étoit guère au-dessus d'un prisonnier d'Etat, quoiqu'il eût toutes les marques extérieures de la royauté. Les Seyds continuoient en effet de jouir de tout le pouvoir qu'ils avoient usurpé avec tant de bonheur.

Le jeune empereur, animé secrètement du désir de mettre un terme à une tutelle si humiliante, sentit néanmoins que les Seyds

étoient trop puissans, pour qu'il fût prudent de les attaquer à force ouverte ; il s'ouvrit aux principaux omrahs qu'il savoit être leurs ennemis cachés, leur dépeignit dans les termes les plus pathétiques la dépendance honteuse dans laquelle ils gémissoient tous, et implora leur secours pour les délivrer, lui et ses peuples, de la tyrannie des Seyds. Sensibles à la confiance de l'empereur, les omrahs lui jurèrent une fidélité inviolable, et on n'attendit plus qu'une occasion favorable pour agir. Les Seyds ne tardèrent pas à la faire naître ; ils opprimoient, depuis assez long-temps, le souverain et ses sujets : la mesure de leur iniquité étoit remplie.

Par leur haine aveugle contre Nizam-al-Molouck, gouverneur de Malwa, ils favorisèrent eux-mêmes les desseins de l'empereur contre leur usurpation. Après avoir fait déclarer ce seigneur puissant traître à l'Etat, ils le sommèrent de comparoître à la cour. Nizam, sachant que sa perte étoit jurée, que la jalousie des Seyds équivaloit à un arrêt de mort, au lieu d'obéir à l'ordre donné au nom l'empereur, tua les gusbardars ou messagers qui étoient venus le lui signifier ; et, prenant aussitôt les armes, il se rendit en toute hâte

1720.

de son gouvernement de Malwa à Engon, où il s'empara du trésor royal, puis il pénétra dans le Décan, dont l'un des Seyds étoit gouverneur; il attaqua la capitale de la province, la prit, et se fit déclarer souba. Après ces différens exploits, auxquels l'empereur lui-même l'avoit excité secrètement, il écrivit à ce prince une lettre soumise, dans laquelle il rejetoit la violence, l'irrégularité de sa conduite sur l'injustice que les Seyds venoient d'exercer à sonégard.

L'empereur feignit d'être outré contre le rebelle, et jura, par Mahomet, qu'il alloit marcher en personne contre lui pour le réduire. Cette résolution fut le résultat d'une conférence secrète que ce prince venoit d'avoir avec les omrahs, ennemis cachés des Seyds. Ils jugèrent qu'avant tout, pour détruire ces deux frères, si dangereux et si puissans, il falloit les séparer. En conséquence, l'empereur ordonna au visir Seyd-Khan de retourner à Delhy, pour veiller pendant son absence sur l'administration publique, et pour entretenir la paix dans la capitale. Le 28 septembre 1720, il se mit en campagne avec Seyd-Hossan, émir-al-omrah, qui faisoit les fonctions de généralissime, à la tête d'une puissante armée,

pour réduire, disoit-il, le rebelle Nizam-al-Moulouck.

On décida dans un conseil secret, que Seyd-Hossan seroit assassiné, et qu'Hyddr'khan, officier d'un courage éprouvé, tenteroit cette entreprise, d'autant plus périlleuse, que le général ne marchoit jamais qu'entouré de ses gardes et de ses créatures. Les omrahs, chargés de diriger ce coup de main hardi, promirent à Hyddr'khan de lui prêter main-forte, afin de le soustraire à la vengeance ou à la rage des gardes et des amis du général.

Le lendemain, 30 septembre, au point du jour, dès qu'on eut donné le signal de lever le camp, Seyd-Hossan, selon l'usage, se rendit avec toute sa suite dans la tente de l'empereur, pour le saluer et pour lui demander ses ordres. Hiddr'khan ne le perd pas de vue, et se place à la porte de la tente impériale avec un placet à la main. Seyd sort bientôt de l'audience; et, au moment où il va monter dans son palanquin, Hiddr'khan lui présente son placet; et, profitant du moment où il le lit avec attention, il lui plonge son poignard dans la gorge, et l'étend roide mort.

Malgré la promesse solennelle qu'on lui avoit faite de le secourir, on jugea qu'il con-

venoit de le sacrifier, afin d'assouvir en quelque sorte, par sa mort, la colère des gardes qui accompagnoient le généralissime. Ainsi, le courageux Hiddr'khan, victime de son dévouement pour son prince, fut taillé en pièces; mais non pas sans s'être défendu avec une grande intrépidité, et sans avoir fait mordre la poussière à plusieurs de ses ennemis. Les partisans les plus zélés des Seyds prirent les armes : on se chargea de part et d'autre, le sang coula; mais l'empereur, étant monté sur son éléphant, fit publier à son de trompe que c'étoit par son ordre qu'on avoit tué l'émir-al-omrah. Cette déclaration rétablit le calme dans l'armée. L'empereur se rendit ensuite dans la tente de Seyd, s'assit sur son éléphant, et permit le pillage aux soldats. Ils trouvèrent un khorou de roupies d'argent (vingt-cinq millions) dans les équipages de l'usurpateur, qu'ils se partagèrent entre eux; et, de plus, pour une valeur égale en bijoux et en pierreries que l'empereur garda pour son usage. Ce prince prit aussitôt la route de Delhy. Mais déjà le visir Seyd-Khan, instruit de la mort tragique de son frère, s'étoit mis à la tête d'un corps de troupes considérable, et marchoit contre celles de Mohammed. Les

deux armées se rencontrèrent vers la fin d'octobre 1720. La bataille fut sanglante, et la victoire balança long-temps entre les deux partis. Enfin, un renfort de troupes sauva l'empereur dont l'armée commençoit à plier. Les troupes de Seyd-Khan furent enfoncées à leur tour, sans pouvoir se rallier, et ce général, couvert de blessures, fut fait prisonnier sur le champ de bataille.

L'empereur, par un mouvement de clémence peu ordinaire dans des luttes semblables, et dans un pays où la perte d'une bataille entraîne presque toujours la perte des chefs, accorda la vie au courageux visir qui venoit de combattre contre lui, ne voulant pas faire mourir un homme auquel il devoit le diadème. Toutefois il le condamna à une prison perpétuelle et à la perte de tous ses biens; Seyd-Khan mourut peu de temps après des suites de ses blessures. La même nuit quarante-cinq femmes, la plupart ses épouses et ses concubines, ne voulant pas lui survivre, se brûlèrent toutes vives dans son appartement même où elles mirent le feu.

Tels furent les événemens et les catastrophes qui signalèrent l'administration et la chute des Seyds dont le revers de fortune est trop ordi-

naire en Asie, pour devoir exciter aucune surprise. Ce qui étonnera davantage, c'est que deux ambitieux, dont le gouvernement fut si violent et si despotique, aient pu se soutenir si long-temps dans un degré de puissance et d'autorité dont l'histoire n'offre que peu d'exemples, et cela pendant le règne de cinq empereurs successifs, dont quatre furent placés sur le trône de leurs propres mains.

La possession paisible et entière de l'empire des Indes étant ainsi assurée à Mahamed-Shah, la paix en fut la suite : mais, comme si ce trône sanglant fût devenu l'écueil de la modération et de la retenue, Mahamed, victorieux et tranquille, se livra sans mesure à son penchant immodéré pour les plaisirs et pour les vices honteux. Le vin et les femmes, ses passions favorites, partagèrent tout son temps avec la chasse qu'il aimoit aussi avec excès. Il négligea les soins de son empire dont les rênes flottèrent dans les mains de ses ministres et de ses gouverneurs de provinces. Le désordre et la confusion régnèrent partout, et une désorganisation universelle ébranla l'Etat. Les Marattes en profitèrent pour se rendre redoutables : ils s'avancèrent même jusqu'aux portes de Delhy, et l'on ne parvint à les éloi-

gner que par des conditions de paix onéreuses.

Mais l'empire mogol avoit dans son sein un ennemi secret plus redoutable encore, parce qu'il étoit plus perfide. C'étoit le fameux Nizam-al-Moulouk, qui, après avoir déterminé et accéléré la chute des Seyds, s'étoit fait confirmer, ou, pour mieux dire, s'étoit maintenu dans le gouvernement du Décan, ou provinces du sud, avec la même assurance qu'auroit pu le faire un souverain légitime; mais, ayant sollicité l'investiture de ces provinces, il éprouva un refus de la part de l'empereur Mahamed-Shah: dès ce moment cet homme habile et profond dans ses combinaisons politiques jugea qu'il ne pourroit fonder son indépendance entière, ni se créer une souveraineté que sur les ruines de l'empire mogol, dont la décadence étoit d'ailleurs visible.

Il médite alors d'ouvrir l'Indostan au célèbre Nadir-Shah, soldat heureux, usurpateur de l'empire de Darius, et plus connu dans l'histoire sous le nom de Thamas-Kouli-Kan. Profitant des troubles de la cour du mogol, Nadir s'étoit rendu maître de Kandahar, et il se ménageoit des intelligences à la cour de Delhy. Nizam et les ministres de

son parti l'invitent, par des messages secrets, à venir s'emparer d'un empire, qu'un monarque voluptueux et indolent n'étoit pas capable de gouverner. Nadir n'eut garde de refuser une conquête si brillante, si conforme à ses inclinations guerrières. Il s'empare d'abord des villes de Chosnow et de Ghorbundet, puis marchant droit à Caboul, capitale de la province du même nom, et frontière de l'Indostan, il s'en rend maître, et y trouve d'immenses richesses.

Mais les Afghans et les montagnards arrêtèrent ses progrès pendant six semaines. Jugeant enfin qu'il n'étoit pas possible de forcer les défilés qui séparent l'Indostan de la Perse, sans une grande effusion de sang, il prit la voie de la négociation, et offrit de l'or aux Afghans. Ceux-ci l'acceptèrent avec d'autant plus de joie que depuis quatre ou cinq ans leurs chefs ne recevoient plus ni secours ni pensions de la cour de Delhy : non-seulement ils laissèrent les passages libres, mais encore ils vinrent grossir l'armée de Nadir en haine des Mogols qu'ils regardoient depuis long-temps comme leurs spoliateurs. Tout en poursuivant sa marche, le roi de Perse écrivit à Mahamed que tout ce qu'il entreprenoit n'étoit que pour

le soutien de la religion musulmane. L'empereur mogol ne répondit à ce message dérisoire qu'en levant des troupes. Kouli-Kan expédia une seconde ambassade pour demander cent millions avec quatre provinces; Mahamed, trop nonchalant, et trahi d'ailleurs par ses ministres, ne fit aucune diligence pour arrêter Nadir qui, débouchant dans les plaines de l'Inde, se vit maître de Lahor le 19 janvier 1739. Enfin l'empereur partit de Delhy, et son armée s'ébranla toute entière pour aller combattre les Perses. Nadir pressa sa marche, et vint camper à une petite distance des Mogols. L'action s'engagea à Carnoul en avant de Delhy; elle ne fut point générale, puisque le roi de Perse ne fit agir qu'une partie de ses troupes: mais, ayant mis sa cavalerie d'élite en embuscade, il remporta, avec seize mille chevaux seulement, une victoire éclatante. La terreur et la consternation se répandirent aussitôt dans le camp du Grand-Mogol: on tint conseil, et on fit au vainqueur des propositions d'accommodement, dans l'espoir sans doute de sauver le trône et la capitale; mais Nadir exigea d'abord que l'empereur mogol vînt s'entretenir avec lui dans sa tente et au milieu de l'armée persane. C'étoit un piége, et le perfide

Nizam, qui s'étoit emparé des délibérations du conseil, eut l'adresse d'engager le foible monarque à se remettre à la discrétion du vainqueur. Mahamed s'y décida, et vint avec une foible escorte trouver le Roi de Perse qui, après l'avoir fait asseoir à côté de lui sur le même siége, lui parla en maître, et le traita en vaincu. Immédiatement après la conférence, un détachement de cavalerie s'empara de toute l'artillerie des Mogols, enleva les armes et les munitions, pilla les trésors et les pierreries de Mahamed et de ses principaux omrahs. Les deux princes se mirent ensuite en marche pour faire leur entrée à Delhy, capitale de l'empire, et y arrivèrent, le 7 mars 1739, avec leurs troupes. Le vainqueur se rendit maître de la ville et de la citadelle, et s'assura de la personne de l'empereur mogol qu'il réduisit à une captivité honorable. Après avoir établi son armée à portée d'agir au moindre signal, il frappa la capitale d'une énorme contribution de guerre.

Tout se passa d'abord avec assez de calme; mais quand il fallut percevoir la contribution, quand on eut mis une taxe sur le blé, il s'éleva parmi le peuple un très-grand tumulte, et quelques-uns des soldats de Nadir furent

tués. Le lendemain, 11 mars, comme le désordre continuoit encore, le roi de Perse monta à cheval, et envoya un gros détachement de sa cavalerie pour apaiser et contenir la populace, avec ordre d'employer tour à tour la douceur, la menace et la force. S'étant rendu dans une mosquée, il y fut attaqué à coups de pierres, et on tira même sur sa personne. Ce fut alors que, livré à toute sa colère et à toute sa vengeance, il ordonna un massacre général. Cent vingt mille personnes périrent en sept heures de temps par le fer d'une soldatesque avide et féroce : le massacre fut horrible, et le pillage immense. Le palais seul de l'empereur renfermoit des trésors inestimables qui devinrent la proie de Kouli-Kan. Il emporta en numéraire dix-huit cents millions, et la valeur de deux milliards en pierreries et en métaux précieux. On fait monter à cent vingt-cinq millions de livres sterling les richesses de tout genre que ce conquérant enleva à l'empire mogol, outre mille éléphans, sept mille chevaux de prix et dix mille chameaux. Il auroit pu tout exiger de Mahamed; il auroit pu le faire descendre du trône, et s'y asseoir à sa place : il se contenta de demander la cession des provinces situées au-delà de

l'Aetek et de l'Indus, et contiguës à la Perse; il les préféra sagement à des conquêtes plus vastes, et à la possession d'un empire qu'il eût conservé difficilement, et qu'il eût été peut-être forcé d'abandonner avec honte. L'empereur mogol consentit à ce démembrement par un acte signé de sa main; mais Kouli-Kan exigea encore, pour gage de la paix et de sa modération, que Mahamed, indépendamment de la cession de ses provinces, donnât une princesse de son sang en mariage au prince son fils, héritier du royaume de Perse; et à ce prix il laissa le nom d'empereur à Mahamed; puis abandonnant le gouvernement du Mogol à Nizam-al-Moulouck, qui lui en avoit facilité la conquête, il retourna en Perse couvert de gloire et chargé de riches dépouilles (1).

Telle fut cette fameuse invasion de l'Inde, la plus extraordinaire et la plus imprévue dont

(1) Ce conquérant barbare fut assassiné par trois officiers de son armée, le 8 juin 1747, étant campé dans le Korasan, près du lieu de sa naissance. A son retour de l'Indostan, il avoit soldé le prêt de ses troupes, montant à 90,000,000, leur avoit donné six mois de paye en gratification, ainsi qu'à tous les employés civils de son armée, et il avoit exempté la Perse de toute espèce d'impôt pendant trois ans. Mais sa cruauté arma ses propres officiers contre lui, et ils l'assassinèrent lâchement.

1747

l'histoire fasse mention. Le roi de Perse porta un coup si violent et si sensible à l'empire mogol, que rien depuis ne put le relever ni le sauver; Nadir le laissa sur le penchant de sa ruine, et l'on vit bientôt la vaste domination que la dynastie de Tamerlan avoit fondée dans l'Inde, se démembrer et s'écrouler de toutes parts.

Dépouillé et déshonoré, Mahamed languit encore dix ans sur un trône ébranlé jusques dans ses fondemens, et il perdit successivement presque toutes ses provinces. Devenu indépendant, Nizam-al-Moulouck s'érigea dans le Décan une souveraineté héréditaire: d'autres gouverneurs suivirent son exemple; les Marattes devinrent si puissans que, pour arrêter leurs déprédations, il fallut leur payer la quatrième partie des revenus des provinces qu'ils avoient parcourues à main armée: c'étoit une extension du *chout* consenti par Aureng-Zeb, et dont le nom s'étendit à toutes les demandes que firent depuis ces peuples confédérés. Les Rohillahs, tribu qui habitoit les montagnes entre l'Inde et la Perse, fondèrent aussi un état libre sur les bords du Gange, à quarante lieues de Delhy.

Le règne malheureux de Mahamed finit

1747

en 1747, et Kouli-Kan son vainqueur périt la même année sous les coups d'un assassin. Nizam-al-Moulouck descendit au tombeau l'année suivante, mais à l'âge de cent quatre ans, honoré et tranquille, après avoir assuré le trône du Décan à sa maison.

Cependant Mahamed avoit laissé la couronne du Mogol à son fils Amed-Shah; mais ce prince n'en jouit que six ans; et pendant ce règne si court, l'empire fut totalement démembré et dissous. Deux ans après son avènement, les Rohillahs défirent la dernière armée qu'on puisse considérer comme impériale ou mogole. Les Jats ou Jates, tribu indigène, envahirent la province d'Agra, et s'y établirent. Le Bengale resta au pouvoir de son vice-roi, Aliverdy; Oude devint la proie de Selsdar-Joung; Allahabad fut le domaine de Mahamed-Kouli; les Marattes enfin, devenus de plus en plus redoutables, ajoutèrent à leurs possessions une grande partie du Guzarate, de l'Orixa et du Berar, s'emparant ainsi de la portion la plus considérable de l'empire mogol. La dynastie de Tamerlan fut réduite à n'avoir plus qu'un petit territoire autour de Delhy; bientôt même cette ville célèbre, déchue et dépeuplée par l'effet de nombreuses dépréda-

tions, par des massacres, et par plusieurs famines consécutives, ne fut plus considérée comme une capitale; mais tel étoit encore l'empire de la coutume et la force de l'opinion populaire, que la personne et le nom de l'empereur étoient l'objet du respect et de la déférence des usurpateurs : ils cherchoient toujours à légitimer leurs envahissemens par de prétendues concessions du prince; concessions qu'ils extorquoient par la force, en s'emparant de sa personne, en faisant passer leurs actes pour les siens. Ajoutons que la monnoie de l'Indostan fut toujours frappée au coin de l'empereur mogol, quoiqu'il n'eût plus ni empire, ni provinces, ni pouvoir.

Tels furent les déplorables effets des divisions intestines et des guerres civiles qui éclatèrent entre les fils et les petits-fils d'Aureng-Zeb, et des déchiremens politiques de l'Inde. Favorisés par ces révolutions subites et répétées, par ces catastrophes sanglantes, par ce démembrement successif, par cette dissolution totale de l'empire mogol, les Français et les Anglais établirent leur influence dans la péninsule de l'Inde, dont ils se disputèrent le commerce et la possession coloniale.

Mais avant de traiter cet épisode si intéressant de notre sujet, cet épisode si important par ses résultats gigantesques, faisons enfin connoître l'Inde et ses habitans indigènes dans leur état réel et effectif; faisons-les connoître, non plus d'après des relations vagues, incertaines et incomplètes, mais en suivant la progression des lumières, en profitant de toutes les connoissances géographiques et descriptives qui sont parvenues jusqu'à nous sur ces belles contrées depuis un demi-siècle, depuis qu'elles ont été ouvertes de tous côtés à la curiosité et à la cupidité des Européens qui en sont aujourd'hui les dominateurs.

CHAPITRE XV.

Formation d'une compagnie anglaise des Indes orientales. — Premiers établissemens des Anglais en orient. — Cession de Bombay. — Acquisition du territoire de Gondlour. — Erection du fort Saint-David. — Administration des freres Child. — Siége de Bombay par les Mogols. — Humiliation et disgrâce de la compagnie anglaise. — Divisions en Angleterre au sujet du privilége du commerce des Indes. — Création d'une nouvelle compagnie. — Troubles et dissensions à ce sujet. — Réunion des deux compagnies. — Fondation de Madras. — Prospérité des établissemens et du commerce anglais dans l'Inde.

L'exemple des Portugais, qui s'étoient rendus maîtres de la presque totalité du commerce des Indes, excita d'autres puissances maritimes de l'Europe à faire des découvertes et des établissemens au-delà du cap de Bonne-Espérance, afin d'entrer en partage dans les produits de l'industrie, du commerce et des

richesses de l'Asie. Les Anglais surtout se montrèrent ardens et actifs à parcourir cette nouvelle carrière ouverte à l'ambition et à l'avidité des Européens. La fermentation des esprits, causée par les disputes de religion, par les guerres civiles, par les découvertes brillantes des Portugais et des Espagnols, fit naître en Angleterre une émulation incroyable pour les progrès de la navigation et du commerce. Les Anglais dirigèrent d'abord leurs spéculations en Moscovie, par la voie d'Archangel. En Allemagne et dans le nord, ils entrèrent en concurrence avec les villes Anséatiques. Ils entreprirent le commerce de Turquie; et de là, tournèrent leurs vues en orient. Thorne, marchand de Londres qui avoit résidé long-temps à Séville, où il avoit acquis quelques lumières sur le commerce des Indes, proposa à Henri VIII d'ouvrir, par les mers du nord, à la navigation, un passage qui pût conduire en orient.

Après plusieurs tentatives inutiles, son plan fut regardé comme hasardeux, et même comme impraticable. Le célèbre navigateur Drake eut la gloire de donner à sa nation les premiers renseignemens certains sur la route et sur le commerce de l'Asie. Le capitaine Ste-

phens alla aux Indes en 1582, par le cap de Bonne-Espérance ; et cinq ans après, le fameux Cavendish fraya à sa nation la véritable route de l'orient, dans son voyage autour du Monde.

Dès lors la reine Elisabeth, avide de tous les genres de prospérité et de gloire, forma le dessein d'ouvrir un commerce direct avec les Indes orientales. Ses sujets la secondèrent. Sur les lumières fournies par Drake, par Cavendish et par d'autres navigateurs, les plus habiles négocians de Londres formèrent une société qui obtint un privilége exclusif pour le commerce de l'Inde, sous le titre de *Compagnie des marchands de Londres, commerçant aux Indes orientales*. Ils furent érigés en corps, nommèrent vingt-quatre directeurs, et, pour premier gouverneur, Thomas Smyth, alderman de Londres. L'acte qui lui confioit son privilége en fixoit la durée à quinze ans. La compagnie fut aussi autorisée à dresser des statuts, à infliger des peines corporelles et pécuniaires, en se conformant toutefois aux lois anglaises, et à exporter des marchandises sans payer de droits pendant quatre ans. Tous les sujets britanniques furent exclus, par cette même patente, du commerce de l'Inde, sans le consentement de la compagnie. En vertu de

l'acte fondamental qui venoit de l'organiser, les marchands de Londres formèrent un fond de sept cent mille livres sterling, et équipèrent une flotte de quatre vaisseaux, qui mit à la voile le 13 février 1601, sous le commandement du capitaine Jacques Lancaster. Le 16 juin 1602, l'armement mouilla dans la rade d'Achem. Tout réussit au gré de la compagnie. Le roi d'Achem accorda aux Anglais une entière liberté pour leurs personnes, leurs biens et leur commerce; et l'armement regagna l'Europe avec de précieuses épiceries. L'heureuse issue de cette expédition détermina la compagnie à en tenter une seconde. Elle fut conduite par Henri Middleton, qui se concilia la bienveillance des rois de Bentam, de Ternate et de Tidor, et qui parcourut avec fruit les Moluques. Ces premiers succès enhardirent la compagnie des Indes anglaise; elle forma des établissemens, non à force ouverte, mais du consentement des nations indigènes. Elle n'entreprit point de conquête; mais fondant ses spéculations sur des principes équitables, elle se fit aimer et rechercher en orient. Malheureusement l'expérience journalière et l'exemple des autres nations convainquirent bientôt la compagnie qu'il falloit joindre la

force des armes au titre de marchand, pour ne pas rendre illusoire le privilége de traverser les mers, de porter ses marchandises aux extrémités de l'Inde, et pour soutenir la concurrence des peuples qui savoient se faire redouter par l'appareil de la puissance.

Les Portugais et les Hollandais possédoient dans l'Inde des places fortes, des ports, des provinces entières; ces avantages les mettoient à l'abri des tentatives des naturels, leur donnoient le moyen d'écarter les concurrens d'Europe, de faire des échanges avantageux et des spéculations lucratives. Au contraire, les Anglais, sans forces et sans asile, ne tiroient leurs ressources que de l'Angleterre même; ils sentirent que, pour balancer les nations rivales et pour acquérir des richesses, il leur falloit créer une puissance navale et des établissemens stables. Plusieurs expéditions successives parurent dans la mer Rouge, à Java, aux Moluques, au Japon, sur les côtes de l'Inde et de l'empire mogol. Déjà la compagnie avoit obtenu de la cour de Delhy d'établir des comptoirs à Surate, à Cambaye, à Amedabad, et sur tel autre point maritime qu'elle jugeroit convenable de choisir. La société se flattoit d'être protégée par son gouvernement; elle fut trom-

pée dans ses espérances, et ne put rien obtenir de Jacques Ier; mais par sa persévérance, par son activité, par le choix de ses officiers et de ses facteurs, elle suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts, et fonda des colonies aux îles de Java, de Poulleran, d'Amboine et de Benda. Elle partagea ainsi, avec les Hollandais, le commerce des épiceries; mais les Hollandais ne virent pas sans une secrète envie l'essor que prenoit le commerce britannique. Telle fut la source des démêlés et des longues guerres qui eurent lieu entre les deux nations pendant le cours du dix-septième siècle. L'Océan indien devint le théâtre des plus sanglans combats entre les deux peuples rivaux. Le courage étoit égal des deux côtés; mais les forces étoient différentes. Les Anglais furent humiliés et outragés dans leurs premiers établissemens d'Asie; ils furent chassés de l'île d'Amboine. Leur courage se soutint mieux dans la presqu'île de l'Inde: ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatan, à Calicut, sur les deux côtes enfin; et ils furent reçus à Surate malgré une flotte portugaise qui se mit en devoir de repousser par la force une expédition anglaise commandée par le capitaine Thomas Best. Cet intrépide marin

remporta une victoire éclatante contre les forces navales d'une nation qui, jusqu'alors, avoit passé en orient pour être invincible; il la remporta à la vue même des côtes de l'empire mogol : ce qui lui attira l'admiration et l'estime de la cour de Delhy.

La compagnie anglaise jugea alors qu'une ambassade solennelle à la cour du Grand-Mogol donneroit plus de poids à ses demandes, et flatteroit l'orgueil et le faste des Orientaux. Le chevalier Thomas Roe fut nommé ambassadeur, et se transporta immédiatement à Delhy, où il suivit la cour pendant plusieurs mois. Il gagna la confiance de l'empereur Djéhanguyr, fils d'Akbar; il en reçut des présens, et obtint enfin (ce qui étoit le but de son ambassade) plusieurs privilèges considérables en faveur de la compagnie. Ce fut dans la relation de cet ambassadeur, relation remplie de faits curieux et de vues utiles, que la compagnie anglaise puisa d'utiles lumières sur la nature du commerce de l'Inde. Dès 1616, elle avoit des établissemens et des comptoirs à Surate, à Amedabad, à Agra, à Agimere, à Berampour, à Calicut, à Mazulipatan, et dans beaucoup d'autres points maritimes de l'Asie. Elle tiroit de Mazulipatan, sur la côte

1613 1634

d'Orixa, des toiles appelées coujous, et de Calicut, sur la côte de Malabar, des poivres, de l'épicerie et de la fausse canelle.

Les Anglais cherchèrent aussi à s'ouvrir le commerce de la Perse. En 1613, ils aidèrent Scha-Abas à s'emparer de la ville d'Ormus, qu'ils détruisirent de fond en comble. Ils fondèrent la ville de Bender-Abassy à l'entrée du golfe Persique. Le port de cette ville la rendit florissante. La compagnie anglaise obtint de Scha-Abas une exemption perpétuelle des droits pour tous les vaisseaux portant le pavillon britannique, et la moitié du tarif des douanes, à la charge d'avoir dans le golfe deux vaisseaux de guerre pour défendre le commerce maritime contre les prétentions et les atteintes des Portugais. Elle jouit de ce privilége jusqu'à la fin du règne de Scha-Abas, et paya alors à la Perse onze cent vingt tamans par an (à peu près 51,000 fr.), afin d'en obtenir la continuation.

En 1634, un traité particulier entre le vice-roi de Goa et quelques négocians anglais leur ouvrit l'entrée des établissemens portugais dans l'Inde et dans les mers de la Chine.

Mais les Hollandais, qui étoient parvenus à s'approprier la plus grande partie du com-

merce de l'Orient, poursuivirent les Anglais dans tous les marchés, et se montrèrent sans cesse acharnés à leur nuire. Il n'entre pas dans notre sujet de traiter les longs démêlés et les guerres maritimes de deux nations qui se disputoient alors le commerce de l'Asie et la prépondérance navale. La compagnie anglaise abandonnée, pour ainsi dire, succomba, et sa chute fut accélérée par les dissensions religieuses qui inondoient de sang toute l'Angleterre. De plus grands intérêts firent totalement oublier à la nation anglaise les Indes et son commerce; et la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus qu'une ombre à la mort terrible de Charles I[er]. Mais fier de ses succès, Cromwel sentit ses forces et celles de sa nation; il déclara la guerre aux Hollandais, et cette guerre maritime fut l'une des plus savantes, des plus illustres, par la capacité des chefs, et des plus fécondes en batailles navales. Les Anglais eurent l'avantage, et le traité du 30 août 1654, dicté par Cromwel, rendit la vie au commerce de l'Inde, et inspira aux particuliers, qui se virent appuyés par l'autorité publique, cette indépendance, cette liberté d'action et de sentimens sans lesquelles il ne peut y avoir ni commerce ni prospérité.

Dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de ses priviléges, et qu'elle se vit soutenue par le gouvernement, elle montra une vigueur et un courage qui sembloient s'être accrus pendant ses disgrâces. Les marchés de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde, de la Chine, lui furent ouverts.

Charles II, étant monté sur le trône, accorda à la compagnie de nouveaux priviléges; elle eut l'autorité civile et militaire, et le droit de faire la paix ou la guerre aux princes de l'Inde. Le mariage de ce monarque avec l'infante de Portugal, valut à l'Angleterre, à titre de dot de l'infante, la cession de l'importante île de Bombay, sur la côte occidentale de l'Inde, île stérile et insalubre, mais regardée comme un port excellent; en temps de paix, servant de relâche aux vaisseaux marchands qui fréquentoient la côte de Malabar; en temps de guerre, pouvant offrir un hivernage assuré aux escadres que le gouvernement enverroit dans l'Inde : c'étoit un grand avantage dans des mers où il n'y a aucun port propre à radouber les vaisseaux. Telle étoit dès lors l'importance de la situation de Bombay, que les Portugais refusèrent d'abord de la remettre au célèbre

+ See page 375

duc de Marleboroug qui s'y présenta avec une flotte pour en prendre possession. Enfin la crainte du ressentiment de la Grande-Bretagne l'ayant emporté, le Portugal consentit à un traité particulier en vertu duquel on laissa aux habitans de Bombay le libre exercice de leur religion et la paisible possession de leurs biens, sous l'autorité de la couronne d'Angleterre. M. Cook signa le traité, et prit possession de l'île au nom de Charles II, son maître, et en qualité de gouverneur. Il ordonna aussitôt la construction d'un fort; mais, en concluant le traité, il avoit fait une faute capitale en n'y comprenant pas les dépendances de Bombay jusqu'à Versica, ce qui devint depuis une source de discorde. Cette petite île, qui n'a pas plus de dix lieues de circonférence, fut assez long-temps peu utile aux Anglais. Personne ne vouloit se fixer dans un pays tellement insalubre, qu'il étoit passé en proverbe que *deux moussons à Bombay étoient la vie d'un homme.* On attribuoit cette corruption de l'air à la mauvaise qualité des eaux, à la situation des terres basses et marécageuses, et à la nature du fumier qu'on employoit pour engraisser le pied des arbres; fumier formé avec du poisson pourri. Cette méthode fut

1686

changée, autant que les localités purent le permettre. La population de la colonie augmenta à mesure que les causes de mort diminuèrent, et l'on y compta bientôt plusieurs milliers d'Indiens nés dans l'île même, ou attirés par la douceur du gouvernement de la colonie. Mais comme les revenus de l'île ne défraient pas les dépenses, des raisons de politique et de commerce décidèrent Charles II à céder à la compagnie des Indes cette possession, à titre de fief mouvant de la couronne. La compagnie fit bâtir plusieurs autres petits forts et des redoutes, pour mettre l'île à couvert contre les invasions, et bientôt Bombay devint l'entrepôt de tout son commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perse et d'Arabie.

Elle n'avoit encore que des comptoirs sur la côte de Coromandel; mais en 1686, un prince maratte vendit à M. Elisée Yale, pour le compte de la compagnie, le territoire de Goudelour, nommé autrefois Tegapatam, qui s'étendoit de huit milles le long de la côte, et de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition coûta aux Anglais 90,000 pagodes, ou 810,000 livres tournois; elle leur fut assurée par les Mogols, qui s'emparèrent du

× Cuddalore

Carnate peu de temps après. Gondelour étoit dans un terrain fertile, il est vrai, mais située à plus d'un mille de la mer, et on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés. Pour obvier à cet inconvénient, la compagnie acheta, en 1725, le territoire sur lequel on bâtit la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une rivière, et sur le bord de l'Océan indien.

Sadras

Il s'éleva dans la suite, sur le même territoire, trois aldées ou villages qui, avec la ville et la forteresse, formèrent une population considérable, surtout en indigènes, dont la principale occupation fut de teindre en bleu, et de fabriquer les plus beaux basins du monde.

La compagnie prospéroit; mais elle se vit arrêtée dans sa carrière par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître. Charles II avoit permis à des particuliers de faire le commerce de l'Inde, et à la compagnie de les attaquer; de sorte qu'elle fut obligée de faire la guerre aux négocians de son propre pays qui entreprenoient sur son privilége, et aux Hollandais qui, profitant de cette espèce de guerre civile maritime, chassèrent ignominieusement les Anglais de Bantam. Un armement considérable, formé pour se venger d'une insulte aussi grave, fut paralysé par la corruption de

la cour de Charles II. La compagnie épuisée ne perdit pas toutefois son crédit ; elle trouva à emprunter 6,250,000 liv. ; mais cette somme fut bientôt absorbée par les guerres ruineuses de la compagnie, par ses mauvaises affaires en Europe, par les sommes qu'elle avoit été obligée de donner pour obtenir la continuation de sa charte ; il y eut un déficit dans sa caisse. Alors les principes de sagesse et de modération qui avoient signalé sa conduite politique et toutes ses opérations de commerce, firent place à un système aussi pernicieux que détestable. Le chevalier Josias Child, qui, de directeur de la compagnie, en étoit devenu le tyran, expédia des ordres aux Indes pour qu'on imaginât des prétextes de frustrer les prêteurs de leurs créances, et pour se procurer des ressources extraordinaires. Ce fut à son frère, Jean Child, gouverneur de Bombay, qu'il confia l'exécution de ce plan d'iniquité digne de la conduite fière et impérieuse de ces deux chefs, et de leur manière arbitraire de gouverner. Entraîné par sa violence naturelle, et par la collusion de ses commettans, Jean Child ne vit plus, pour la compagnie, d'autres ressources que dans le brigandage ; et il se saisit aussitôt de tous les navires qui apparte-

noient aux sujets du Grand-Mogol ; il poussa même l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée mogole, ne daignant pas même faire une déclaration de guerre à l'empereur, ainsi qu'il est d'usage parmi les nations civilisées. On s'éleva, avec raison, en Europe et dans l'Inde, contre la hauteur et l'insolence d'une compagnie de marchands qui insultoit un grand et puissant monarque.

Aureng-Zeb, qui tenoit alors d'une main ferme les rênes de l'empire mogol, ne différa pas d'un moment la punition d'un pareil outrage. Sedée-Yacoup, l'un de ses généraux, après avoir demandé, au nom de son maître, satisfaction des brigandages de Child, sans avoir rien pu obtenir, débarqua vingt mille hommes à Bombay.

A l'approche de l'armée mogole, les Anglais abandonnent le fort Magazan avec une telle précipitation, qu'ils y oublient l'argent, les vivres, plusieurs caisses remplies d'armes, et du canon de gros calibre. Sedée-Yacoup, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglais dans la plaine, enfonce leurs bataillons, et les réduit à se renfermer dans la principale forteresse où il les investit. Child s'étoit

mis en état de défense : mais, voyant le nombre des ennemis grossir tous les jours, il se montra aussi souple qu'il avoit paru arrogant, et il envoya des députés à Aureng-Zeb pour lui demander grâce. A force de supplications, les envoyés anglais furent admis à l'audience de l'empereur, mais les mains liées et la face prosternée contre terre. Après avoir parlé en souverain irrité, après avoir demandé l'éloignement du gouverneur Child, l'auteur des troubles; après avoir exigé un dédommagement convenable, Aureng-Zeb, qui vouloit conserver des relations de commerce utiles à ses Etats, daigna accorder la paix aux Anglais.

La mort de Child, qui survint dans ces entrefaites, facilita la conclusion du traité. Aureng-Zeb fit délivrer aux envoyés anglais le firman qu'ils sollicitoient pour continuer de jouir des priviléges qu'ils avoient obtenus dans les marchés de l'empire mogol. Il les congédia ensuite avec la majesté d'un prince, les avertissant de faire de la justice la règle de toutes leurs lois, d'être modérés dans leurs actions, et équitables dans leurs procédés ; il les renvoya remplis des plus hautes idées de sa sagesse et de sa grandeur d'âme.

Ainsi finit ce démêlé qui interrompit le com-

merce de la compagnie pendant plusieurs années, occasionna une dépense de neuf millions, la perte de quatre vaisseaux de guerre, d'un grand nombre de matelots excellens, et qui se termina par la ruine du crédit et de l'honneur anglais dans l'Inde.

Le 8 juin 1690, l'armée mogole leva le siége de Bombay, investi étroitement du côté de terre, laissant partout la peste qui acheva de désoler cette malheureuse colonie, et d'aggraver les pertes de la compagnie anglaise, par la dépopulation du chef-lieu de ses établissemens dans l'Inde. De huit cents Anglais il n'en resta pas au-delà de soixante; Bombay devint une solitude, un vrai désert. Ceux qui échappèrent aux deux fléaux réunis de la guerre et de la peste, ne purent obtenir la liberté de retourner dans leur patrie. On les retint sous le joug de l'autorité, de l'insolence et de l'oppression, sans la moindre lueur d'espérance.

Une si mauvaise administration augmenta les désordres et les malheurs de la compagnie. En changeant de maxime et de conduite, elle pouvoit se flatter encore de sortir du précipice où elle s'étoit jetée elle-même. Ses priviléges reçurent une grande extension sous le règne de Jacques II, l'un de ses plus puissans et de ses

plus zélés protecteurs. Ce monarque lui accorda le droit de bâtir des forteresses, de battre monnaie et de lever des troupes, dans la vue de la mettre en état de disputer ce commerce aux Hollandais; mais une révolution politique ruina ses espérances. Jacques fut précipité du trône; et cet événement ayant fait prendre les armes à l'Europe entière, les armateurs français enlevèrent à la Grande-Bretagne plus de quatre mille bâtimens marchands qui la plupart revenoient des Indes.

La paix qui devoit mettre un terme à tant de malheurs, ne fit que les aggraver : il s'éleva dans toute la Grande-Bretague un cri général contre cette compagnie privilégiée. On soutint que le commerce des Indes devoit être ouvert à toute la nation, et qu'un privilége exclusif n'étoit qu'un attentat contre la liberté; que d'ailleurs la charte ayant été accordée par des rois qui s'en étoient arrogé injustement le droit, le privilége actuel étoit nul. A ses nombreux adversaires la compagnie opposa ses partisans, les ministres et la cour même, qui faisoient cause commune avec elle. La nation se partagea, mais les deux chambres se déclarèrent pour les particuliers auxquels il fut permis de faire ensemble ou séparément le

commerce de l'Inde. Ils s'associèrent et formèrent une nouvelle compagnie, qu'un acte du parlement sanctionna, sous la condition d'un prêt de deux millions de livres sterling, dont les intéressés devoient tirer huit pour cent. L'ancienne compagnie obtint la permission de continuer ses armemens jusqu'à l'expiration de sa charte. Ainsi la nation britannique eut alors deux compagnies des Indes orientales par autorité du parlement, au lieu d'une établie par l'autorité royale. On vit ces deux corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un et l'autre se regardoient avec cette haine, cette jalousie que l'avarice et l'ambition ne manquent jamais d'inspirer. Leurs divisions se manifestèrent par de grands éclats en Europe, et par des déchiremens dans l'Inde. Là il sembloit que la chaleur du climat enflammât davantage la jalousie et la haine; et ce qui d'abord tiroit son origine de l'intérêt et de l'amour-propre, devint naturel par habitude. On ne respectoit plus ni l'honneur, ni la justice, ni l'humanité, quand on trouvoit l'occasion de se nuire, ou de se procurer quelque avantage : tout se gouvernoit par la fraude ou par la violence.

Enfin, les deux sociétés se rapprochèrent

et se réunirent en 1702 sous le nom de *Compagnie unie des marchands d'Angleterre pour le commerce des Indes orientales*, et acquirent une force nouvelle par la réunion de leurs fonds, par la sanction du roi et par celle des deux chambres. Le gouvernement prit sous sa protection immédiate un corps de marchands dont la nation en général et les revenus de l'Etat tiroient des avantages infinis. Telles furent les vicissitudes de cette compagnie célèbre qui subsiste encore aujourd'hui, et dont les priviléges ont été plusieurs fois renouvelés. Depuis l'époque de sa réunion, ses affaires furent conduites avec plus de lumières, de sagesse et de dignité; elle améliora ses anciens établissemens, et en forma de nouveaux.

Ce fut vers cette époque (1640) que la compagnie acheta d'un roi de Gengie, de caste maratte, nommé Ramraja, Madras et son territoire appelé *Chinapatam* par les naturels, avant que l'empereur mogol eût acquis la souveraineté du Carnate et de ses dépendances. Ce territoire fut acquis à titre de jaguire ou concession de terre faite par le souverain. William Langhonre, agent de la compagnie anglaise, fit bâtir Madras ou le fort Saint-Georges sur une plage unie et sablonneuse tout-à-fait aride et

entièrement privée d'eau potable qu'il faut aller puiser à plus d'un mille. Rien de plus triste que l'aspect du territoire de Madras ; rien de plus désagréable et de plus incommode que sa situation. A compter du mois d'avril jusqu'en septembre, la chaleur y est brûlante ; et sans les brises de mer qui humectent et rafraîchissent l'atmosphère, ce seroit un séjour inhabitable. On chercha les raisons qui avoient pu déterminer William Langhorne à faire ce mauvais choix : les uns prétendirent qu'il avoit espéré d'attirer à lui tout le commerce de la colonie voisine de Saint-Thomé, ce qui arriva effectivement ; d'autres soutinrent que l'amour eut plus de part que la politique à sa détermination ; et qu'en plaçant le nouvel établissement anglais sur ce point aride de la côte, il n'avoit pas eu d'autre vue que de se rapprocher d'une maîtresse qu'il avoit dans la colonie portugaise de Saint-Thomé.

Quoi qu'il en soit, l'établissement s'accrut d'une manière rapide : il fut peuplé par des Européens, des Noirs, des Musulmans et des Indiens. Le fort Saint-Georges, siége du gouvernement, connu aux Indes sous le nom de Ville-Blanche, servit d'habitation aux colons anglais : il fut défendu par une muraille et par

quatre bastions construits sans intelligence ; au nord s'éleva la Ville-Noire, plus grande et moins fortifiée encore, où les Juifs, les Arméniens, les Maures et les Indiens firent leur séjour ; vint ensuite un faubourg entièrement ouvert et rempli d'un peuple nombreux livré aux travaux de l'industrie et du commerce. Ces trois quartiers de Madras, deux villages qui en sont peu éloignés, et le territoire entier qui n'avoit pas plus de quinze milles de circonférence, renfermèrent bientôt une population de plus de cent cinquante mille habitans, presque tous nés aux Indes. Quoique cette ville partageât avec les autres établissemens européens, sur la même côte, l'inconvénient de n'avoir point de port qui pût servir d'abri aux escadres d'Europe, les entreprises réunies de la compagnie et des négocians particuliers en fit une des plus importantes places des Indes, et, après Batavia, le plus riche port européen de l'Asie. Madras, après la perte du fort Saint-David, pris depuis par les Français, devint à la fois le siége d'un gouvernement et d'une présidence dont la juridiction s'étendoit sur tous les autres établissemens anglais des côtes de Malabar et de Coromandel ; Madras enfin fut le centre de la puissance bri-

tannique dans l'Inde pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Son commerce eut des ramifications dans tous les pays situés à l'orient du cap de Bonne-Espérance. L'empereur mogol, Chah-Djéhan, accorda en 1716 un firman à la compagnie anglaise, pour importer et exporter ses marchandises sans payer aucun droit. La compagnie regarda ce firman comme sa charte commerciale dans l'Inde, tant qu'elle eut besoin de la protection des princes du pays. Quelques disgrâces passagères à la Cochinchine et à Sumatra troublèrent ses prospérités. Une compagnie et une puissance rivales, de plus grands intérêts et de plus grands dangers fixèrent bientôt son attention, et l'entraînèrent dans des vicissitudes politiques plus graves que toutes celles qu'elle avoit éprouvées jusqu'alors.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

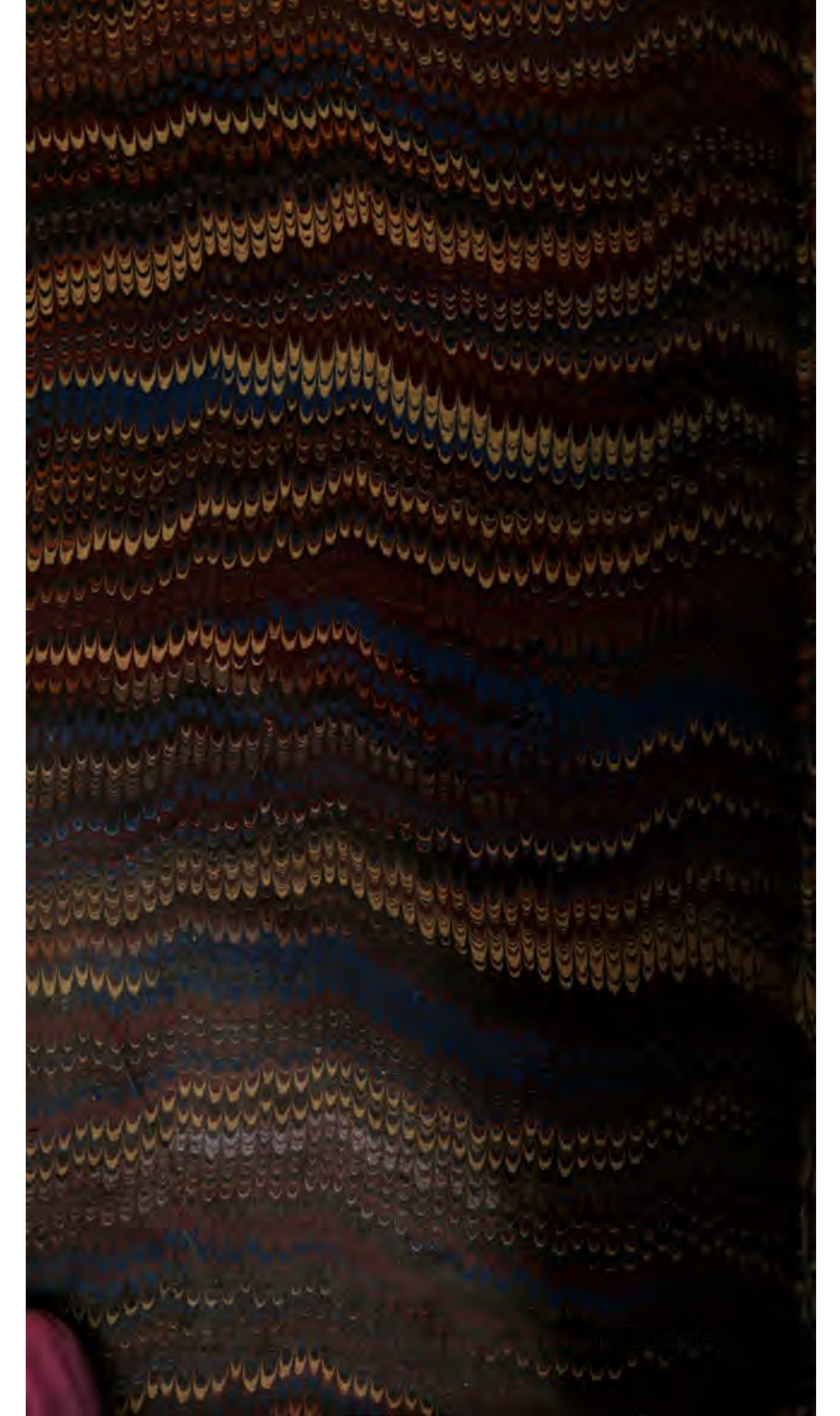
Page 358

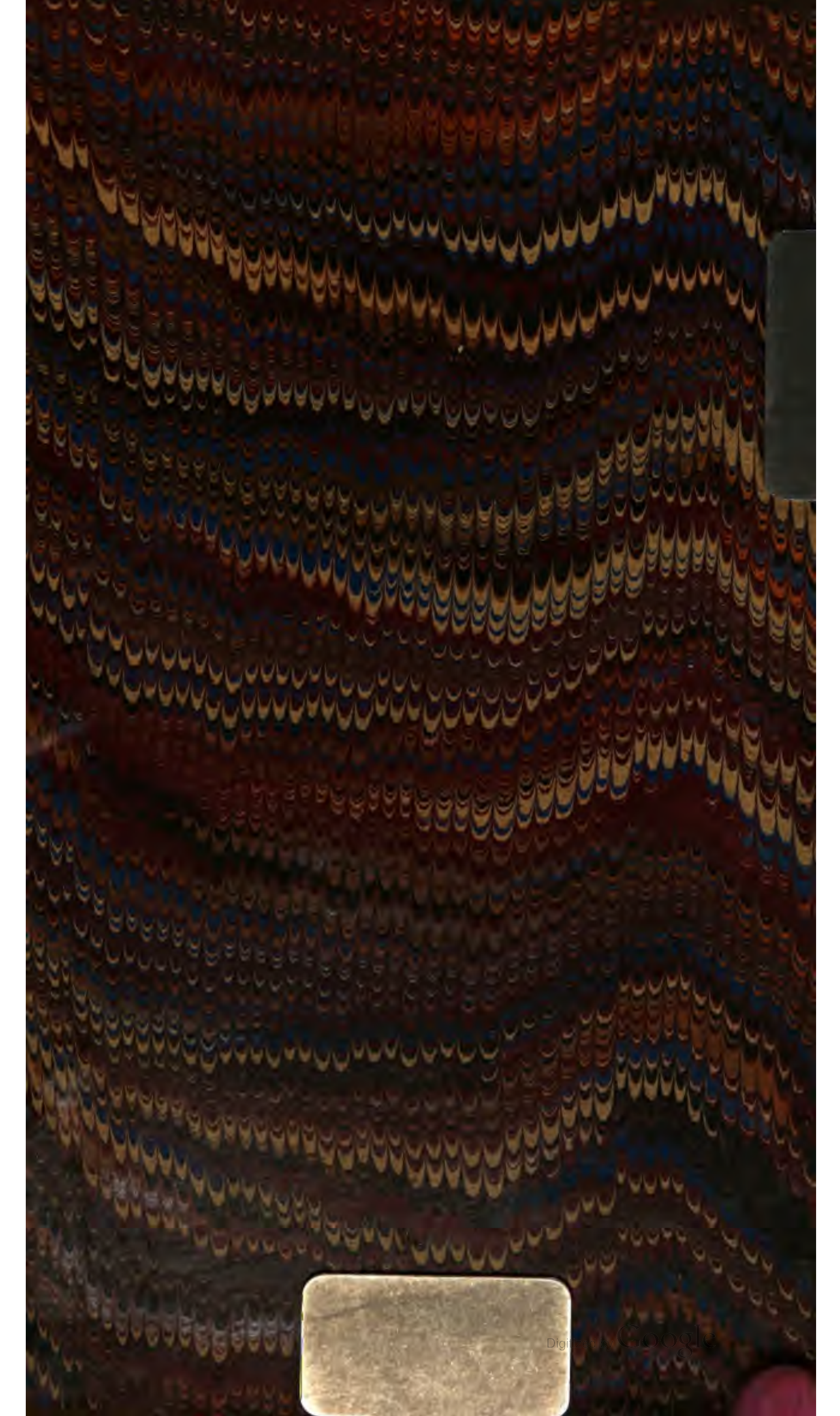
Error — The Duke of Marlborough died in 1722. No officer of this name is mentioned as being at Bombay, which the Portuguese surrendered in 1662. The expedition was commanded by Lord MALLBOROUGH. (see Anon "Account of Bombay. 8° 1781. p. 3

The Editors advertisement in p IX gives a long list of English and French volumes: but there is reason to doubt whether he ever saw them. No proof appears of his having consulted them. Ferishta is spelt Feris-Ta and there are other errors such as French writers too often admit. Daulat-abad (p 58) is spelt d'Owlat, and Ellora is Ellova. Hyto-Pades (see p 51) is meant for Hitopadesa

The whole book is paltry. See observations at the end of the second tome.

Malabar 200






Google